

U N I V E R S I T E D E P A R I S - V I I I

Département de Linguistique Générale

RELATIONS ANAPHORIQUES EN FRANÇAIS:
ESQUISSE D'UNE GRAMMAIRE GÉNÉRATIVE RAISONNÉE
DE LA REFLEXIVITÉ ET DE L'ELLIPSE STRUCTURALE.

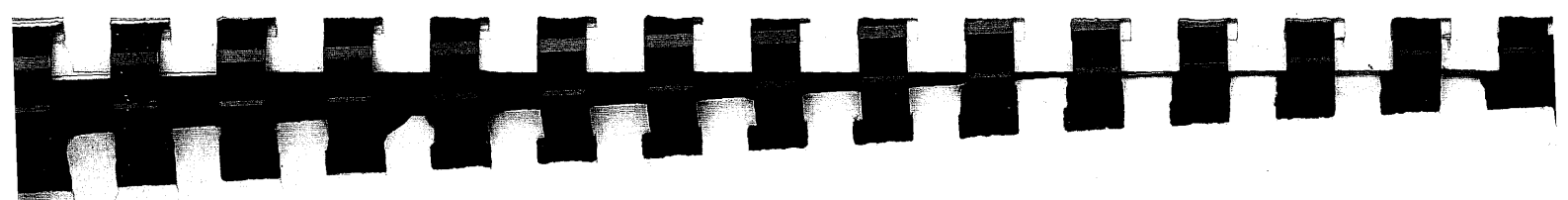
(tome 2)

thèse rédigée sous la direction
du Pr. Nicolas RUWET
et présentée en vue de l'obtention du grade de
Docteur ès Lettres
par
Anne ZRIBI-HERTZ

1986

IIème Partie:

L'ellipse structurale comme anaphore nulle



CHAPITRE VIII :

Trou structural, catégorie vide, ellipse structurale, pronom nul :

quatre concepts à préciser

" *Ellipse* : terme de grammaire. C'est une façon de parler figurée, par laquelle on retranche quelque terme du discours, qui est sous-entendu. Ce mot signifie un vide dans l'expression, ou une omission. Cela arrive lorsqu'une passion violente ne permet pas de dire tout ce que l'on sent. La langue est trop lente pour suivre la rapidité des mouvements de l'âme. Ainsi on ne profère que des paroles interrompues, qui marquent mieux la violence de la passion, qu'un discours suivi"

(*Dictionnaire* de Trévoux, 1734)

1. Introduction

L'étymologie du terme *ellipse* (gr. *elleipsis*, "manque"¹) permet *a priori* de ranger sous cette étiquette toutes sortes de phénomènes linguistiques, allant des énoncés fragmentaires (*Zut! Oui. Quelle catastrophe! Première à droite*), à la présupposition, en passant par la gamme, plus ou moins vaste selon les théories, des formes regardées comme réduites, tronquées ou lacunaires (synecdoques, métonymies, "effacements" en tous genres). Dans l'acception la plus large du terme, tout énoncé

1. "ελλειψις", qui, signifiant manque, s'applique à l'ellipse grammaticale, puisque quelque chose est supprimé, et à l'ellipse géométrique, parce qu'il lui manque quelque chose pour être un cercle parfait" (E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1874)

émis dans une langue naturelle est, sans doute, "elliptique", puisque son destinataire comprend toujours bien plus que son sens littéral. Pour faire de l'ellipse un concept linguistique opératoire, il faut donc avant toute chose en restreindre la compréhension.

En juxtaposant des hypothèses développées par Shopen (1972), et Cherchi (1978), la conception rhétorique de l'ellipse, incarnée ici par Grevisse, et le concept chomskyen de catégorie vide, je circonscrirai le champ de cette étude à une classe d'ellipses correspondant à des places structurales vides, et intéressant en ceci la syntaxe.

2. La notion d'ellipse selon T. Shopen

Avec la grammaire générative pour arrière-plan théorique, Shopen (1972) propose une définition générale de l'ellipse fondée sur une notion de complétude, qu'il s'efforce de formaliser. Sera dit elliptique tout énoncé incomplet du point de vue de sa forme interne, la complétude ayant un aspect structural, et un aspect sémantique:

(a) Un énoncé est structurellement complet, s'il satisfait un schéma phrastique acceptable pour la langue considérée. Ainsi (1a) représente un énoncé français complet, mais non (1b):

- (1)a *Pierre a bu une tasse de café*
- b *Une tasse de café*

(b) Un énoncé est sémantiquement complet, si tous les arguments associés dans le lexique à chacun de ses opérateurs, y sont lexicalement réalisés. Ainsi, si l'on admet que le verbe *dérober* est un opérateur

à trois places (soit: AGENT, BUTIN, VICTIME)², la phrase (2a) est sémantiquement complète, mais non (2b), (2c):

- (2)a BUTIN Les bijoux de la couronne ont été dérobés à la reine VICTIME
 par la AGENT Panthère Rose
- b Les bijoux de la couronne ont été dérobés à la reine (manque: AGENT)
- c Les bijoux de la couronne ont été dérobés (manquent: AGENT, VICTIME)

Shopen distingue par ailleurs les notions linguistiques de complétude et d'indépendance. La complétude est une propriété interne des énoncés, tandis que l'indépendance en est une propriété externe, renvoyant à leur enchaînement au sein d'un discours. Cette distinction est illustrée par les exemples (3):

- (3)a Pierre a mangé un gâteau (complet, indépendant)
- b Pierre a mangé (incomplet, indépendant)
- c Pierre a refusé (incomplet, dépendant)
- d Pierre l'a mangé³ (complet, dépendant)

Suivant la typologie de Shopen, (3b) se distingue de (3a) par son incomplétude: *manger*, opérateur à deux places, n'a qu'un seul argument lexical en (3b). (3c) est pour la même raison un énoncé incomplet, mais se distingue de (3b) par sa dépendance vis-à-vis du contexte énonciatif: l'argument absent de (3c) est restitué anaphoriquement (à partir du contexte discursif) ou déictiquement, ce qui l'apparente à un pronom défini:

2. Shopen, comme la plupart des générativistes, se réfère à la théorie lexicale de Gruber (1965)

3. Ces exemples ne sont pas des traductions de ceux de Shopen; ils ont été forgés par mes soins, et illustrent donc ma propre interprétation du texte de Shopen.

(4) Marie a proposé à Pierre de partir, mais il a refusé _____

Dans les cas du type (3c), Shopen parle pour cette raison d'"ellipse définie", les cas du type (3b) mettant par contre en jeu une "ellipse indéfinie" (3b = "Pierre a mangé quelque chose"). (3d) enfin, est un énoncé complet, mais que la présence du pronom *l'* rend contextuellement dépendant, comme l'est (3c).

Au terme de cette classification, deux grands types d'énoncés elliptiques (car incomplets) sont isolés par Shopen:

(1°) Dans l'ellipse fonctionnelle, illustrée par l'exemple (1b), le décodage de l'énoncé suppose qu'on lui assigne une "fonction" au sein d'un ensemble interprétatif (d'un discours).

(2°) Dans l'ellipse de constituant, illustrée par (3b) (ellipse indéfinie) et (3c) (ellipse définie), un argument prévu par l'entrée lexicale d'un opérateur, n'est pas phonétiquement réalisé.

Devant la typologie ainsi établie, une question naturelle pour la grammaire générative est de savoir si l'ellipse intéresse la grammaire de la phrase, et si oui, en quoi.

En ce qui concerne l'ellipse fonctionnelle, Shopen répond *non*, dans la mesure où le nombre des fonctions (interprétations) possibles pour une suite comme (1b), est pratiquement illimité, et "n'est pas déterminé par des règles grammaticales". Cette position est réexaminée, et développée, par Cherchi (1978), qui montre que les énoncés du type (1b) doivent être engendrés directement comme des non-phrases, par les règles syntagmatiques, mais suggère par ailleurs qu'ils doivent être

reliés au contexte énonciatif par certaines règles précises de la grammaire du discours. La thèse générale de Cherchi est que l'examen des ellipses du type (1b), "se justifie non par ce qui leur manque mais par ce qu'elles montrent" (p.124) et, plus précisément, que cette catégorie d'ellipse "a pour effet d'isoler un thème ou un rhème, quelles que soient la construction et les catégories grammaticales qui les représentent" (ibid.)⁴.

Me ralliant bien volontiers à cette analyse des formes du type (1b), je crois cependant déceler une contradiction dans l'emploi du terme *ellipse* (v. note 1) en référence à des formes dont on s'attache justement à montrer qu'elles ne comportent aucun "manque". Je conclurai donc, pour ma part, que si l'on admet les hypothèses de Cherchi concernant les énoncés du type (1b), ces derniers ressortissent non pas à l'étude de l'ellipse, mais à quelque autre section de la grammaire du discours.

L'"ellipse de constituant", telle que la conçoit Shopen, intéresse la grammaire de la phrase, mais se caractérise par le fait que le mot *constituant* y recouvre un concept sémantique, et non pas structural. Ce point suit de la définition de la "complétude", en termes de la "structure propositionnelle" des opérateurs lexicaux - c'est-à-dire, de leurs propriétés sélectionnelles: les formes (3b) et (3c) sont décrites par Shopen comme ayant une interprétation elliptique, mais ne comportant pas de trou (place vide) dans leur représentation syntaxique; *manger* et *refuser* sont donc employés ici intransitivement. Il en va de même pour les

4. Ainsi dans le dialogue suivant:

Locuteur A: *Qui est venu?*

Locuteur B: *Pierre.*

l'énoncé *Pierre* est analysé par Cherchi comme isolant un thème (*Pierre* désigne celui dont on dit qu'il est venu); et dans le dialogue:

Locuteur A: *Quand vas-tu voir le médecin?*

Locuteur B: *Demain.*

l'énoncé *demain* isole un rhème ("du moment X où se situe ma visite au médecin, j'ai à dire que X est demain").

phrases (2c) et (5), où "manquent" certains arguments associés aux opérateurs *dérober* et *vol*:

(5) *Un col a été commis à Buckingham* (manquent: BUTIN, VICTIME, AGENT)

De la même façon, (6b) met en jeu l'ellipse de l'argument BUT, lexicalement réalisé en (6a):

(6a) *Il a utilisé un marteau pour percer le plafond*

b [Pierre voulait faire un trou dans le plafond, mais il ne savait pas comment s'y prendre; finalement...]

Il a utilisé un marteau

Ces quelques exemples permettent de comprendre pourquoi Shopen, se référant à la conception étroite de la grammaire de la phrase, et de la syntaxe, qui est celle de Chomsky, analyse l'ellipse de constituant comme un phénomène purement interprétatif, dépourvu de support structural. Pour Shopen, les possibilités d'ellipse, et les interprétations possibles (définie, indéfinie) de chaque cas d'ellipse de constituant, sont à enregistrer dans l'entrée lexicale des mots ayant statut d'opérateur. Ainsi l'entrée lexicale du verbe *manger* (AGENT, ALIMENT) doit spécifier que l'argument ALIMENT est ellipsable⁵, et reçoit s'il est ellipsé une interprétation non définie (ex.7); celle du verbe *étonner* (CAUSE, PATIENT), que l'argument CAUSE est ellipsable/défini (ex.8); celle du verbe *mettre* (AGENT ou CAUSE; THEME, LIEU), que les arguments LIEU et THEME sont non ellipsables (ex.9):

5. Compte tenu du sujet traité dans cette IIème Partie, je m'autoriserai désormais, sans guillemets, tous les dérivés néologiques du nom *ellipse*: *ellipser*, *ellipsable*, *ellipsabilité*,...

- (7) Pierre a préparé des spaghetti, et Marie a mangé
(# "...les a mangés")
- (8) Quand Marie est partie, Pierre a été très étonné
(= "...en a été étonné")
- (9)a ⁷ *Pierre a débarrassé le bureau, et Marie a mis des livres
b *Pierre a acheté des livres, et Marie a mis sur le bureau

3. La notion de trou structural

Dans le cadre d'une approche structurale ou transformationnelle de la syntaxe, associant à chaque énoncé une structure syntagmatique abstraite, certains "manques" peuvent par ailleurs correspondre à des trous structuraux, c'est-à-dire à des places vides dans les représentations syntaxiques. Ainsi la grammaire générative postule-t-elle couramment une place vide dans la représentation syntaxique des exemples (10):

- (10)a Pierre boit du thé et Marie ___ du café
- b John wanted Mary to tune the piano, but she wouldn't ___
"John voulait que Marie accorde le piano, mais elle n'a pas voulu"
- c Pierre croit ___ être malade

Les exemples (10) se distinguent des cas d'ellipse de constituant discutés par Shopen, en ce qu'il est possible de défendre ici la postulation d'un trou, ou place vide. Autrement dit, si les possibilités d'ellipse de constituant ressortissent à la sémantique lexicale, les "manques" observés en (10) intéressent la syntaxe. Je montrerai cependant que les cas illustrés ci-

dessus par (10a,b), et ceux illustrés par (10c), correspondent à deux types distincts de trous structuraux, dont les propriétés seront examinées, d'une part, à la lumière de la conception rhétorique de l'ellipse, et d'autre part, à la lumière du concept chomskyen de catégorie vide.

4. La conception rhétorique de l'ellipse

L'usage du terme *ellipse* dont je partirai ici est celui de la tradition rhétorique française, qui inspire notamment Grevisse (1969), lorsqu'il écrit⁶:

"L'ellipse est /.../ l'omission d'un ou de plusieurs mots que requerrait la régularité de la construction grammaticale, et que l'on considère comme faciles à suppléer".

Grevisse illustre cette définition par divers exemples, que je classerai en deux groupes:

(a) ellipses appropriées, mettant en jeu l'omission d'un ou plusieurs mots spécifiquement attachés à une tournure, ex:

- (11)a Honneur aux braves! (= Rendons honneur aux braves)
- b Combien ce bijou ? (= Combien coûte ce bijou?)

(b) zeugme, i.e. omission de matériel répété, ex:

- (12) Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher

(La F., F., III.2)

6. p.167

Les phénomènes d'ellipse appropriée n'ont jamais beaucoup intéressé les linguistes se référant à la théorie chomskyenne, dans la mesure où il s'agit, de leur point de vue, de phénomènes plus lexicaux (ou pragmatiques), que syntaxiques⁷. Par convention, je me rallierai ici à cette position, pour tourner mon attention vers les phénomènes de zeugme.

Ces derniers ont suscité un certain nombre de recherches en grammaire générative, notamment la construction à *Gapping*⁸ illustrée plus haut par (10a), et par les vers de La Fontaine repris en (12). Dans cette construction, la postulation d'un noeud structural vide dans la position du verbe ellipsé, permet de ramener l'énoncé à un cas régulier de structure coordonnée, mettant en jeu la conjonction de deux phrases:

(13) $\left[\begin{array}{l} P_0 \\ P_1 \end{array} \left[\text{Les mains cessent de prendre} \right] \right] \text{ (et) } \left[\begin{array}{l} P_2 \\ \emptyset \end{array} \left[\text{les bras d'agir} \right] \right]$

La postulation d'un trou reçoit ici une justification syntaxique: sans cette hypothèse en effet, (12) apparaîtrait comme une violation d'une contrainte générale, interdisant qu'un coordonnant unisse deux suites assignées à des catégories distinctes⁹.

Conformément à la définition générale de Grevisse, l'usager interprétant (13) restitué dans la position vide, du matériel lexical (*cessent*) "récupéré" à partir du contexte, situation caractérisant par

7. v. Ière Partie, ch.V

8. Faute d'avoir trouvé une traduction satisfaisante, je conserverai ici le terme anglo-saxon

9. v. ici même, ch.IX §5

ailleurs les cas d'ellipse définie isolés par Shopen (ex. 3c, 4, 6b) et, plus généralement, la relation anaphorique, unissant une position quelconque à un antécédent du même discours. Si l'on adopte, pour transcrire la relation anaphorique, la notation indicée utilisée dans la Ière Partie, la phrase à *Gapping* (13) aura en forme logique la représentation (14):

(14) $Les\ mains\ [cessent]_i\ de\ prendre\ et\ les\ bras\ [\emptyset]_i\ d'agir$

Les exemples (6b) et (12) ont en commun leur interprétation du type "ellipse définie". Mais ils se distinguent crucialement par le fait qu'on peut justifier, pour (12), une représentation syntactique elliptique, de la forme (14), alors que, dans le cas de (6b), la restitution de l'argument BUT échappe complètement à la grammaire de la phrase: elle glose simplement une relation causale assez lâche entre deux énoncés successifs d'un discours:

(15) / Pierre voulait faire un trou dans le plafond, mais il ne savait pas comment s'y prendre; finalement.../

$\left. \begin{array}{l} Il\ a\ \left\{ \begin{array}{l} utilis\é\ un\ marteau \\ appell\é\ les\ pompiers \\ mis\ ses\ gants\ de\ caoutchouc \\ emprunt\é\ une\ vrille\ à\ la\ voisine \end{array} \right\} \end{array} \right\} \text{ (pour le faire)}$

D'autres types d'exemples déclenchent une intuition de "manque", sans qu'il semble exister d'arguments sérieux étayant la postulation d'un trou dans leur représentation structurale. On verra ainsi aux chapitres IX et X que les formes comme (16), présentées par Grevisse comme elliptiques, peuvent fort bien s'analyser comme des structures syntaxiques saturées:

(16)a *J'ignorais tout le reste,*

Et venais vous conter ce désordre funeste (Rac., Ath., II.2)

b *Il travaille mieux que vous*

Les remarques qui précèdent vont globalement dans le sens de la thèse de Shopen, suivant laquelle la notion linguistique d'ellipse échappe dans de très nombreux cas à la syntaxe, au sens étroit de ce terme, qui est celui de la grammaire générative: si l'on regarde comme elliptique tout énoncé dans lequel il "manque" du matériel lexical, la postulation d'un trou dans sa représentation structurale a besoin d'être justifiée par des arguments empiriques et/ou théoriques. Pareils arguments semblent faire défaut dans les cas (6b), (15), (16), mais s'avèrent disponibles pour les structures à Gapping, illustrées par (10a) et (12).

Gapping n'est pas le seul phénomène de zeugme qui ait suscité la postulation d'un trou structural, en grammaire générative: un autre exemple connu est celui de la construction anglaise à SV nul, illustrée en (17):

(17)a *John didn't [come to see me]_i, but Mary did [∅]_i* 10

"John n'est pas venu me voir mais Marie l'a fait"

b *John wanted Mary to [tune the piano]_i, but she wouldn't [∅]_i*

"John voulait que Marie accorde le piano, mais elle n'a pas voulu"

10. Il est pratiquement impossible de donner de ce type de phrase une traduction littérale. En attendant le ch.XI, qui sera entièrement consacré à cette construction, je me contenterai ici d'une traduction "française".

Comme pour les phrases à Gapping, la postulation d'une place vide (SV nul) trouve ici une justification syntaxique, dans le fait qu'elle permet de ramener, en (17), le second membre de la coordination, au schéma phrastique canonique: Sujet-FLEX-SV¹¹. Comme dans les phrases à Gapping, la place vide ainsi postulée correspond dans l'interprétation à une "ellipse définie", comblée anaphoriquement, comme l'indiquent les indices souscrits de (17).

J'aimerais maintenant souligner en quoi les trous structuraux des exemples (14) et (17) correspondent à des phénomènes d'ellipse, dans l'acception rhétorique du concept. Selon celle-ci, toute ellipse peut, par définition, être comblée sans difficulté par les usagers de la langue, point éclairé par cette note de Grevisse concernant l'impératif:

"L'impératif n'ayant jamais de sujet, il n'y a pas d'ellipse, à proprement parler"¹²

C'est, en effet, que s'il "manque" un sujet à l'impératif, il ne peut être restitué librement par l'usager; autrement dit, (18a) et (18b) ne sont pas des variantes stylistiques en français moderne:

(18)a *Sortez!*

b *Vous sortez!*

Ainsi, ce qui caractérise la conception rhétorique de l'ellipse, c'est l'idée de variation libre. Le "manque" dont il s'agit doit pouvoir être comblé, dans son contexte, par du matériel lexical, la forme saturée et sa contrepartie elliptique étant, pour l'usager, grammaticalement

11. v. plus loin ch.XI

12. Grevisse (1969: 167, note 2)

équivalentes. En aucun cas, par conséquent, l'ellipse, ainsi définie, ne peut correspondre à un "effacement obligatoire" de la grammaire transformationnelle¹³. Ne peuvent pas non plus être analysés comme des cas d'ellipse, les "effacements de constantes", comme ceux envisagés par Z. Harris, qui mettent bien souvent en jeu la reconstruction de sources non attestées: *mon ami qui est l'ambassadeur* → *mon ami l'ambassadeur*; mais **mon ami qui est Pierre* → *mon ami Pierre*; ?**ils marchent en une quantité qui est plus que la quantité selon laquelle ils courent* → *ils marchent plus qu'ils ne courent*¹⁴.

Définie comme un procédé rhétorique, l'ellipse apparaît donc comme un moyen dont disposent les usagers d'une langue pour abrégé la forme des énoncés, sans toutefois en amputer le contenu informatif; autrement dit, conformément au principe dit "du moindre effort", selon lequel "l'homme ne se dépense que dans la mesure où il peut ainsi atteindre aux buts qu'il s'est fixés"¹⁵. Point capital, l'ellipse ainsi conçue correspond toujours à un choix pour l'usager: si le matériel ellipsé devait être non récupérable pour l'allocutaire, le locuteur garde la possibilité de ne pas l'ellipser. Une question légitime est donc ici celle de la nature du, ou des, principe(s) assurant la récupérabilité du matériel ellipsé.

Grevisse demeure assez évasif sur ce point, se bornant à dire que les mots ellipsables sont "ceux que l'on considère comme faciles à suppléer"¹⁶. Cette formulation suggère cependant que la propriété d'ellipsabilité est dépendante de facteurs énonciatifs, ou, en termes chomskyens, ressortit

13. Ce point est négligé par Fuchs (1983) qui, en associant "le recours traditionnel à la notion d'ellipse", et l'effacement harrissien, rapproche des phénomènes qui sont à mon avis de nature totalement différente.

14. Exemples de Fuchs (1983)

15. Martinet (1970: 177)

16. Grevisse (1969: 167)

à la performance. L'une des principales hypothèses développées ici aux chapitres IX à XIV, sera en effet que la propriété d'ellipsabilité a sa source non pas dans un principe grammatical, mais dans un principe général de la théorie de l'information, énoncé sous (19):

(19) Principe de récupérabilité des ellipses (P.R.E)

L'usager d'un système de signes, ne peut ellipser que du matériel redondant

le degré de redondance d'un élément, dans une position structurale donnée, y étant proportionnel à sa probabilité d'occurrence¹⁷.

Dans le cadre des hypothèses esquissées ci-dessus, les phénomènes de zeugme du type (10a,b), intéressent donc la syntaxe, dans la mesure où ils mettent en jeu une place vide, et où les positions structurales ouvertes à l'ellipse doivent être définies pour chaque langue; mais ils échappent aussi à la syntaxe, parce qu'ils correspondent à des ellipses, au sens rhétorique du terme. L'examen du concept de catégorie vide, défini par Chomsky¹⁸, montrera en revanche que la distribution des places vides comme celle de (10c), ressortit entièrement à la grammaire de la phrase.

5. Le concept de catégorie vide

La typologie présentée par Chomsky (1982b) inclut quatre éléments

17. v. ici même, ch.IX

18. v. notamment Chomsky (1982a) et Chomsky (1982b)

principaux, tous nominaux, étant entendu que le concept de catégorie vide peut (voire, doit) être étendu à d'autres classes syntaxiques:

(20) Principales catégories vides (d'après Chomsky, 1982b)

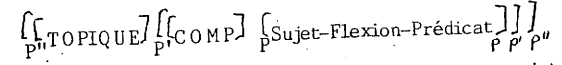
- (a) PRO, ex: [Pierre]_i croit [e]_i être malade
- (b) pro, ex: [e]_i vino_i ayer
espagnol: "il/elle est venu(e) hier"
- (c) trace variable, ex: [qui]_i Pierre a-t-il rencontré [e]_i
- (d) trace anaphorique, ex: [le préfet]_i a été aperçu [e]_i

Chaque catégorie vide est, en principe, associée à un antécédent, avec lequel elle est coïncidée en forme logique. PRO, sujet nul d'une proposition non fléchie¹⁹, est contrôlé par un argument de la proposition supérieure, sauf dans les cas où il reçoit une lecture "arbitraire", comme en (21):

(21) Il faut [e] partir

pro ("petit pro"), sujet nul d'une phrase fléchie²⁰ dans une langue "à sujet nul" - comme l'espagnol - serait coïncidé avec l'élément Accord, supposé porteur des traits de Cas (Nominatif), Personne (3ème personne), et Nombre (singulier). La trace de qui est dite variable en (20c), parce que son antécédent occupe une position non argumentale (la position COMP, extérieure à la phrase²¹). La trace de le préfet est définie

- 19. C'est-à-dire dépourvue de constituant Accord (comme le sont, par ex, les propositions infinitives du français). Sur la notion de proposition fléchie, dans l'optique générative, voir Rouveret (1980)
- 20. Les définitions admises ici pour PRO et pro, sont volontairement simplifiées, pour la clarté de l'exposé. Pour des détails complémentaires, on pourra se reporter à Chomsky (1982b) ou à sa traduction.
- 21. On postule généralement pour la phrase une structure interne à trois niveaux:



(COMP = "Complementizer", c'est-à-dire subordonnant, introducteur de phrase).
V. notamment ch.I §3, et ci-dessous ch.XII.

comme t-anaphorique (principe II,5.A) en (20d), parce que son antécédent occupe dans la même proposition une position d'argument (la position sujet).

La postulation d'une catégorie vide, dans chacune des constructions (20), est dictée par des considérations de simplicité/régularité. La restitution d'un sujet nul à gauche des séquences soulignées en (22) et (23), permet de donner corps à une idée-clef de la grammaire transformationnelle, selon laquelle chaque prédicat doit être associé à un sujet, et un seul, et inversement:

(22) Pierre croit être malade

(23) espagnol: vino ayer ("il/elle est venu(e) hier")

En (20c,d), la postulation d'une trace, marquant la position d'origine du matériel déplacé, est une façon simple d'exprimer que qui est, en (20c), à la fois extérieur à la phrase, et l'objet de rencontrer, et que le préfet est, en (20d), à la fois le sujet (formel) et l'objet (thématique) du verbe apercevoir. Les représentations (20c,d) font ainsi des formes (24), des structures syntaxiques complètes, bien que les verbes transitifs rencontrer, et apercevoir, n'y régissent pas d'objet apparent:

(24)a Qui Pierre a-t-il rencontré?

b Le préfet a été aperçu.

Je montrerai maintenant qu'aucun des trous structuraux de (20), ne correspond à un phénomène d'ellipse, au sens rhétorique retenu plus haut. De façon générale, aucune des quatre catégories vides n'alterne librement avec du matériel lexical. Ce point apparaît immédiatement

en ce qui concerne les traces, puisqu'un élément et sa trace s'excluent par définition dans une même position structurale.

Le caractère non elliptique de *PRO* et *pro* peut également être démontré. *PRO* est défini de telle sorte qu'il n'alterne jamais avec un SN lexical, exclusion qui rend compte du paradigme (25):

- (25) *Pierre_i croit* (a) *e_i* être malade
- (b) **lui_i*
- (c) **Pierre*

Toutefois, dans une langue comme l'anglais, dont certaines propositions non fléchies admettent un sujet lexical, il existe des contextes, comme (26) ou (27), où une catégorie vide identifiée comme *PRO* paraît alterner avec un pronom lexical:

- (26) *John_i wants* (a) *e_i* to be the winner
- (b) *himself_i*
- (c) **John*

- (27) *John_i prefers* (a) *e_i* going to the movies ²²
- (b) *his*
- (c) **John's*

La répétition du SN lexical est, dans les cas de ce genre, toujours inacceptable: cette restriction est attribuée par Chomsky au principe de disjonction référentielle²³, qui imposerait la non-coréférence de toutes les expressions R appartenant à la même phrase. Mais ce qu'il convient aussi d'observer, c'est que la catégorie vide n'alterne pas ici librement avec le pronom

22. La traduction de ces exemples sera développée plus bas.

23. v. ici même, Ière Partie, ch.II §3

plein. Dans l'exemple (26b), le réfléchi *himself*, qui est nécessairement coïncidé avec le sujet *John*, déclenche automatiquement une interprétation contrastive; (26a) ne peut donc être décrit comme une variante elliptique de (26b), un élément contrastif étant, par définition, non ellipsable. Cette conclusion est corroborée par le fait que (28) et (29) ne sont pas synonymes:

- (28) *John wants to be the winner*
"John veut être le vainqueur"

- (29) *John wants himself to be the winner*
"John_i veut que ce soit LUI_i le vainqueur"

Certaines considérations formelles complètent ici l'intuition. Suivant les hypothèses de la théorie générative, *PRO*, en (26a), ne doit pas recevoir de Cas syntaxique - seuls les SN lexicaux étant définis comme marqués pour le Cas - alors que *himself*, en (26b), doit recevoir du verbe *want* le Cas Objectif. Il s'ensuit que *e* et *himself* ne peuvent occuper exactement la même position structurale en (26): seul *himself* doit être régi par le verbe principal.

Dans la phrase (27b), le pronom non réfléchi *his* n'est pas obligatoirement coïncidé avec le sujet *John*; mais s'il l'est, il reçoit - comme *himself* en (26) - un accent contrastif, à moins que la relation anaphorique ne soit marquée lexicalement par l'insertion de l'élément *own*, auquel cas *own* portera l'accent contrastif. Nous avons donc les possibilités suivantes:

(30)a *John_i prefers his_j going to the movies*

"John_i préfère qu'il_j aille au cinéma"

b **John_i prefers his_i going to the movies*

"John_i préfère qu'il_i aille au cinéma"

c *John_i prefers HIS_i going to the movies*

"John_i préfère que ce soit LUI_i qui aille au cinéma"

d *John_i prefers his_i OWN going to the movies*

(=30c)

Il s'ensuit que (27a) ne peut être décrit comme une variante elliptique de (27b).

Les données concernant *pro* s'apparentent à celles concernant *PRO*. La situation prototypique d'une langue "à sujet nul", où le sujet d'une proposition fléchie peut n'être pas lexicalement réalisé, est illustrée par les dialectes espagnols dans lesquels la phrase (31) contraste sémantiquement avec (32):

(31) *Vino ayer*

(est venu hier) "il/elle est venu(e) hier"

(32)a *El vino ayer*

(pronom masc. sing. est venu hier) "c'est lui qui est venu hier"

b *Ella vino ayer*

(pronom fém. sing. est venu hier) "c'est elle qui est venue hier"

Comme l'indiquent les traductions françaises proposées, à l'option du sujet vide *pro*, correspond ici l'interprétation non marquée, et la présence

du pronom plein (*él, élla*) déclenche une interprétation contrastive. Autrement dit, pas plus que son homologue *PRO*, la catégorie vide *pro* ne représente simplement l'ellipse d'un pronom.

Cette idée trouve une expression formelle chez Rouveret (1980), qui, se référant à la théorie chomskyenne du liage, postule que les désinences verbales personnelles (qui forment le constituant Accord) ont, dans les langues indo-européennes modernes, les propriétés d'éléments +pronominaux²⁴, et suppose que, dans cet ensemble de langues, ce que l'on appelle le *sujet* n'appartient pas, lorsqu'il est lexical, au même domaine que la Flexion; sans une hypothèse de ce genre, en effet, la coïncidence du sujet et de l'Accord (c'est-à-dire, l'"accord sujet-prédicat") constituerait une violation du principe (II,5.B) de la théorie chomskyenne du liage, qui stipule qu'un élément +pronominal et son antécédent, n'appartiennent pas au même domaine. Une distinction cruciale est toutefois établie par Rouveret, entre le SN sujet d'une phrase française comme (33), et le clitique Nominatif de (34):

(33) *Pierre est venu hier*

(34) *Il est venu hier*

Pierre serait, en (33), une sorte de "topique", extérieur au domaine du SV, tandis que *il*, en (34), ne ferait que redoubler l'Accord, - dont il n'est donc pas distinct - au sein du SV. Point capital, *pro*, sujet nul de (20b)(=31), occuperait la position structurale du clitique sujet de (34), et non pas celle du SN sujet de (33) et du pronom non

24. v. ici même, 1ère Partie, ch.II

clitique de (32). Suivant ces données et hypothèses, la phrase espagnole (31) ne peut donc être décrite comme une variante elliptique de (32). Au demeurant, la situation serait tout à fait différente dans une langue ayant à la fois des phrases à sujet nul (comme 31), et des phrases à clitique sujet (comme 34), sémantiquement équivalentes: le sujet nul devrait ici être identifié non pas comme la catégorie vide *pro*, mais comme la variante elliptique d'un clitique Nominatif.

Ainsi, aucune des catégories vides énumérées sous (20), n'apparaît correspondre à un phénomène d'ellipse, si l'on attache à ce terme non seulement l'idée étymologique de "manque" (vacuité lexicale), mais de surcroît, l'idée fonctionnelle d'"économie", caractéristique de l'ellipse rhétorique. Corrélativement, la notion de recupérabilité n'a pas le même sens pour les ellipses, et pour les catégories vides. Dans le premier cas, le principe en jeu ressortit essentiellement à la sémantique du discours (P.R.E, v.19). Dans le cas des catégories vides, la notion de récupérabilité a suscité diverses tentatives de formalisation, dont un bon exemple est le *principe des catégories vides* (P.C.V), qui stipule, schématiquement, que - à l'exception peut-être de *PRO* "arbitraire" (v. ci-dessus) - toute catégorie vide doit être liée par un antécédent qui la "régit proprement". Kayne (1979) a, ainsi, étudié le contraste suivant:

(35) *Pierre n'a pas vu de girafes*

(36) **Pierre n'a pas parlé à de girafes*

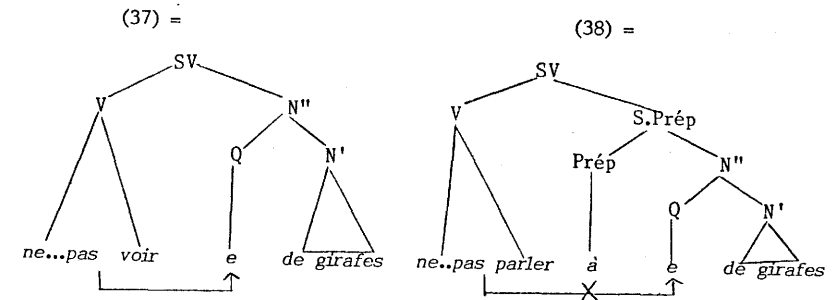
Le SN objet *de girafes* est analysé comme contenant un spécifieur

(quantifieur) vide, hypothèse permettant d'assigner à la suite lexicale *de girafes* la structure canonique d'un groupe nominal: Spécifieur-N'. Aux suites (35) et (36), sont donc respectivement associées les représentations syntaxiques (37) et (38):

(37) *Pierre n'a pas vu* $\left[\begin{array}{c} \text{SN} \\ \text{Q} \end{array} \left[\begin{array}{c} e \\ \text{N}' \end{array} \right] \left[\text{de girafes} \right] \right]$

(38) **Pierre n'a pas parlé* $\left[\begin{array}{c} \text{S.Prép} \\ \text{S.N} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{à} \\ \text{Q} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} e \\ \text{N}' \end{array} \right] \left[\text{de girafes} \right] \right]$

L'antécédent de la catégorie vide (son corrélat nécessaire) est ici la négation, adjointe au verbe. Conformément au P.C.V, (37) est une suite bien formée, car le quantifieur vide, proprement régi (ou: localement lié) par le verbe, y est recupérable. (38), en revanche, enfreint le P.C.V, car la catégorie vide, séparée du verbe par la préposition *à*, n'est pas proprement régie par son antécédent, et n'est donc pas récupérable:



Une notion formelle de récupérabilité est, également, couramment invoquée à propos de *pro*. L'occurrence de cet élément n'étant possible que dans certaines langues (comme l'espagnol), on admet volontiers que ces dernières se distinguent des autres (par ex. le français) par quelque propriété structurale qui rend *pro* récupérable: ainsi, selon Chomsky

(1982a) l'Accord serait, en espagnol mais non en français, capable de "régir proprement" la position sujet: l'occurrence de *pro* en espagnol ne viole donc pas le P.C.V. Selon Rouveret (1980), l'assignation du Cas Nominatif s'effectuerait différemment en espagnol et en français: bien que vide, le *pro* sujet de la phrase espagnole serait capable de recevoir le Cas Nominatif, assigné structurellement.

Le point crucial pour la présente discussion, est le suivant: s'agissant des catégories vides, la notion de récupérabilité ressortit entièrement à la grammaire de la phrase; ni le contexte discursif, ni le choix du verbe, ni les conditions d'énonciation, ne sont à même de faire de (36) une phrase française acceptable. Inversement, je fais ici l'hypothèse que la distribution des trous elliptiques échappe complètement aux principes de type P.C.V.

Cette différence tient au fait que ce qui est "récupéré" n'est pas de même nature dans le cas des ellipses, et dans celui des catégories vides: pour les premières, il s'agit de matériel lexical redondant dans un contexte énonciatif donné; pour les secondes, il s'agit seulement d'une position structurale, restituée au terme d'un raisonnement déductif, mais que l'usager ne peut combler librement par aucune suite d'éléments terminaux: dans les termes de Tamba-Mecz (1983), les premières correspondent à des "manques" discursifs, et les secondes, à des "manques" métalinguistiques. Ce qui intéresse la grammaire de la phrase, dans le cas de l'ellipse structurale, c'est la définition des catégories et positions ellipsables, mais non la propriété d'ellipsabilité. Les principes réglant la distribution des catégories vides, ressortissent par contre entièrement à la grammaire de la phrase.

6. Ellipse structurale ≠ catégorie vide: une distinction nécessaire

Dans le cadre d'une théorie syntaxique incluant le concept - heuristique et/ou explicatif - de "grammaire de la phrase", il me semble donc clair qu'il convient de distinguer soigneusement deux types de places vides au sein des représentations syntaxiques: les ellipses structurales, et les catégories vides, correspondant à deux ordres de phénomènes linguistiques. Ceci signifie notamment que le terme "catégorie vide" introduit par Kayne et Chomsky, ne doit être interprété ni comme un synonyme de "manque", ni comme un synonyme de "trou", "noeud vide", "place vide", mais comme un vocable technique désignant une sous-classe de trous formellement définie.

La distinction tracée ici entre ellipses structurales, et catégories vides, est conforme à l'esprit général de la linguistique chomskyenne, dont l'un des enseignements incontestables est qu'il convient de séparer scrupuleusement les composantes de la théorie grammaticale. Paradoxalement, cependant, cette distinction ne semble jusqu'ici explicitée ni dans les écrits de Chomsky, ni dans ceux de ses collaborateurs et disciples, proches ou lointains.

Ce défaut d'explicitation a pour conséquence de fréquentes et fâcheuses confusions entre les deux concepts. Ici, on traite pêle-mêle divers "trous" (*gaps*), englobant sous une même bannière le verbe ellipsé de Gapping, et la trace-*qu* (Jacobson, 1982). Ailleurs, on s'efforce de faire entrer les SV elliptiques de l'anglais (ex.17) dans une typologie élargie des catégories vides (Zagona, 1982). La confusion peut-être la plus criante concerne l'élément *pro*, décrit un peu partout comme

l'ellipse d'un pronom sujet²⁵, ceci valant aux langues comme l'espagnol le dénominateur de *pro-drop languages* ("langues à chute du pronom"). Cette méprise portant sur les langues indo-européennes à sujet nul, conduit Huang (1984) à une interprétation erronée des données espagnoles:

"En espagnol, par exemple, un pronom sujet peut être omis d'une proposition temporalisée grammaticale (bien que cette omission ne soit pas obligatoire)"²⁶

Huang conclut à une analogie entre l'espagnol, et le chinois, langue dans laquelle les quatre formes (39) sont pourtant présentées comme équivalentes:

- | | | |
|-------|-----------------------|-----------------|
| (39)a | ta kanjian ta le | } = "il l'a vu" |
| | (lui voir lui ASPECT) | |
| b | kanjian ta le | |
| c | ta kanjian le | |
| d | kanjian le | |

S'il est vrai, comme le suggère Huang, que les quatre formes (39) sont de simples variantes stylistiques les unes des autres, ces données indiquent que le chinois permet l'ellipse du pronom *ta*, tant en position sujet (39b,d) qu'en position objet (39c,d). La situation illustrée par le chinois doit donc être nettement distinguée de celle de l'espagnol, où nous avons vu que le sujet vide n'est pas la contrepartie elliptique d'un pronom lexical.

On constate ainsi, bizarrement, en dépouillant la littérature générative, qu'en dépit des efforts de Chomsky pour circonscrire formellement

25. v. par ex. Taraldsen (1980), Chomsky *passim*, Huang (1984)

26. Huang (1984); c'est moi qui souligne, AZH

le concept de catégorie vide, ce dernier tend à être compris et réutilisé dans une acception lâche, synonyme de "trou structural". Ce flottement conceptuel et terminologique est sans aucun doute alimenté par le fait que Chomsky lui-même paraît indécis, point particulièrement apparent chez Chomsky (1982a). L'auteur attribue, par exemple, la non-synonymie de (27a) et (27b), à un principe général intitulé *Eviter les pronoms* (anglais: *Avoid Pronoun*), imposant que "PRO soit préféré à un pronom explicite chaque fois que cela est possible"²⁷. Cette formulation suggère qu'il s'agit là d'une restriction plus rhétorique, que syntaxique, dérivable du principe du moindre effort: cette idée est développée quelque peu dans la note 45 du chapitre 3, où il est suggéré que divers principes, incluant "Eviter les pronoms", "Eviter de répéter les expressions référentielles", et les contraintes sur Gapping, sont des "principes qui interagissent avec la grammaire, mais ne font pas, à strictement parler, partie d'une faculté langagière autonome"²⁸. Chomsky semble admettre ici à la fois que les phénomènes d'ellipse échappent partiellement à la grammaire de la phrase, et que l'occurrence de PRO est dictée par des considérations fonctionnelles (économie). Ailleurs, pourtant²⁹, Chomsky laisse entendre à propos du principe "Eviter les pronoms", qu'il ressortit à la grammaire-noyau: c'est que, bien sûr, PRO ne représente une "économie" par rapport à un pronom plein, que du point de vue du système de la langue, et non (comme l'ellipse) du point de vue de l'usager, pour qui PRO n'est jamais un choix.

27. Chomsky (1982a;65)

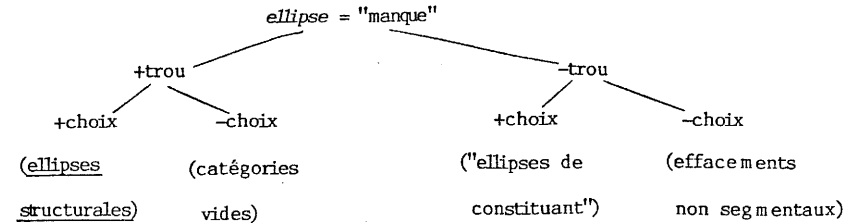
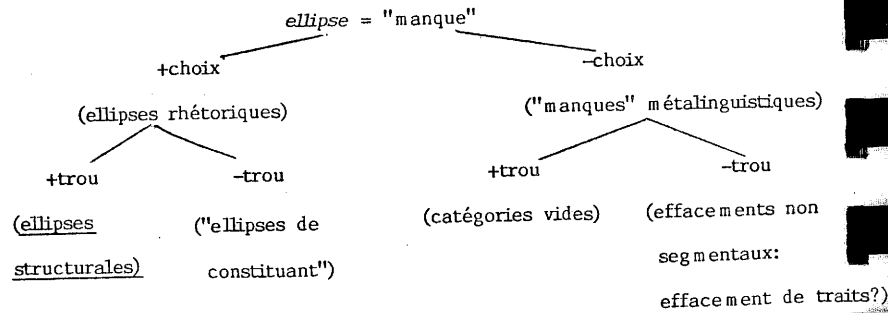
28. Chomsky (1982a;227)

29. Chomsky (1982a;65)

La postulation d'une distinction claire entre ellipses structurales (soit: \emptyset) et catégories vides (soit: e), permet de dépasser ces contradictions, et de conserver un intérêt descriptif et explicatif à chacun des deux concepts.

7. Conclusion

J'ai proposé ci-dessus une typologie des phénomènes d'ellipse, ce terme étant pris au départ dans son sens étymologique: "manque". La classification envisagée repose sur deux critères: (1°) l'idée de choix, qui est à la base de la conception rhétorique, et qui sépare les ellipses effectuées par l'usager, des "vides" postulés par le linguiste; (2°) la notion de place structurale vide, ou "trou", qui sépare les "manques" syntagmatiques (ou segmentaux), des "manques" non syntagmatiques (ou non segmentaux). Ces deux critères combinés nous donnent l'un ou l'autre des deux diagrammes suivants:



Le concept d'ellipse structurale, qui délimite le champ d'investigation des prochains chapitres, conduit à rassembler des phénomènes souvent séparés par la grammaire générative, comme les structures à Gapping et les constructions anglaises à SV nul, ou les constructions à SV nul de l'anglais, et celles des langues romanes. L'un des fils conducteurs de cette étude, sera l'hypothèse que les ellipses structurales peuvent être analysées comme des pro-formes³⁰ nulles -anaphoriques, soit: $SN \{ \emptyset \}$, $SV \{ \emptyset \}$, $V \{ \emptyset \}$, et que leurs propriétés peuvent toutes être dérivées de cette analyse, et plus précisément:

- (1°) du fait qu'il s'agit de pro-formes -anaphoriques, assujetties en tant que telles aux contraintes structurales et interprétatives pesant dans le discours sur le liage -anaphorique;
- (2°) du fait qu'il s'agit d'ellipses, assujetties à ce titre (à la différence des pro-formes pleines) au P.R.E énoncé sous (19).

L'analyse du zeugme comme un phénomène anaphorique, a été envisagée par divers auteurs travaillant dans le cadre de la théorie

30. Par ce terme, j'entendrai un représentant catégoriel dépourvu de sens lexical: *il* est un pro-SN; *en*, un pro-S.Prép. (*je m'en souviens*) ou un pro-N' (*j'en ai trois*); *le faire* tient lieu de pro-SV; etc.

chomskyenne³¹, mais - fait paradoxal - aucun ne pousse l'hypothèse jusqu'à la généralisation (40):

(40) Hypothèse: Toutes les ellipses structurales zeugmatiques sont des pro-formes nulles -anaphoriques.

Plutôt, en effet, que de chercher à circonscrire un concept général d'ellipse, on tend à mettre en avant les divergences entre tel et tel cas de figures: ainsi, entre le trou de Gapping, que l'on range volontiers dans la grammaire de la phrase³², et l'ellipse du SV anglais, dont on admet qu'elle est, pour une part, un fait de discours³³; ou entre l'ellipse du SV anglais, et l'ellipse du SV roman, celle-ci étant tenue pour "moins grammaticale" que celle-là³⁴. D'autre part, on admet généralement, depuis Wasow (1972), que les constituants elliptiques se distinguent crucialement des pro-formes pleines, par le fait qu'ils ont la même structure interne que leur antécédent; autrement dit, que la phrase (17b) a une représentation syntaxique de la forme (41a), et non pas de la forme (41b):

(41)a John wanted Mary to $\left[\begin{array}{c} \text{SV} \\ \text{V} \end{array} \left[\text{tune} \right]_i \left[\begin{array}{c} \text{SN} \\ \text{SN} \end{array} \left[\text{the} \right]_j \left[\text{piano} \right]_k \right] \right]$,
but she wouldn't $\left[\begin{array}{c} \text{SV} \\ \text{V} \end{array} \left[\emptyset \right]_i \left[\begin{array}{c} \text{SN} \\ \text{SN} \end{array} \left[\emptyset \right]_j \left[\emptyset \right]_k \right] \right]$

b John wanted Mary to $\left[\begin{array}{c} \text{SV} \\ \text{SV} \end{array} \text{tune the piano} \right]_i$, but she wouldn't $\left[\begin{array}{c} \text{SV} \\ \text{SV} \end{array} \emptyset \right]_i$

Il apparaîtra cependant que les divers arguments avancés dans la littérature

31. v. par ex. Ross (1967a), Akmajian (1968), Wasow (1972), Hankamer et Sag (1976), Williams (1977)

32. v. Hankamer et Sag (1976), Williams (1977b), ici même ch.IX

33. v. Williams (1977); ici même, ch.IX

34. v. Zagona (1982); ici même, ch.XI et XIII

généralisation (40), ne résistent pas à un examen sérieux. De façon générale, on verra qu'une ellipse structurale alterne avec une pro-forme pleine³⁵, chaque fois qu'une pro-forme de la catégorie concernée, s'avère disponible dans le lexique de la langue.

Six séries de données seront examinées dans les chapitres qui suivent. Les trois premières constructions (Gapping, comparatives elliptiques, ellipse du SV en anglais) ont déjà suscité une littérature abondante en grammaire générative, ce qui m'entraînera à discuter à leur propos, divers arguments et hypothèses avancés par le passé. Dans les trois derniers chapitres (XII, XIII et XIV) seront examinées trois constructions françaises quasiment intouchées jusqu'à ce jour en grammaire générative: construction à objet nominal elliptique, construction à ellipse du SV, construction à "préposition orpheline".

35. L'inverse, bien sûr, n'est pas toujours vrai, en vertu du P.R.E., auquel sont assujetties les ellipses, mais pas les anaphores lexicales. Des exemples illustrant ce point seront donnés aux chapitres XI, XII et XIII.

CHAPITRE IX :

L'ellipse de V* dans la construction à Gapping

1. Introduction

Le terme *Gapping* a été créé par Ross (1967a) pour désigner une construction à trou, supposée par lui universelle, et illustrée ci-dessous par trois exemples français:

- (1)a Marlon [*boit*]_i du rhum et Raquel [\emptyset]_i du whisky
b Marlon [*vient me voir*]_i en voiture et Raquel [\emptyset]_i en moto
c Marlon [*court sur la plage*]_i le matin et Raquel [\emptyset]_i l'après-midi

Gapping a déjà suscité un nombre important de travaux de grammaire générative, dans lesquels ont été mises à jour diverses contraintes pesant sur cette construction. Si l'on range à part S. Kuno, que ses vues fonctionnalistes placent en marge de l'école chomskyenne, la plupart des auteurs s'accordent pour traiter Gapping comme un phénomène singulier intéressant la grammaire de la phrase¹.

1. Nejt (1979) reconnaît, il est vrai, que Gapping ressortit en partie à la grammaire du discours, et en partie à celle de la phrase. Mais tous ses efforts semblent tendre, comme on le verra, à "tirer" les propriétés de Gapping vers la grammaire de la phrase.

La thèse développée dans ce chapitre est qu'une structure à Gapping comporte une ellipse structurale, c'est-à-dire une pro-forme anaphorique nulle, coïncidée en forme logique avec un antécédent étiqueté V^* , où $V^* = \text{Temps (+ Auxiliaire) + V (+ Complément(s) du V)}$. Selon cette conception, Gapping intéresse donc d'une part, en tant qu'il s'agit d'un phénomène d'anaphore, la composante interprétative de la grammaire de la phrase (ou "forme logique"), et d'autre part, en tant qu'il s'agit d'un phénomène d'ellipse, la composante interprétative de la grammaire du discours. L'analyse envisagée ici s'écarte ainsi explicitement de celles qui dérivent les structures à Gapping par une règle transformationnelle d'effacement², et de celles qui traitent Gapping comme une règle affectant une variable³.

Le caractère contraint de la relation trou-antécédent (c-à-d. le fait que l'anaphore nulle de Gapping soit obligatoirement contrôlée par un antécédent linguistique) sera provisoirement laissé de côté dans ce chapitre, mais sera discuté ultérieurement⁴, à la lumière d'une typologie des ellipses structurales, qui montrera que cette propriété de Gapping n'invalide pas la généralisation (VIII,40).

2. v. Stillings (1975), Hankamer et Sag (1976)

3. v. Ross (1967a), Nejt (1979)

4. ch.XI, §4.7

2. Gapping: transformation d'effacement, ou règle interprétative?

L'analyse initialement proposée par Ross (1967a, 1970a) traite Gapping comme une règle d'"effacement sous identité", s'appliquant à un verbe occupant la position médiane du membre droit ou gauche (selon les langues) d'une structure coordonnée. La formulation (2) représente une version schématique de cette analyse transformationnelle de Gapping, pour des langues comme le français ou l'anglais:

(2) La transformation "Gapping"

(A) index structural: $[P_1 SN_1 - V_1 - X]$ CONJ $[P_2 SN_2 - V_2 - Y]$

(B) conditions structurales:

- (a) X et Y sont non nuls
- (b) la position CONJ contient un coordonnant
- (c) le verbe inséré sous V_2 est une répétition de V_1

(C) changement structural:

Effacer V_2

Application au français:

(3)a *Marlon - boit - du rhum et Raquel - boit - du whisky*
 $SN_1 \quad V_1 \quad X \quad CONJ \quad SN_2 \quad V_2 \quad Y$
 => b *Marlon boit du rhum et Raquel \emptyset du whisky*

L'analyse de Gapping comme un processus d'effacement, est reprise dans la plupart des textes après Ross (op.cit.); mais Wasow (1972), suivi de Williams (1977), traite Gapping comme un mécanisme interprétatif établissant une relation anaphorique entre une place vide basique, et un antécédent. Parmi les auteurs traitant Gapping comme une règle

d'effacement, certains (comme Hankamer et Sag, 1976) argumentent positivement pour la solution transformationnelle, contre la solution interprétative; d'autres, comme Nejt (1979), présentent l'analyse transformationnelle comme une convention d'écriture. Des remarques et hypothèses présentées ci-dessous, se dégagent l'idée que l'alternative effacement/interprétation ne se réduit pas à une argutie technique, mais recouvre un enjeu théorique - l'analyse du trou de Gapping comme une ellipse structurale, et de l'ellipse structurale, comme une pro-forme nulle, allant évidemment dans le sens de l'approche interprétative. Les arguments pertinents se dégageront pas à pas, au fil des prochains paragraphes.

3. Restrictions sur X et Y

Comme l'ont notamment souligné Ross (1967a, 1970a), Jackendoff (1971), Stillings (1975), Nejt (1979), les termes X et Y de l'index structural (2A), représentent des variables, en ce sens qu'il peut s'agir de catégories diverses (v. ex.4); X et Y sont toutefois des variables restreintes, car ils ne peuvent représenter des suites de mots quelconques, mais seulement des constituants majeurs de même statut (v.ex.5):

- (4)a Marlon [boit]_i du rhum et Raquel [∅]_i du whisky (X, Y = SN)
- b Marlon [lit]_i dans son bain et Raquel [∅]_i dans son lit (X, Y = S.Prép)
- c Marlon [travaille]_i vite et Raquel [∅]_i lentement (X, Y = Adv)
- d Marlon [est]_i malade et Raquel [∅]_i guérie (X, Y = SA)
- (5)a ?*Marlon [lit]_i des romans et Raquel [∅]_i dans son bain (X=SN, Y=S.Pr)
- b ?*Marlon [travaille]_i vite et Raquel [∅]_i en studio (X=Adv, Y=S.Pr)
- c ?*Marlon [est]_i malade et Raquel [∅]_i dans son bain (X=SA, Y=S.Pr)

Les exemples (6) et (7) suggèrent cependant que la restriction imposant

que X et Y soient des "constituants de même statut" est, en partie, d'ordre interprétatif:

- (6)a Marlon [est]_i malade et Raquel [∅]_i en bonne santé (X=SA, Y=?)
- b Marlon [est]_i partisan d'accords au sommet et Raquel [∅]_i pour le désarmement unilatéral (X=SA, Y=?S.Pr)
- (7)a ?*Marlon [travaille]_i dans le bureau et Raquel [∅]_i dans la journée (X=Loc, Y=Temps)
- b ?*Marlon [travaille]_i sur commande et Raquel [∅]_i sur ordinateur (X=Manière, Y=?Loc)
- c ?*Marlon [est]_i en Espagne et Raquel [∅]_i en bonne santé (X=Loc, Y=?)

Il a été noté d'autre part que l'acceptabilité de Gapping est maximale si le trou est suivi d'un seul constituant, diminue légèrement s'il est suivi de deux constituants, et décroît encore s'il est suivi de trois constituants ou davantage. On peut ajouter que si Y correspond à plus d'un constituant, l'acceptabilité de Gapping est moindre si les constituants à droite du trou ne sont pas distingués morphologiquement:

- (8)a Marlon [a acheté]_i une scie, et Raquel [∅]_i un crucifix
- b (∅)Marlon [a acheté]_i une scie à Gina, et Raquel [∅]_i un crucifix à Burt
- c ?Marlon [a parlé]_i à Gina à Beverley Hills, et Raquel [∅]_i à Burt à Cinecitta

Ces variations suggèrent que les restrictions en jeu ressortissent, au

moins partiellement, à l'énonciation - à la performance⁵.

4. Restrictions sur le connecteur: récupérabilité et redondance

Comme le spécifient les conditions structurales (2B), Gapping n'est possible que dans une structure coordonnée, à l'exclusion d'une structure à enchâssement:

(9) Marlon boit_i du rhum { quand / si / parce que } Raquel { boit_i / *∅_i } du whisky

Jackendoff (1971) précise en outre que toutes les conjonctions de coordination ne sont pas également acceptables dans une phrase à Gapping. Selon lui, and, or et nor sont les trois connecteurs pleinement compatibles avec Gapping, et l'acceptabilité de but varie d'un locuteur à l'autre:

- (10)a Sam [plays]_i the sousaphone, and Max [∅]_i the saxophone (Sam joue du sousaphone, et Max du saxophone)
b Either Sam [plays]_i the sousaphone, or Jekyll [∅]_i the heckelphone (Ou bien S. joue du sousaphone, ou bien J. du heckelphone)
c Sam doesn't [play]_i sousaphone, nor Medusa [∅]_i sarrussophone (S. ne joue pas du sousaphone, ni M. du sarrussophone)
d ?Bill [ate]_i the peaches, but Harry [∅]_i the grapes (Bill a mangé les pêches, mais Harry le raisin)

5. De même, il me semble clair que le contraste suivant, signalé (mais vite éludé) par Goodall (1984), met en oeuvre un (ou des) principe(s) non syntaxiques (principe(s) de performance):

- (I)a *That Harry is a fool bothers Dick, and that Bill is a fool ∅ Sam
b That Harry is a fool is true, and that Bill is a fool ∅ false

français:

- (II)a *Que Jean soit idiot ennuie Marie, et que Pierre le soit ∅ Georgette
b ?Que Jean soit idiot est probable, mais que Pierre le soit ∅ improbable

Pour voir ce qu'il en est en français, considérons l'inventaire suivant des conjonctions de coordination, inspiré de Grevisse⁶:

(11) Conjonctions de coordination en français

- 1. copulatives: et, ni, puis, ensuite, enfin, de plus, etc.
2. disjonctives: ou, soit...soit, tantôt...tantôt, etc.
3. adversatives: mais, cependant, toutefois, néanmoins, en revanche, d'ailleurs, pourtant, au contraire, etc.
4. causales: car, en effet
5. consécutives: donc, par conséquent, ainsi, alors, etc.
6. transitive: or

Les sept éléments soulignés, qui forment la liste familière: mais-ou-et-donc-or-ni-car, ne sont généralement pas combinables entre eux⁷, mais la plupart peuvent être suivis d'un (voire, deux) élément(s) de l'ensemble non souligné (ex: et ensuite, mais cependant, car de plus, etc.).

Prenant pour premier échantillon la liste réduite: mais-ou-et-donc-or-car⁸, on constate que les quatre premiers de ces éléments fournissent des connecteurs possibles pour une structure à Gapping:

(12) Marlon [boit]_i du rhum, { mais / ou / et / donc } Raquel [∅]_i du whisky

6. Grevisse (1969, §181)

7. Une exception (au moins): et/ni + donc (Pierre ne viendra pas, ni donc Marie). Grevisse, comme Antoine (1959), inclut les adverbes du type ensuite dans les coordonnants. Bègue (1979) sépare les deux classes d'éléments. Ce débat n'est pas directement pertinent pour la présente discussion.

8. Le cas de ni sera examiné au §6.4

Au demeurant, l'acceptabilité de *mais* s'avère influencée par le contexte énonciatif, et en particulier, par la structure présuppositionnelle de la phrase:

(13) LOCUTEUR A: Est-ce que Marlon et Raquel boivent bien du rhum, comme prévu?

LOCUTEUR B: Non: Marlon [boit]_i du rhum, mais Raquel [∅]_i du whisky

(14) LOCUTEUR A: Que font donc Marlon et Raquel?

LOCUTEUR B: ??Marlon [boit]_i du rhum, mais Raquel [∅]_i du whisky

Car et or apparaissent incompatibles avec Gapping, quel que soit le contexte énonciatif; autrement dit, il semble impossible de construire un discours qui rende les formes (15) acceptables:

(16)a *Marlon [boit]_i du rhum, car Raquel [∅]_i du whisky

b *Marlon [boit]_i du rhum, or Raquel [∅]_i du whisky: que conclure?

D'aucuns pourraient risquer l'hypothèse que car et or sont des subordonnants, non des coordonnants - idée avancée en ce qui concerne car, par un participant du 6ème colloque international de Paris-VIII (mai 1984): l'intuition initiale est, je présume, que car ressemble à parce que. Quelques tests simples permettront de vérifier que le comportement syntaxique de car et or contraste avec celui des subordonnants, et s'aligne sur celui de mais-ou-et-donc : ces connecteurs relient des suites symétriques, entre lesquelles ils n'établissent pas de rapport de dominance, ce parallélisme ayant pour contrepartie une relative fixité

de l'ordre linéaire:

- coordination:

Marlon est parti { quand
parce que } P₁ et { quand
lorsque } P₂
depuis que }
depuis que }

*Marlon est parti { mais
ou } P₁ et { mais
ou } P₂
donc }
or }
car }

- reprise par que :

Marlon est parti { quand
parce que } P₁ et que P₂
lorsque }
depuis que }

*Marlon est parti { mais
ou } P₁ et que P₂
donc }
or }
car }

- ne...que:

Marlon n'est parti que { quand
parce que } P
lorsque }
depuis que }

*Marlon n'est parti que { mais
ou } P
donc }
or }
car }

- c'est...que:

C'est { quand
parce que } P₁, que P₂
lorsque }
depuis que }

*C'est { mais
ou } P₁, que P₂
donc }
or }
car }

- antéposition:

{ Quand
Parce que
Lorsque
Depuis que } P₁, P₂

{ *Mais
Ou
Et
Donc
Or
Car } P₁, P₂

Il faut donc se demander pourquoi *car*, *or* et *mais* dans les cas du type (15), semblent contraster avec les autres coordonnants, dans les structures à Gapping.

Observons que, du point de vue de la grammaire de la phrase, la répétition de V₁ dans P₂, dans une configuration de la forme (2A), est acceptable quel que soit le connecteur:

(16a) Marlon boit du rhum, { mais
ou
et
donc
car } Raquel boit du whisky

b Marlon boit du rhum, or Raquel boit du whisky, que conclure?

Au sein de l'échange (14), cependant, la répétition du verbe *boire* à droite du connecteur *mais*, apparaît inattendue, peu "logique"; comparer (17) à (18)=(15) et (19):

(17) LOCUTEUR A: Que font donc Marlon et Raquel?

LOCUTEUR B: Marlon boit du rhum, et Raquel boit du whisky

(18) LOCUTEUR A: Que font donc Marlon et Raquel?

LOCUTEUR B: ? Marlon boit du rhum, mais Raquel boit du whisky

(19) LOCUTEUR A: Que font donc Marlon et Raquel?

LOCUTEUR B: Marlon boit du rhum, mais Raquel verse du whisky

L'échange (18) devient naturel si l'on élabore le discours antérieur, de telle sorte que *boire* soit redondant en P₂, car présupposé:

(20) LOCUTEUR A: Est-ce que Marlon et Raquel boivent bien du rhum, comme prévu?

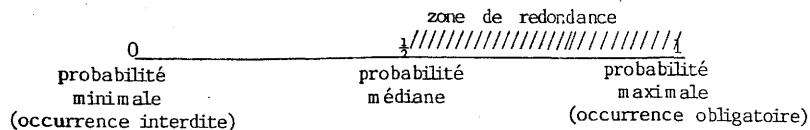
LOCUTEUR B: Non: Marlon boit du rhum, mais Raquel boit du whisky

J'avancerai donc l'hypothèse que la contrainte à l'oeuvre en (14), n'est pas une contrainte syntaxique, mais une contrainte sur l'ellipse, intéressant la grammaire du discours. Plus précisément, la faible acceptabilité de l'ellipse en (14), suit de la faible probabilité de la répétition de *boire*, en (18), c'est-à-dire du P.R.E., énoncé au chapitre I (v.I,19). Des remarques qui précèdent, se dégage l'idée qu'il convient de distinguer clairement répétition, et redondance: la répétition du verbe *boire* est parfaitement grammaticale en (18), mais elle n'y est pas redondante, en ce sens que la probabilité d'occurrence du verbe répété *boire*, à droite de *mais*, n'y est pas supérieure à celle de n'importe quel autre verbe acceptant un sujet +humain.

Fixons par convention à $\frac{1}{2}$ la probabilité d'occurrence moyenne d'un item lexical *k*, dans une position syntaxique ϕ : la probabilité d'occurrence du verbe *boire* dans le contexte: *Raquel...* sera dite égale à $\frac{1}{2}$, si elle est sensiblement égale à la probabilité d'occurrence de tout autre verbe à sujet thématique +humain. L'occurrence d'un item *k* en ϕ

devient redondante, dès lors que sa probabilité d'occurrence en ϕ est supérieure au seuil médian, fixé à $\frac{1}{2}$:

(21) Seuil et zone de redondance



Si la notion de redondance pertinente pour la mise en oeuvre du P.R.E., est définie par rapport à une échelle de ce genre, on s'attend à observer une assez grande fluctuation dans les jugements d'acceptabilité portés sur les structures elliptiques: plus grand sera le degré de redondance du matériel ellipsé, plus grande sera l'acceptabilité de la structure elliptique - et inversement.

Les exemples examinés ci-dessus conduisent à classer les six coordonnants simples: *mais-ou-et-donc-or-car*, en trois groupes:

- (a) ^{8bis} *et, ou, donc*, peuvent introduire une proposition à Gapping, quel que soit le contexte énonciatif;
- (b) *mais* peut ou non introduire une proposition à Gapping, selon le contexte énonciatif;
- (c) *car* et *or* ne peuvent jamais introduire une proposition à Gapping.

Poursuivant les hypothèses émises plus haut à propos de *mais*, je suppose-
rai que la possibilité pour V_2 d'être redondant dans une configuration de la forme (2A), est généralement fonction des propriétés sémantiques du contexte, et peut se décrire en termes du concept de focalisation: un élément (ici, un connecteur) sera dit "focaliser" le contexte qu'il

8bis. Les jugements concernant l'acceptabilité de *donc* dans les structures à Gapping, varient selon les informateurs. Ainsi l'exemple (IIbis) est-il "noté" de "OK" à "?:":
(IIbis) *Marlon boira une vodka, donc Raquel un whisky*

introduit (son contexte droit), s'il prémunit celui-ci contre la redondance, c'est-à-dire, s'il laisse attendre de l'information nouvelle. Parmi les connecteurs distingués plus haut, *et, ou, donc*, sont non focalisants (soit: -FOC); *mais* est +FOC, la valeur positive ou négative de ce trait lui étant conférée par le contexte énonciatif; *donc* est +FOC (selon les informateurs); *car* et *or* sont +FOC.

Il apparaît d'autre part que les connecteurs complexes du type: *et de plus, mais pourtant* (i.e. de la forme: CONJONCTION + ADVERBE) tendent à focaliser leur contexte droit. Que l'on compare par exemple (22) à (23), (24) à (25):

(22) *Marlon [a bu]_i du rhum, et Raquel [∅]_i du whisky*

(23) *?*Marlon [a bu]_i du rhum, et {de plus / d'ailleurs / pourtant} Raquel [∅]_i du whisky*

(24) LOCUTEUR A: *Est-ce que Marlon et Raquel boivent bien du rhum, comme prévu?*

LOCUTEUR B: *Non: Marlon [boit]_i du rhum, mais Raquel [∅]_i du whisky*

(25) LOCUTEUR A: *Est-ce que Marlon et Raquel boivent bien du rhum, comme prévu?*

LOCUTEUR B: *?*Non: Marlon [boit]_i du rhum, mais pourtant Raquel [∅]_i du whisky*

Le contenu argumentatif de l'adverbe *pourtant* réduit en effet la probabilité d'occurrence du verbe *boire*, cf:

(26) LOCUTEUR A: *Est-ce que Marlon et Raquel boivent bien du rhum, comme prévu?*

LOCUTEUR B: *≠ Non: Marlon boit du rhum, mais pourtant Raquel boit du whisky.*

Il est à noter que l'insertion d'un adverbe à droite d'un coordonnant, ne rend pas automatiquement Gapping inacceptable. Ainsi l'exemple (27) me semble-t-il parfaitement naturel, et l'exemple (28), relativement acceptable au sein d'un contexte énonciatif approprié:

(27) Marlon [boit]_i du rhum, et {ensuite / puis} Raquel [∅]_i du whisky

(28) (?) Marlon [boit]_i du rhum, mais par contre Raquel [∅]_i du whisky

Ces jugements, s'ils sont corrects, suggèrent que le caractère [±]FOC d'un connecteur, dépend cruciallement de son contenu sémantique. Il est vrai, cependant, que dans la plupart des cas l'adjonction d'un adverbe à droite du connecteur, réduit l'acceptabilité de Gapping. Une hypothèse plausible est que tout facteur de dissymétrie entre P₁ et P₂, tend a priori à être focalisateur; comparer par exemple:

(29) Marlon [boit]_i son rhum à 3 heures, et Raquel [∅]_i son whisky à 5 heures

(30) ? Marlon [boit]_i son rhum à 3 heures, et à 5 heures Raquel [∅]_i son whisky

L'inacceptabilité de Gapping dans les cas du type (9), peut être imputée à la même contrainte de symétrie (ou de non-focalisation) pesant sur les structures examinées. Notons que cette restriction n'est pas attestée dans tous les cas d'ellipse structurale: ainsi les SV nuls de l'anglais ou du français, peuvent-ils figurer dans un domaine enchâssé par rapport à celui de leur antécédent, être précédés - en français - des connecteurs *car* ou *or*, et même, précéder leur antécédent, modulo la "c-commande". Je reviendrai sur ces contrastes au ch. XI.

5. Place du trou dans P₂: Gapping et "Réduction-de-structure-conjointe"

Appliqué initialement à des conjonctions de phrases (P₁ CONJ P₂) comportant un trou médian dans P₂, conformément à la description structurale (2A), le terme *Gapping* a été étendu par plusieurs auteurs à d'autres constructions coordonnées, conçues comme elliptiques ou - en termes transformationnels - comme dérivées par "réduction de structure conjointe" (anglais: *Conjunction Reduction*, désormais: *RC*). Ainsi des phrases comme (31) ont-elles pu être analysées comme elliptiques, ou dérivées par effacement selon l'un des schémas (32), (33):

(31)a Marlon boit du rhum et mange des babas

b Marlon boit du rhum et du whisky

(32)a Marlon boit du rhum et Marlon mange des babas

RC => b [Marlon]_i boit du rhum et [∅]_i mange des babas (= 31a)

(33)a Marlon boit du rhum et Marlon boit du whisky

RC => b [Marlon]_i [boit]_j du rhum et [∅]_i [∅]_j du whisky (= 31b)^{8ter}

Comme le fait très justement remarquer Hudson (1976), les dérivations (32) et (33) augmentent inutilement le pouvoir génératif de la grammaire, dans la mesure où les phrases (31) peuvent être engendrées directement comme des conjonctions de SV (cf.34a) ou de SN (cf.34b):

^{8ter} RC ne serait que l'une des dérivations possibles de (31b), ceci rendant compte de l'ambiguïté attribuée à ce type de phrase: "boit successivement...", vs "boit tantôt...tantôt...". Cet argument sémantique est réfuté par Hudson (1976), qui fait valoir qu'une "ambiguïté" analogue est perceptible dans des phrases sans conjonction, comme par exemple:

(III) Marlon boit toutes sortes de potions

- (34)a (=31a) Marlon $\left[\begin{array}{l} \text{SV}_0 \\ \text{SV}_1 \end{array} \left[\text{boit du rhum} \right] \right]$ et $\left[\begin{array}{l} \text{SV}_2 \\ \text{SN}_2 \end{array} \left[\text{mange des babas} \right] \right]$
 b (=31b) Marlon $\text{boit} \left[\begin{array}{l} \text{SN}_0 \\ \text{SN}_1 \end{array} \left[\text{du rhum} \right] \right]$ et $\left[\begin{array}{l} \text{SV}_2 \\ \text{SN}_2 \end{array} \left[\text{du whisky} \right] \right]$

Autrement dit, l'argument de simplicité-régularité invoqué pour justifier un trou structural dans les phrases du type (1), devient caduc pour les phrases (31), si l'on admet (idée développée notamment par Dougherty, 1970-1971, et Gazdar, 1982) que l'on peut relier par coordination deux syntagmes quelconques, pourvu qu'ils soient de même statut.

Les considérations du §4 fournissent un argument supplémentaire contre une analyse syntaxique elliptique des phrases du type (31). Que l'on considère en effet les données suivantes:

- (35)a Marlon $\text{boit du rhum} \left\{ \begin{array}{l} \text{mais} \\ \text{ou} \\ \text{et} \end{array} \right\} \text{mange des babas}$
 b Marlon $\text{boit du rhum} \left\{ \begin{array}{l} \text{et de plus} \\ \text{et d'ailleurs} \\ \text{et pourtant} \\ \text{mais cependant} \end{array} \right\} \text{mange des babas}$
 (36)a Marlon $\text{boit du rhum} \left\{ \begin{array}{l} \text{mais} \\ \text{ou} \\ \text{et} \end{array} \right\} \text{du whisky} \dots\dots\dots(\text{aussi})$
 b Marlon $\text{boit du rhum} \left\{ \begin{array}{l} \text{et de plus} \\ \text{et d'ailleurs} \\ \text{et pourtant} \\ \text{mais cependant} \end{array} \right\} \text{du whisky}$

Suivant l'hypothèse envisagée au §4, si le contexte droit du connecteur contenait en (35) et (36), un trou elliptique, on s'attendrait à ce que les formes (35b) et (36b), dont le connecteur est +FOC, soient

inacceptables, comme l'étaient (23) et (25B). Compte tenu de leur parfaite acceptabilité, il faut supposer que les phrases (35b) et (36b) ont une représentation syntaxique non elliptique, c'est-à-dire de la forme générale (34).

On constate d'autre part que les connecteurs *car* et *or*, proscrits dans les constructions à Gapping, le sont aussi dans les constructions (34):

- (37)a *Marlon $\text{boit du rhum car mange des babas}$
 b *Marlon $\text{boit du rhum car du whisky}$
 (38)a *Marlon $\text{boit du rhum, or mange des babas, que conclure?}$
 b *Marlon $\text{boit du rhum, or du whisky, que conclure?}$

Ces exemples indiquent que la propriété sémantique incarnée par le trait +FOC, se double pour *car* et *or* d'une restriction syntaxique, limitant les constituants reliés par ces deux connecteurs, à certaines catégories, dont sont exclus SN et SV.

Certains auteurs, comme Hudson (1976), ou Nejt (1979), optent dans les cas du type (31) pour une analyse syntaxique non elliptique (pour les raisons invoquées plus haut), mais se disent contraints d'assigner une représentation structurale elliptique aux phrases du type (39) et (40):

- (39)a Marlon $\text{boit son rhum à 13h, et mange son baba à 17h}$
 b Marlon $\text{boit son rhum à 13h, et son whisky à 17h}$
 (40) Marlon $\text{est sympathique, (est) facile à contenter, et (est) connu pour son caractère conciliant}$

Deux arguments sont invoqués ici à l'appui de l'analyse syntaxique elliptique (dérivation via RC):

(1°) On admet généralement que les adverbiaux de temps sont dominés par P, et non par SV ou SN; il s'ensuit que (39a) ne peut mettre en jeu la conjonction de deux SV, ni (39b), la conjonction de deux SN objets. La dérivation de ces exemples à partir d'une conjonction de phrases, permet de résoudre cette difficulté.

(2°) Les syntagmes conjoints en (40) ne peuvent être connectés en base que si l'on restitue une configuration de départ de la forme (2A) (conjonction de phrases).

On constate toutefois que les connecteurs possibles en (39) et (40), incluent des éléments +FOC, comme c'était le cas pour (35) et (36):

(41)a Marlon boit son rhum à 13h,

mais	}	mange son baba à 17h
ou		
et		
donc		
et de plus	}	
et d'ailleurs		
et pourtant		
mais cependant		

b Marlon boit son rhum à 13h,	}	son whisky à 17h
mais		
ou		
et		
donc	}	
et de plus		
et d'ailleurs		
et pourtant		
mais cependant		

(42) Marlon est sympathique, (est) facile à contenter,

(est) connu pour son caractère conciliant	}
mais	
ou	
et	
donc	}
et de plus	
et d'ailleurs	
et pourtant	
mais cependant	

Si les hypothèses avancées au §4, sont correctes, il suit de l'acceptabilité des ensembles (41), et (42), que le membre droit de ces structures conjointes ne contient pas d'ellipse structurale, ce qui signifie que les coordonnants de (39) et (40) doivent relier des syntagmes non phrastiques.

Examinons à nouveau les arguments invoqués pour une analyse elliptique de (39) et (40):

(1°) Une suite comme *boit son rhum à 13h*, NE FORME PAS UN SYNTAGME, DONC, ne peut être coordonnée;

(2°) Deux suites comme: *sympathique* et *connu pour son caractère...*, NE COEXISTENT PAS (par hypothèse) EN BASE, DONC, ne peuvent être coordonnées⁹.

Chacun de ces deux arguments prend appui sur un postulat implicite: le premier, sur l'idée qu'un coordonnant ne peut unir que deux syntagmes; et le second, sur l'idée que deux syntagmes conjoints, le sont en base (hypothèse de Dougherty, 1970, 1971).

J'envisagerai ici une autre description des structures coordonnées. Notons tout d'abord que l'observation généralement effectuée est qu'un coordonnant ne peut relier ni deux syntagmes de catégories différentes (hypothèse à affiner, v. ex.6), ni deux séquences ne formant pas des syntagmes, sauf dans les cas du type (43), où un complément commun aux deux suites conjointes, se trouve mis en facteur sur la droite¹⁰:

9. Dans le cadre des hypothèses récentes de la théorie chomskyenne, (40) serait sans doute analysé comme une conjonction de syntagmes basiques. L'argument (2°) me semble cependant présenter un intérêt épistémologique, car il repose - comme (1°) - sur une prémisse laissée implicite, et soustraite de la sorte à toute falsification.

10. La construction illustrée par (43) est décrite par Postal (1974) sous le nom de *Right Node Raising* (littéralement: "Montée-de-noeud-droit"). Bien qu'exhibant des propriétés assez différentes de celles des structures coordonnées ordinaires, ces constructions semblent assujetties à la contrainte de symétrie caractérisant la coordination.

(43) Marlon est déjà allé jusqu'à, et même entré dans, l'université de Saint-Denis

L'interdiction de coordonner "normalement" deux non-syntagmes, n'entraîne pas cependant qu'un coordonnant ne puisse relier que DEUX syntagmes. La restriction attachée à la coordination, peut être conçue simplement comme une contrainte de symétrie¹¹ (structurale, et sémantique). Dans cette optique, un coordonnant peut unir aussi bien deux syntagmes, que deux suites de syntagmes, pourvu que les deux membres de la conjonction satisfassent l'exigence de symétrie. L'interdiction de coordonner deux syntagmes de catégories différentes (SN et SV, SN et N', etc.), apparaît alors comme une conséquence de la contrainte de symétrie, plutôt que comme une restriction axiomatique. Suivant l'approche envisagée ici, les exemples (41) peuvent être analysés comme des structures non elliptiques, vérifiant la contrainte de symétrie:

(44)(=41)a Marlon [¹boit son rhum] [²à 13h] et [¹mange son bab] [²à 17h]
b Marlon boit [¹son rhum] [²à 13h] et [¹son whisky] [²à 17h]

Il en va de même pour toutes les structures à double ou triple complément, quelle que soit l'étiquette catégorielle de ces compléments, et qu'ils soient ou non sous-catégorisés par le verbe - pourvu simplement que soit satisfaite la contrainte de symétrie:

(45)a Marlon a déshabitué [¹Raquel] [²de fumer] et [¹Jane] [²de ronfler]
b Marlon collabore [¹avec Raquel] [²pour le tournage] et [¹avec Jane] [²pour le montage]
c Marlon conclut [¹de ton sourire] [²que Raquel est ici] et [¹de ta nervosité] [²qu'elle est cachée dans l'armoire]
d Il s'agit [¹pour Raquel] [²de garder le sourire] et [¹pour Jane] [²de tenir le coup]

11. Bègue (1979) parle ici d'"homogénéité"

e Marlon apitoie [¹Raquel] [²sur son sort] et [¹Jane] [²sur le sien]
f Cette propriété apparente [¹l'ellipse] [²à l'anaphore]
et [¹Gapping] [²à "VP Deletion"]
g Marlon a réclamé [¹1000 dollars] [²à Raquel] [³pour partir]
et [¹2000 dollars] [²à Jane] [³pour rester]

Cette analyse des structures coordonnées rend compte notamment des contrastes du type (46), dont les équivalents anglais sont relevés par Nejt (1979):

(46)a Marlon a donné le disque à Raquel et le livre à Jane,
ou bien le livre à Raquel et le disque à Jane
b *Marlon a donné le disque à Raquel et il a renvoyé le livre à Jane, ou bien le livre à Raquel et le disque à Jane

Ces données suivent en effet directement de la contrainte de symétrie, puisque ou bien coordonnerait en (46b) des suites de syntagmes dissemblables; comparer (47a) (représentation syntaxique de 46a) à (47b) (représentation syntaxique de 46b):

(47)a Marlon a donné [¹le disque] [²à Raquel] et [¹le livre] [²à Jane]
ou bien [¹le livre] [²à Raquel] et [¹le disque] [²à Jane]

autrement dit:

... [SN₁ à SN₂] et [SN₁ à SN₂] ou bien [SN₁ à SN₂] et [SN₁ à SN₂]

b * [Marlon a donné le livre à Raquel] et [il a renvoyé le disque à Jane] ou bien [¹le livre] [²à Raquel] et [¹le disque] [²à Jane]

autrement dit:

*... P₁ et P₂ ou bien [SN₁ à SN₂] et [SN₁ à SN₂]

(48) est par contre acceptable, car conforme au principe de symétrie:

(48) [¹Marlon a donné le disque à Raquel] et [¹il a renvoyé le livre à Jane] ou bien [¹il [²a donné le livre à Raquel] et [²renvoyé le disque à Jane]]

autrement dit:

P₁ et P₂ ou bien P₃

Tournons-nous à présent vers les exemples (42). Si l'on admet¹² que les suites unies ici par coordination, ne satisfont pas en base la contrainte de symétrie, il faut en conclure (suivant l'hypothèse qui précède) que la symétrie des deux membres d'une structure conjointe, n'est "vérifiée" qu'en structure de surface. Techniquement, ceci signifie que les structures coordonnées sont engendrées librement en base, mais sont filtrées en surface par la contrainte de symétrie. Dans cette optique, rien ne s'oppose à ce que des exemples comme (42) soient analysés comme des constructions non elliptiques, satisfaisant la contrainte de symétrie, puisque s'y trouvent conjoints des syntagmes analogues, de type adjectival¹³.

12. Le statut basique ou dérivé des syntagmes conjoints en (40), (42), doit être regardé ici comme une question contingente (voir note 9). Le raisonnement développé à propos de (42), peut être transposé à tout autre ensemble de données mettant en jeu des syntagmes conjoints que l'on supposerait dérivés de façon différente.

13. Selon l'approche envisagée ici pour la coordination, les phrases du genre:

(IV) Marie a vu Pierre et a été reconnue par lui

(exemple de Bègue, 1979) sont analysées comme des formes non elliptiques, mettant en jeu la conjonction de deux prédicats:

(V) Marie [ⁱa vu Pierre] et [ⁱa été reconnue par lui]

Le fait qu'un prédicat actif, soit coordonné à un prédicat passif, indique (selon l'analyse de la MVP proposée au ch.V) que le choix des éléments de la Flexion, n'est pas pertinent pour la symétrie des syntagmes prédictatifs. Si l'analyse du syntagme prédictatif envisagée plus loin (ch.XIII) est correcte, cette non-pertinence de la Flexion est comparable à la non-pertinence du choix de l'article, pour la symétrie de deux SN:

(VI)a Marie a acheté un carnet et ce dictionnaire

b Marie a lu le livre que tu as acheté, et plusieurs articles

En somme, le choix du spécifieur d'un syntagme de type Xⁿ, serait non pertinent pour la coordination de ce syntagme, conformément au principe de symétrie.

Il est à noter que l'analyse proposée ici pour (IV), entraîne une révision de la théorie chomskyenne des rôles thématiques, puisqu'un même SN reçoit dans ce type d'exemples, deux rôles thématiques distincts.

Ainsi, la propriété sémantique de "focalisation", attachée à certains connecteurs, conduit-elle à restreindre le phénomène identifié comme Gapping, aux structures initialement isolées par Ross, i.e. comportant dans P₂ une place vide médiane encadrée de syntagmes lexicaux.

6. Nature du matériel ellipsé dans une phrase à Gapping

La définition précise du matériel ellipsé par Gapping pose divers problèmes, vers lesquels je me tournerai à présent. Rappelons que l'analyse préconisée ici pour l'ellipse structurale en général, et pour Gapping en particulier, fait du trou elliptique une pro-forme nulle, c'est-à-dire un constituant compact (dépourvu de structure interne), comparable en ceci aux pro-formes lexicales *il, lui, cela,* etc. Selon cette conception, se demander "ce qui est ellipsé" dans telle configuration analysée comme lacunaire, c'est s'interroger sur la structure interne de l'antécédent du trou, plutôt que sur un hypothétique contenu du trou lui-même. Ceci étant dit, je continuerai dans ce qui suit à parler de "matériel ellipsé" - pure convention d'expression.

6.1. L'antécédent du trou de Gapping a pour tête un V

Selon Jackendoff (1971), Stillings (1975), Nejt (1979), Gapping pourrait affecter, en anglais, non seulement un élément verbal, comme en (49a), mais aussi un élément nominal, comme en (49b):

(49)a Vercingetorix [ⁱdestroyed] _i Rimini, and Caesar [ⁱ∅] _i Rome
(Vercingétorix a détruit Rimini, et César ∅ Rome)

b I read about Vercingetorix's [destruction]_i of Rimini,
 (j'ai lu à propos Vercingetorix destruction de Rimini
 +génitif
 and Caesar's [Ø]_i of Rome
 et César Ø de Rome)
 +génitif

"J'ai lu des choses sur la destruction de Rimini par Vercingetorix
 et celle de Rome par César"

Notons que l'ellipse illustrée par (49b) n'est pas limitée aux SN complexes ("nominalisations"), mais s'avère possible, en anglais, dans toutes sortes de cas, comme (50):

(50) Have you seen Marlon's [house]_i in New-York City, and
 (avez-vous vu Marlon maison à NYC et
 +gén
 Raquel's [Ø]_i in Beverley Hills?
 Raquel Ø à BH)
 +gén

"Avez-vous vu la maison de M. à NYC, et celle de R. à B.H.?"

Notons aussi que l'ellipse de N' illustrée ci-dessus, est spécifique à l'anglais (elle est corrélée à la présence d'un SN au génitif dans le Spécifieur du N'), et qu'elle n'est pas soumise aux mêmes restrictions que Gapping. Ainsi, le N' ellipsé n'est pas nécessairement suivi de matériel lexical (cf.51), et peut se trouver dans une phrase enchâssée (cf.52):

(51) I want to see Marlon's [house]_i , and then Raquel's [Ø]_i
 (je veux voir Marlon maison et puis Raquel)
 +gén +gén
 "Je veux voir la maison de M, et ensuite celle de R"

(52) If I looked at Marlon's [house]_i long enough, I suppose I
 (si je regardais Marlon maison assez longtemps, je pense que je
 +gén
 might even like Raquel's [Ø]_i
 pourrais même aimer Raquel)
 +gén
 "Si je regardais la maison de M. assez longtemps, je pense
 que je pourrais même aimer celle de R."

Compte tenu de ces différences¹⁴, je tiendrai ici Gapping, et l'ellipse de N' , pour deux phénomènes d'ellipse disjoints, à examiner séparément. Il apparaîtra d'ailleurs au chapitre XI que les structures anglaises illustrées ci-dessus par (49b), (50), (51), (52), s'apparentent formellement davantage aux constructions à SV elliptique, qu'aux constructions à Gapping. Dans le présent chapitre, je limiterai mes remarques aux structures à Gapping, définies comme mettant en jeu l'ellipse d'un constituant à tête verbale.

Dans toutes les phrases à Gapping citées jusqu'ici, l'antécédent du trou correspond à un verbe temporalisé, parfois muni d'un complément. Par "verbe temporalisé", il faut entendre une combinaison des éléments:

Temps (Auxiliaire) Verbe, même si le Temps est l'infinitif:

(53) J'ai laissé [Marlon [dormir]_i dans son lit] et
 P₁
 [Raquel [Ø]_i dans sa baignoire]
 P₂

14. Ces différences sont, d'ailleurs, prédites par la typologie des ellipses structurales présentée au ch.XI (§4.7), puisque le trou des exemples du type (51), (52), est toujours localement c-commandé par un SN au génitif.

Si l'on appelle V* l'antécédent du trou de Gapping, l'acceptabilité de (54) montre que V* inclut le Temps, mais non l'Accord:

(54) Nous [sommes venus]_i en voiture, et Raquel [Ø]_i en moto

V* a obligatoirement pour tête un verbe plein, à distinguer d'un Auxiliaire. Cette contrainte - notée pour la première fois par Ross (1967a) - rend compte de l'inacceptabilité d'exemples anglais comme (55):

- (55)a *John will_i leave and Mary Ø_i stay
- b *John has_i left and Mary Ø_i returned
- c *John is_i back and Mary Ø_i gone
- d *John must_i swim and Mary Ø_i row
- e *John can_i leave and Mary Ø_i stay
- f *If you came, John would_i leave and Mary Ø_i stay

La copule be semble toutefois ellipsable par Gapping, ainsi que le be du Passif, et (pour certains locuteurs) le be de la forme progressive:

- (56)a John is_i tall/my friend, and Mary Ø_i short/my cousin
"John est grand/mon ami, et Mary petite/ma cousine"
- b John was_i betrayed by his best friend, and Mary Ø_i viciously criticized by the same rat
"J. a été trahi par son meilleur ami, et Marie vicieusement critiquée par cette même crapule"
- c John was_i laughing his head off, and Mary Ø_i nervously biting her nails
"John était en train de rire comme un fou, et Mary en train de se ronger nerveusement les ongles"

En français, les modaux et les auxiliaires de conjugaison, se révèlent généralement ellipsables par Gapping, de même que la copule:

14bis. Tout au moins, lorsque les éléments figurant à droite du trou n'incluent pas eux-mêmes d'Auxiliaire, ou d'occurrence de la copule. N. Ruwet attire ainsi mon attention sur les exemples suivants:

- (V1bis)a ?Ils vont vaincre et nous Ø être vaincus
- b ?Ils vont partir et nous Ø avoir fini
- c ?*Ils ont été arrêtés et nous Ø été poursuivis

- (57)a Marlon a_i beaucoup couru et Raquel Ø_i beaucoup dormi
- b Marlon vient_i de partir et Raquel Ø_i de rentrer
- c Marlon va_i partir et Raquel Ø_i rentrer
- d Marlon pourrait_i partir et Raquel Ø_i rester
- e Marlon doit_i partir et Raquel Ø_i rester
- f Marlon est_i parti et Raquel Ø_i revenue
- g Ils ont été_i arrêtés et nous Ø_i poursuivis
- h Marlon est_i grand et Raquel Ø_i petite

A supposer que Gapping mette en jeu, en français comme en anglais, l'ellipse d'un constituant à tête verbale, cette construction peut être prise comme un test de verbalité. Dans cette hypothèse, les données qui précèdent indiquent que les propriétés de "verbalité" et d'"auxiliarité" sont distribuées de façon plus subtile que le ne suggère la seule intuition: au regard de Gapping, le be du Passif anglais (ex.56b) se révèle plus "verbal" que son homonyme auxiliaire intransitif (ex. 55c); et les auxiliaires et modaux anglais (ex. 55), plus "auxiliaires" que leurs apparents homologues français (ex. 57). Ce point sera repris aux chapitres XI et XIII.

6.2. V* peut inclure ou régir un complément nominal

Les exemples (58) indiquent que le V* antécédent du trou de Gapping, peut inclure ou régir un complément SN ou S.Prép.:

- (58)a Marlon [a cassé sa pipe]_i dimanche et Raquel [Ø]_i lundi
- b Marlon [a mangé du poulet]_i dimanche et Raquel [Ø]_i lundi
- c Marlon [court sur la plage]_i le matin et Raquel [Ø]_i l'après-midi

Cependant, Stillings (1975), au vu d'exemples comme (59), suggère l'existen-

ce d'une contrainte interdisant de "gapper" un objet direct:

(59) Marlon a rencontré Raquel dimanche, et Burt Ø lundi

Ce type de phrases, initialement signalé par Hankamer (1973), semble paraphrasé préférentiellement par (60), plutôt que par (61):

(60) "Marlon a rencontré Raquel dimanche, et Marlon a rencontré Burt lundi"

(61) "Marlon a rencontré Raquel dimanche, et Burt a rencontré Raquel lundi"

Pour tous les auteurs consultés, l'interprétation (61) est associée à une représentation syntaxique elliptique de type Gapping, et l'interprétation (60), à une représentation syntaxique également elliptique, de type RC (v. ci-dessus §5). Autrement dit, la phrase (59) comporte une ambiguïté structurale, en ce sens qu'elle permet a priori les analyses (62a) et (62b):

(62)a [Marlon]_i [a rencontré]_j Raquel dimanche et [Ø]_i [Ø]_j Burt lundi (=60)
b Marlon [a rencontré Raquel]_i dimanche et Burt [Ø]_i lundi (=61)

Il reste donc à expliquer pourquoi l'"ellipse de matériel gauche" (RC) apparaît préférable à, ou plus simple que, l'"ellipse de matériel médian" (Gapping).

Suivant les hypothèses envisagées ci-dessus au §5, l'ambiguïté structurale d'une phrase comme (59), n'oppose pas deux représentations elliptiques, mais une représentation elliptique (Gapping, cf.62b), et une représentation

non elliptique, donnée en (63):

(63) Marlon a rencontré [Raquel]_i [dimanche]_j et [Burt]_i [lundi]_j

Ce que nous révèle donc l'intuition, c'est qu'en cas de "litige" - comme en (59) - l'analyse non elliptique est préférée à l'analyse elliptique, ce que l'on peut imputer à un principe perceptuel:

(64) Hypothèse: Toutes choses égales par ailleurs, une structure syntaxique non elliptique est plus simple à décoder qu'une structure syntaxique elliptique.

Autrement dit, si l'ellipse structurale représente une économie du point de vue lexical, elle est un facteur de complexité du point de vue perceptuel - la propriété d'ellipsabilité résultant donc d'un équilibre subtil entre ces deux critères¹⁵. Dans les cas (58), les choix lexicaux contribuent à imposer l'analyse elliptique.

6.3. V* est un constituant en forme logique

Ross fut le premier à noter que le matériel ellipsé par Gapping peut inclure un nombre illimité d'infinififs enchâssés les uns sous les autres:

(64 bis) Marlon [veut essayer de commencer à écrire]_i une pièce,
et Raquel [Ø]_i un roman

Cette propriété est interprétée par certains auteurs¹⁶ comme indiquant

15. Cette idée d'équilibre dialectique constitue l'essence même du concept linguistique d'"économie", défini par Martinet (1955, 1970).

16. Notamment Stillings (1975), Nejt (1979).

que la règle Gapping "efface une variable", y compris un non-constituant, puisqu'une suite comme: *veut essayer de commencer à écrire* N'EST PAS UN CONSTITUANT. En vertu de ce raisonnement, regardé comme allant de soi par les auteurs consultés, Gapping apparaît infirmer la généralisation (65), proposée par Chomsky dès *Structures syntaxiques*:

(65) Hypothèse:

Les règles grammaticales ne peuvent affecter que des constituants.

Outre les données du type (64), les arguments suivants ont été avancés contre la généralisation (65):

(1°) Selon Jackendoff (1971), un exemple comme (66) indique que le matériel ellipsé d'une phrase à Gapping, peut contenir un adverbe de manière:

(66) *Marlon [a mangé rapidement]₁ son éclair, et Raquel [Ø]₁ son baba*¹⁷

Or, la suite *a mangé rapidement* ne forme pas un constituant.

(2°) Selon Ross (1970a), suivi de Jackendoff (1971), Stillings (1975) et Nejt (1979), des exemples comme (67) indiquent que le matériel ellipsé d'une phrase à Gapping, peut être formé de fragments discontinus:

17. L'exemple original de Jackendoff est le suivant:
(VII) *John [quickly dropped]₁ the gold, and Jack [Ø]₁ the diamonds*

- (67)a *Marlon [a appris]₁ à nager [pendant les vacances]₁, et Raquel [Ø]₁ à plonger*
- b *Marlon [a parlé]₁ à Raquel [de notre projet]₁, et Burt [Ø]₁ à Jane*
- c *Marlon [a peint]₁ le piano [en vert]₁, et Raquel [Ø]₁ le buffet*
- d *Les Français [ont élu]₁ Mitterrand [président]₁, et les Américains [Ø]₁ Reagan*¹⁸

(3°) D'autres constructions que Gapping doivent être dérivées au moyen de règles affectant des non-constituants: en particulier, la règle RC, ellipsant une suite sujet-verbe dans les cas du type (62a); et la règle d'ellipse comparative¹⁹, qui ellipse une suite sujet-verbe-quantifieur dans un cas comme (68):

- (68)a *Marlon est plus heureux aujourd'hui qu'hier*
- = b *[Marlon]₁ [est]₁, plus [heureux]₂ aujourd'hui que [Ø]₁ [Ø]₂ e [Ø]₂ hier*

Je tenterai de montrer ci-dessous qu'aucun de ces arguments n'établit la nécessité de rejeter la généralisation (65).

Soit tout d'abord l'argument (3°). Suivant l'analyse de la coordination proposée plus haut (§5), il n'existe pas de phrases conjointes ayant une représentation syntaxique elliptique de la forme (62a). Plutôt qu'une règle grammaticale effaçant (ellipsant, interprétant) une suite sujet-verbe dans les cas de ce genre, il existe une contrainte de symétrie sur la

18. Les exemples originaux de Stillings sont les suivants:
(VIII)a *Jack begged Elsie to get married, and Wilfred Ø Phoebe*
b *I learned to ride last week, and Bill Ø to row*
c *I told Sue about the party, and Bill Ø Martha*
d *Joe covered the floor with red paint, and Alice Ø the walls*
e *Joe painted his boat red, and Alice Ø her car*
Chacun de ces exemples est classable dans l'une des deux catégories de cas distingués plus loin parmi les phrases (67): type (67a) (adverbe de phrase, cf.VIIIb), type (67b) (complément de SV, cf.VIIIa,c,d,e).

19. v. Bresnan (1975), et ici même ch.X

coordination, agissant comme un filtre de surface, et qui se trouve satisfaite par les structures de la forme (63). Quant aux phrases comparatives du type (68a), personne n'a à ma connaissance fourni d'argument syntactique étayant ici une analyse structurale elliptique. La règle d'"ellipse comparative" proposée par Bresnan (1975), n'a de motivation que sémantique. Du point de vue syntaxique, rien n'interdit a priori de décrire (68a) comme une structure saturée, dans laquelle *que* introduit un complément non phrastique (cf.69), comme c'est, apparemment, aussi le cas en (70):

(69) Marlon est plus heureux que $\left. \begin{array}{l} \text{malheureux} \\ \text{hier} \\ \text{Raquel} \\ \text{dans sa chambre} \\ \text{là-bas} \end{array} \right\}$

(70)a C'est un gentil garçon que Marlon
 b Elle n'aime que Marlon

En l'absence d'indices positifs étayant pour (68a) une représentation syntaxique du type (68b), cette classe de phrases comparatives demeure donc, pour la syntaxe, non elliptique.

Je tiendrai donc l'argument (3°) pour insuffisant, sinon caduc.

Soit maintenant l'argument (2°), qui a la forme suivante:

- (a) Dans les exemples (67), l'antécédent du trou est morphologiquement discontinu, et ne forme pas un constituant
- (b) DONC, la règle Gapping peut effacer (ou interpréter) un non-constituant, et
- (c) DONC, la généralisation (65) n'est pas tenable.

J'aimerais suggérer ici que la prémisse de ce raisonnement - énoncée sous (a) - est incorrecte. Deux cas de figures doivent selon moi être distingués, parmi les exemples (67): (67a), d'une part; (67b,c,d) de l'autre.

Pour (67a), rien ne prouve que l'antécédent du trou (le matériel elliptique) soit formé des éléments placés entre crochets par les auteurs consultés. L'unique justification de la représentation (67a), est l'intuition sémantique: (67a) implique que c'est pendant les vacances que Raquel a appris à nager. Mais il est à noter que cette implication est tout aussi présente en (71):

(71) Marlon a appris à nager pendant les vacances, et Raquel a appris à plonger

Faut-il pour autant conclure que (71) contient dans son membre P₂, une reprise elliptique de l'adverbe de temps? Non, à l'évidence. La suite *pendant les vacances* a, en (71) comme en (67a), le statut d'un adverbe de phrase, ayant pour portée la phrase entière, faite des deux propositions conjointes. Ainsi (72) a exactement la même interprétation que (71) et (67a), pour la grammaire de la phrase:

(72) Pendant les vacances, Marlon $\left[\begin{array}{l} a \\ b \end{array} \right] a$ appris_i à nager et Raquel $\left. \begin{array}{l} a \\ b \end{array} \right\} a$ plonger

Ces exemples montrent que la place de l'adverbial de temps dans la structure de surface, est sans incidence sur l'interprétation d'une phrase comme (67a) - propriété classiquement associée aux adverbes de phrase. Je suggérerai par conséquent que l'adverbial de temps: *pendant les vacances* ne fait pas partie, en (67a), de l'antécédent du trou elliptique, mais se trouve simplement mis en facteur dans l'interprétation²⁰, c'est-à-dire dominé en forme logique par le noeud P supérieur; autrement dit,

20. Ou, selon une formule de Chomsky reprise par Milner (1978), "engendré en troisième dimension"

(67a) a en forme logique la représentation (73):

(73) [_{P₀} pendant les vacances [_{P₁} Marlon [a appris₁ à nager] et [_{P₂} Raquel [Ø₁ à plonger]]]

Cette analyse, qui réduit (67a) à un cas banal d'ellipse de V* - ou Gapping - suppose que soient distingués (comme l'a toujours proposé Chomsky, sous des terminologies diverses) deux niveaux de représentation pour les phrases: la structure syntaxique de surface (soit: structure-S), et la forme logique (soit: FL), et que Gapping soit défini comme un phénomène interprétatif d'anaphore, reliant un trou à un antécédent identifié en forme logique. Par convention, je réserverai désormais le terme *syntagme* à une unité de découpage pertinente en structure-S, et le terme *constituant*, à une unité de découpage pertinente en forme logique. Les remarques présentées dans ce paragraphe, montrent que les deux types d'unités ne se superposent pas toujours.

Le caractère sémantique - et non pas structural - du concept de constituant, pertinent pour Gapping, et pour les relations anaphoriques en général²¹, est souligné par le contraste suivant, adaptation française d'un exemple de Kuno (1976):

(74)a *Marlon [a demandé à Raquel]₁ de se lever, et Burt [Ø]₁ de se recoucher

b 750% de ses administrés [ont demandé au député]₁ de voter pour le projet de loi, et 25% [Ø]₁ de voter contre

On voit ici que le contexte énonciatif peut avoir une incidence, sinon sur la structure syntagmatique, du moins sur la structure en constituants.

21. v. plus loin, ch.IX

Les exemples (67b,c,d) diffèrent de (67a) en ce qu'ils ne semblent pas synonymes de (75a,b,c):

(75)a Marlon a parlé à Raquel de notre projet, et Burt a parlé à Jane

b Marlon a peint le piano en vert, et Raquel a peint le buffet

c Les Français ont élu Mitterrand président, et les Américains ont élu Reagan

Dans ces exemples, le second complément figurant dans P₁: de notre projet, en vert, président, qui n'est pas un complément de phrase, mais un complément de verbe, n'est pas mis en facteur dans l'interprétation: (75a) n'implique pas que Burt a parlé à Jane de notre projet, ni (75b), que Raquel a peint le buffet en vert, ni (75c), que les Américains ont élu Reagan président. Dans ce dernier cas, cette implication semble exister, mais ceci est imputable à notre seule connaissance du monde, comme le montre (76), d'où l'implication "ont élu...président" disparaît de P₂:

(76) Les Français ont élu Mitterrand président, et les Anglais ont élu Thatcher

L'implication "ont élu...président" est par contre nettement présente dans les phrases à Gapping (67b,c,d), ainsi qu'en (77):

(77) Les Français ont élu Mitterrand président, et les Anglais Ø Thatcher (= "...ont élu Thatcher président")

Ceci suggère que le second complément du verbe est bien, en (67b,c,d), inclus dans l'antécédent du trou. Il est d'autre part plausible que les

combinaisons: *peindre...en N couleur, parler...de X, élire...N' (élire...député/président/etc.* soient identifiées en forme logique comme des constituants, c'est-à-dire, comme des groupes sémantiques²². Dans le cadre de la distinction postulée plus haut entre structure-S, et FL, ceci ne signifie pas nécessairement que ces combinaisons V...Complément, correspondent à des syntagmes. Il se trouve cependant que les compléments entrant dans ces combinaisons, sont sémantiquement - sinon syntaxiquement - nécessaires: *peindre un objet, c'est forcément le peindre en N couleur; parler, c'est forcément parler de quelque chose; et élire quelqu'un, c'est forcément l'élire "quelque chose" (député, président...)*. Ce qui caractérise les verbes examinés (*parler, peindre, élire*), c'est donc qu'ils sélectionnent deux compléments. Ces verbes semblent capables de former un constituant, avec l'un ou l'autre de leurs deux compléments.

Les données (67b,c,d) me conduisent ainsi à avancer une hypothèse sur laquelle j'aurai plus loin l'occasion de revenir:

(78) Hypothèse: L'antécédent du trou de Gapping, doit former un constituant, en forme logique.

Dans cette hypothèse, les données (67b,c,d) confirment, plutôt qu'elles ne l'infirmement, la généralisation (65).

Passons à l'argument (1°), dont la forme évoque en tous points celle de l'argument (2°):

(a) Dans la phrase (66), l'antécédent du trou est la suite:

a mangé rapidement

22. Cette idée est d'ailleurs avancée par Stillings (1975), qui pourtant rejette la généralisation (65).

(b) Or, cette suite ne forme pas un syntagme

(d) Donc, l'ellipse nommée *Gapping* peut affecter un non-constituant, et la généralisation (65) est incorrecte.

J'objecterai, comme précédemment, que ce raisonnement repose d'une part sur une prémisse incorrecte (énoncée sous (a)), et d'autre part, sur un amalgame contestable entre les notions de syntagme (structural) et de constituant (sémantique).

Selon l'analyse envisagée par Jackendoff (1971) pour les analogues anglais de (66), cette phrase aurait en FL une représentation de la forme (79):

(79) *Marlon [a mangé rapidement]_i son éclair et Raquel [Ø]_i son baba*

Mais cette analyse se borne à énoncer, sans l'approfondir, une "première impression" sémantique. L'adverbe de manière *rapidement* entretient en (66) avec les verbes, une relation sémantique assez lâche, comme le confirme sa mobilité au sein de la phrase; ainsi (80) se révèle synonyme de (66):

(80) *Rapidement, Marlon a mangé son éclair et Raquel a mangé son baba*

Cette synonymie est compatible avec l'hypothèse que l'adverbe *rapidement* de (66) est mis en facteur en FL, comme l'adverbial de temps de (67a); autrement dit, (66) a en FL non pas une représentation de la forme (79), mais une représentation de la forme (81):

(81) [*rapidement* [*Marlon [a mangé]_i son éclair*]
et [*Raquel [Ø]_i son baba*]]

Cette analyse ramène (66) à un cas simple de Gapping.

Avant de clore cette discussion de (66) et de l'argument (1°), notons

que la phrase (82a) n'est pas synonyme de (82b):

- (82)a Marlon a mangé rapidement son éclair, et Raquel a mangé son baba
- b Marlon a mangé rapidement son éclair, et Raquel a mangé rapidement son baba

On constate ici que l'adverbe *rapidement* ne peut pas être mis en facteur dans l'interprétation de (82a), à la différence de l'adverbial de temps de (69). Pourquoi, dans ces conditions, l'adverbe *rapidement* est-il mis en facteur dans l'interprétation de (66)? Mon hypothèse est que c'est, justement, la nécessité d'identifier pour le trou elliptique, un antécédent qui soit un constituant en FL, qui conduit à mettre en facteur l'adverbe de manière de (66): *a mangé rapidement* ne peut pas être analysé comme un constituant; il faut donc pour interpréter (66), éliminer *rapidement* de l'antécédent - l'écartier en "troisième dimension".

Ma conclusion est donc, à ce stade, que si l'on admet la théorie générale de la coordination proposée ci-dessus au §5, aucun des arguments (1°), (2°) et (3°) ne suffit à invalider la généralisation (65). Un argument reste à examiner, toutefois, concernant Gapping: celui qu'incarne l'exemple (64bis), qui montre que l'antécédent du trou peut être formé d'un verbe temporalisé régissant un empilement d'infinitifs. Or, Ross, Stillings, Nejt, posent comme une évidence qu'une suite comme: *veut essayer de commencer à écrire*, n'est pas un constituant.

J'avancerai l'hypothèse que si une telle suite ne forme peut-être pas un syntagme en structure-S, elle est néanmoins, dans une structure à Gapping, identifiée en FL comme un constituant, de type V*. On constate en effet que tous les empilements de verbes ne sont pas également possibles dans l'antécédent du trou de Gapping. Nous avons par exemple:

- (83)a Marlon $\left\{ \begin{array}{l} \text{pourrait} \\ \text{voudrait} \\ \text{devrait} \end{array} \right\} \text{boire}_i \text{ du rhum, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ du whisky}$
- b Marlon $\left\{ \begin{array}{l} \text{pourrait} \\ \text{voudrait} \\ \text{devrait} \end{array} \right\} \text{s'arrêter}_i \text{ de boire, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ de fumer}$
- c Marlon $\left[\text{aime chanter} \right]_i \text{ des hymnes, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ des lieder}$
- d Marlon $\left[\text{croit aimer} \right]_i \text{ le rag, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ le blues}$
- (84)a Marlon $\left\{ \begin{array}{l} \text{pourrait} \\ \text{voudrait} \\ \text{devrait} \end{array} \right\} \text{s'arrêter de boire}_i \text{ du rhum, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ du whisky}$
- b Marlon $\left[\text{a su apprendre à fumer} \right]_i \text{ la pipe, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ le cigare}$
- c Marlon $\left[\text{espère partir explorer} \right]_i \text{ l'Afrique, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ l'Asie}$

En revanche:

- (85)a ?* Marlon $\left[\text{doit avoir perdu l'esprit pour être} \right]_i \text{ parti, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ restée}$
- b ?* Marlon $\left[\text{croit regretter d'être} \right]_i \text{ parti, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ restée}$

Dans ces exemples où être n'est pas un verbe-tête, la suite entre crochets ne peut être identifiée comme un constituant - ni à plus forte raison, comme un constituant de type V*. Gapping redevient acceptable ici si l'antécédent du trou est identifiable comme un constituant à tête verbale:

- (86)a Marlon $\left[\text{doit avoir perdu l'esprit} \right]_i \text{ pour être parti, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ pour être restée}$
- b Marlon $\left[\text{croit regretter} \right]_i \text{ d'être parti, et Raquel} [\emptyset]_i \text{ d'être restée}$

Ces données suggèrent, selon moi, que contrairement à ce que l'on a pu prétendre, il existe une contrainte sur les structures à Gapping, imposant

que l'antécédent du trou y soit identifié en FL comme un constituant, c'est-à-dire, comme une unité sémantique. Le contraste suivant est, à cet égard, instructif:

(87)a Marlon a essayé de partir lundi, et Raquel Ø mardi

b ??Marlon regrette d'être parti lundi, et Raquel Ø mardi

Ce contraste peut être imputé au fait que l'adverbial de temps *lundi* est en (87a), complément du verbe supérieur (*essayer*), et en (87b), complément du verbe enchâssé (*partir*): l'adverbial de temps impose ainsi à (87b) une analyse syntagmatique de la forme (88a), qui entre en conflit avec l'analyse en constituants imposée par Gapping - à savoir, (88b):

(88)a ...regrette [*d'être parti lundi*]

b ...[regrette d'être parti] lundi

Au terme de ces remarques, je retiendrai donc l'hypothèse (78), qui suggère qu'une réhabilitation de la généralisation (65), doit être envisagée. Quelle que soit sa structure syntagmatique, l'antécédent du trou de Gapping apparaît toujours analysé, ou réanalysé, en forme logique, comme un constituant. Dans le cadre d'une théorie de l'ellipse structurale traitant les trous elliptiques comme des pro-formes nulles, la restriction (78) sur Gapping, pourrait être regardée comme une conséquence d'un principe plus général, énoncé sous (89):

(89) Hypothèse: L'antécédent d'une anaphore doit être un constituant, en forme logique.

Soulignons ici que rejeter la généralisation (65), équivaut à lever une restriction extrêmement intuitive sur les opérations grammaticales, et représente par conséquent une décision théorique "grave", nécessitant

de sérieuses justifications. En jargon du M.I.T., le rejet de (65) augmente de façon spectaculaire le pouvoir génératif des grammaires, en permettant aux règles grammaticales d'effacer, de déplacer ou d'interpréter littéralement n'importe quoi. Cette position "libertaire" est endossée notamment par Nejt (1979), qui postule que Gapping "efface une variable", c'est-à-dire, n'importe quel élément ou suite d'éléments répétés, et n'importe où, dans une phrase coordonnée. Ceci conduit cet auteur à se demander, par exemple, pourquoi l'on ne peut pas ellipser par Gapping les portions hachurées des phrases (90):

(90)a *Alfonse cooked the rice and the beans and
(Alfonso a fait cuire le riz et les haricots et

~~Harry cooked the potatoes~~

Harry a fait cuire le riz et les pommes de terre)

b *That Alfonso ate the rice is fantastic and

(Le fait qu'A. ait mangé le riz est fantastique et

~~that Harry ate the beans is fantastic~~

le fait que H. ait mangé les haricots est fantastique)

c *Alfonse discussed the question of which rice we would

(A. a discuté la question de /savoir/ quel riz nous allions

~~eat and Harry discussed the question of which beans we would eat~~

manger et H. a discuté la question de /savoir/ quels haricots nous allions manger)

d *John eats pears and drinks milk and Peter ~~eats apples~~

(J. mange des poires et boit du lait et P. mange des pommes

~~and drinks milk~~

et boit du lait)

S'étant mise elle-même en demeure d'expliquer ces restrictions, Nejt se tourne vers diverses contraintes formelles de la grammaire de la phrase, comme la "contrainte sur les structures coordonnées", la "contrainte sur les sujets phrastiques", et la "contrainte sur les SN complexes", proposées par Ross (1967)²³. Selon la conception restrictive de l'ellipse structurale en général, et de Gapping en particulier, qui est développée ici, les questions posées par Nejt trouvent une réponse simple et suffisante dans les principes (78) et (89).

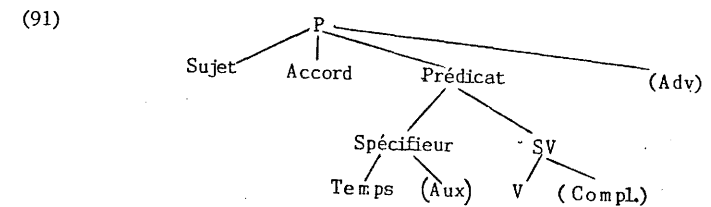
L'anaphore nulle des structures à Gapping, ainsi que son antécédent, ont été identifiés ci-dessus comme des constituants V*, définis comme suit:

- V* =
- les morphèmes de Temps (mais non ceux d'Accord)
 - le (ou les) Auxiliaire(s) (ex. 57a,b,c,f,g), ou semi-auxiliaires (ex. 83, 84, 87)
 - le verbe-tête du SV
 - le cas échéant, un complément du verbe-tête

L'identification de cette combinaison d'éléments, comme un constituant, suggère qu'il n'y a peut-être pas lieu de regrouper, comme tend actuellement à le faire la grammaire générative chomskyenne, les morphèmes d'Accord et de Temps, sous un même noeud structural ("Flexion").

23. La contrainte sur les structures coordonnées stipule qu'une règle grammaticale ne peut pas effacer (ou extraire) une portion d'un membre d'une structure coordonnée, sans effacer (ou extraire) la portion homologue de l'autre membre de la coordination. (Cette contrainte est, clairement, un avatar du principe de symétrie). La contrainte sur les sujets phrastiques stipule qu'on ne peut rien effacer (ou extraire) d'une complétive sujet. Ancêtre de la contrainte de Subjacent (v. ch.II, note 10), la contrainte sur les SN complexes stipule qu'un SN complexe (ex: *le fait que P, l'idée que P, etc.*) forme un îlot, dont on ne peut rien effacer (ou extraire).

Les morphèmes de Temps manifestent, avec les catégories Auxiliaire et Verbe, plus d'affinités que l'Accord, qui se singularise par sa référence au sujet. La représentation de la phrase comme une structure à trois branches, incluant un noeud Flexion (= Accord, Temps, Auxiliaires) équidistant du sujet et du SV, ne rend pas compte de cette importante distinction, que permettrait mieux d'exprimer une analyse faisant du Temps et des Auxiliaires, des constituants du syntagme prédicatif; soit par exemple:



Observons que l'hypothèse suivant laquelle l'antécédent du trou de Gapping est un constituant (V*) en FL, rend compte du contraste noté par Nejt (1979) entre l'ellipse de N' (en anglais) et Gapping:

(92)a *John [attempted to begin to write]_i a novel,*
 (John a essayé de commencer d'écrire un roman
 and *Max [∅]_i a play*
 et Max ∅ une pièce)

b **The third [attempt to begin to write]_i a novel,*
 (la troisième tentative de commencer à écrire un roman
 and *the fourth [∅]_i a play*
 et la quatrième ∅ une pièce)

Autrement dit, si l'antécédent du trou de Gapping peut contenir un

empilement de verbes, il n'en va pas de même au sein des SN. Suivant l'analyse envisagée plus haut, ce contraste suit du fait que la suite *attempt to begin to* a, au sein du prédicat, statue de spécifieur (d'"auxiliaire") par rapport au SV, et que cette situation n'a pas sa contrepartie dans le SN (*attempt* n'a pas en (92b) statut de spécifieur).

6.4. Pourquoi une négation n'est pas "gappable"

Ross (1969) a le premier signalé cette restriction; comparer:

- (93)a *Marlon [a bu]_i son rhum et Raquel [∅]_i son whisky*
- b **Marlon [n'a pas bu]_i son rhum et Raquel [∅]_i son whisky*

Ce contraste suit des principes (78) et (89), si l'on admet qu'en FL, la négation d'une phrase comme *Marlon n'a pas bu son rhum*, ne forme pas un constituant avec le verbe, mais fonctionne comme un opérateur logique ayant sous sa portée la phrase ou le SV²⁴. Notons que Gapping devient acceptable en (94), où le connecteur *ni* signale explicitement que la négation est mise en facteur:

- (94)a *Marlon n'a pas bu son rhum, ni Raquel ∅ son whisky*
- $$FL = b \left[\begin{array}{c} NEG \\ P_0 \end{array} \left[\begin{array}{c} [\\ P_1 \end{array} \left[\text{Marlon} [a \text{ bu}]_i \text{ son rhum} \right] \right] \text{ et } \left[\begin{array}{c} [\\ P_2 \end{array} \left[\text{Raquel} [\emptyset]_i \text{ son whisky} \right] \right] \right] \right]$$

Ainsi, l'analyse de Gapping comme une ellipse structurale, et de l'ellipse structurale, comme une anaphore nulle, prédit directement le contraste (93).

24. Cette idée est développée par Milner (1979)

6.5. Gapping et la "Contrainte de non-ambiguïté"

Jackendoff (1971), Hankamer (1973), Langendoen (1974) (cité par Kuno, 1976), ont successivement signalé, et tenté d'expliquer, les contraintes pesant sur Gapping dans les exemples du type suivant:

- (95)a *Marlon a prié Raquel de partir, et Paul de rester*
- b *Marlon appelle Burt, Max, et Paul, Simon*
- c *Marlon veut mettre les aubergines sur la table, et Raquel dans la baignoire*

La restriction générale est la suivante: ces phrases se prêtent difficilement aux interprétations glosées sous (96), et permettent seulement les interprétations (97):

- (96)a "Marlon a prié Raquel de partir, et Paul a prié Raquel de rester"
- b "Marlon appelle Burt, Max, et Paul appelle Burt, Simon"
- c "Marlon veut mettre les aubergines sur la table, et Raquel veut mettre les aubergines dans la baignoire"
- (97)a "Marlon a prié Raquel de partir, et Marlon a prié Paul de rester"
- b "Marlon appelle Burt, Max, et Marlon appelle Paul, Simon"
- c "Marlon veut mettre les aubergines sur la table, et Marlon veut mettre Raquel dans la baignoire"

Selon les quelques auteurs cités, cette contrainte indique que les exemples (95) ne peuvent être associés aux représentations (98) (structures à Gapping), mais seulement aux représentations (99) (structures à RC):

- (98)a ?*Marlon [a prié Raquel]_i de partir, et Paul [Ø]_i de rester
- b ?*Marlon [appelle Burt]_i Max, et Paul [Ø]_i Simon
- c ?*Marlon [veut mettre les aubergines]_i sur la table, et Raquel [Ø]_i dans la baignoire

- (99)a [Marlon]_i [a prié]_j Raquel de partir, et [Ø]_i [Ø]_j Paul de rester
- b [Marlon]_i [appelle]_j Burt Max, et [Ø]_i [Ø]_j Paul Simon
- c [Marlon]_i [veut mettre]_j les aubergines sur la table, et [Ø]_i [Ø]_j Raquel dans la baignoire

Jackendoff rend compte des analogues anglais de (95), par une contrainte *ad hoc* sur Gapping, stipulant que: "lorsque la séquence SN SV apparaît dans le SV du membre droit de la conjonction, Gapping ne peut pas effacer le SN en laissant le SV derrière". Langendoen propose lui aussi une contrainte *ad hoc* sur Gapping: "Gapping ne peut pas effacer une séquence périphérique non gauche contenant un SN, sauf si ce SN est un pronom clitique adjoint au V". L'expression *séquence périphérique non gauche* renvoie à une structure arborescente (= périphérie d'une branche centrale ou droite). La clause concernant le pronom clitique, a pour but de prédire l'acceptabilité des exemples du type (1b). Hankamer interprète la restriction sur (95), comme une contrainte perceptuelle - la "Contrainte de non-ambiguïté" (*No Ambiguity Constraint*) - ayant pour effet de résorber certaines ambiguïtés structurales: "L'application de Gapping est interdite, si la structure résultante est identique à une structure dérivable par Gapping à partir d'une autre source où le trou est placé à l'extrémité gauche". Re-traduisons: si une phrase conjointe est analysable concurremment comme une structure à Gapping, et comme une structure à RC, l'option Gapping est automatiquement écartée au

profit de RC.

Ce que Hankamer n'explique pas, c'est pourquoi l'option RC serait *a priori* "plus simple" que l'option Gapping.

Kuno (1976) développe la thèse que l'acceptabilité d'une phrase à Gapping est conditionnée par l'interaction de la syntaxe avec au moins trois types de facteurs non syntaxiques: (a) perceptuels; (b) fonctionnels; (c) sémantiques. Je partage avec Kuno l'idée que les contraintes sur Gapping mettent en jeu l'interaction du syntaxique et du non-syntaxique, mais la formulation qu'il propose dans le texte de référence souffre selon moi d'un certain manque de généralité, puisqu'elle aboutit à l'énoncé d'au moins cinq principes disjoints attachés à la règle (2): (1°) principe de distance minimale (entre le trou et son antécédent); (2°) principe fonctionnel (l'effacement doit porter sur un élément connu); (3°) tendance à l'interprétation sujet-prédicat; (4°) tendance au décodage propositionnel d'une suite SN-X; (5°) tendance à n'effacer que du matériel sémantiquement compact. Il me semble clair, cependant, que les hypothèses proposées ici même prolongent celles de Kuno, plutôt qu'elles ne s'y opposent.

J'ai suggéré au §5 que les structures couramment analysées comme des cas de RC (cf. 99), ne comportent en réalité aucun trou structural. Dans cette hypothèse, la restriction notée pour les exemples (95), ne correspond pas à l'élimination de l'analyse par Gapping (98), au profit de l'analyse par RC (99), mais plutôt, à l'élimination de l'analyse elliptique (98), au profit d'une analyse non elliptique, donnée en (100):

- (100)a Marlon a prié [Raquel] [de partir] et [Paul] [de rester]
- b Marlon appelle [Burt] [Max] et [Paul] [Simon]
- c Marlon veut mettre [les aubergines] [sur la table] et [Raquel] [dans la baignoire]

La restriction associée à (85) apparaît ainsi dérivable des principes (65), (78), (89): l'antécédent de l'anaphore nulle, en (98), ne forme pas un constituant.

Considérons cependant les exemples suivants:

(101) *Marlon croit Burt malade et Paul guéri*

(102)a *Marlon trouve Burt gentil et Raquel folle*

b **Marlon trouve Burt gentil et Raquel fou*

Comme les phrases (95), (101) apparaît réfractaire à l'analyse par Gapping (103a). Je supposerai par ailleurs que l'analyse non elliptique de cette phrase (à savoir, 103b), met en jeu la conjonction de deux syntagmes de la forme sujet-prédicat, étiquetés ici par convention e²⁵:

(103)a ?**Marlon*_i [*croit Burt*]_i *malade et Paul*_i [*∅*]_i *guéri*

b *Marlon croit* [*Burt malade*]_{c₁} et [*Paul guéri*]_{c₂}

Tournons-nous à présent vers les exemples (102), dont le premier est en tous points semblable à (101). (102b) appelle une remarque supplémentaire, faite par Hankamer (1973) et Kuno (1976) à propos de cas anglais similaires: l'analyse par Gapping (104b) demeure ici inacceptable, en dépit du fait que des indices morphologiques (marques de genre) y rendent également impossible l'analyse non elliptique (104a):

25. Ce type de syntagme, conçu comme une proposition sans verbe, est appelé *small clause* dans la littérature générative de langue anglaise. V. notamment à ce sujet: Stowell (1980), Chomsky (1982), Kayne (1982a, 83, 84), Milner (1982). Le concept de "small clause" permet notamment de rendre compte de la relation de type sujet-prédicat unissant *Burt* et *malade*, *Paul* et *guéri*, en (103b); de l'accord morphologique qui les unit; et de la distribution des anaphoriques dans ce genre de constructions (*Je crois Burt imbu de lui-même/*moi-même*). Le terme anglais *small clause* est traduit par *petite proposition* dans la version française de Chomsky (1982 b).

(104)a **Marlon trouve* [*Burt gentil*] et [*Raquel fou*]

b **Marlon* [*trouve Burt*]_i *gentil et Raquel* [*∅*]_i *fou*

Ces données suggèrent que l'inacceptabilité de (104b) ne s'explique pas simplement (comme celle de 62b ou de 98) par la concurrence d'une analyse sans zeugme. Kuno (1976) invoque un principe fonctionnel qu'il nomme la "tendance à l'interprétation sujet-prédicat", que le concept de "petite proposition" permettra ici de préciser. Si l'on admet, en effet, que les phrases du type (101), (102a), ont une représentation de la forme (103b), autrement dit, que les verbes *croire*, *trouver*, y régissent une petite proposition, l'inacceptabilité de (104b) est prédite par la contrainte (89), car la suite *trouve Burt* ne peut être identifiée comme un constituant.

7. Conclusion

J'ai montré dans ce chapitre que diverses contraintes attachées aux constructions à Gapping, peuvent être dérivées de trois hypothèses :

- (1°) Une phrase à Gapping comporte une ellipse structurale dans sa représentation syntaxique.
- (2°) Toutes les ellipses structurales sont des anaphores nulles, assujetties à ce titre à la contrainte (89).
- (3°) Toutes les ellipses structurales sont, par définition, assujetties au P.R.E., énoncé sous (VIII, 49).

Les restrictions pesant sur la distance trou-antécédent, dans une structure à Gapping, ont été provisoirement laissées de côté ici, mais seront abordées au chapitre XI.

CHAPITRE X :

L'ellipse structurale dans les phrases comparatives

1. Introduction

L'examen des constructions comparatives du français contribuera à étayer l'idée que la définition d'un concept général d'ellipse structurale est pertinente pour la théorie grammaticale.

Il a été suggéré aux chapitres VIII et IX, que les trous elliptiques ont, entre autres propriétés, celle d'être assujettis au P.R.E., énoncé sous (VIII, 19). J'avancerai ci-dessous l'hypothèse complémentaire, que la mise en oeuvre du P.R.E. dans une construction C, peut être invoquée, à l'inverse, comme un test signalant la présence d'une ellipse structurale dans la représentation syntaxique de C.

2. Ellipses et catégories vides dans les structures comparatives

Soient les exemples suivants:

- (1)a Reagan a mangé plus de hamburgers que le pape n'a signé d'autographes
- b Reagan a signé plus de traités que le pape d'autographes

M'inspirant notamment des travaux de Milner (1978) et de Kayne (1979b), je supposerai que la représentation syntaxique de la phrase (1a), contient un quantifieur vide:

$$(2)(=1a) \left[\begin{array}{c} \text{Reagan a mangé plus de hamburgers} \\ \text{P}_0 \text{ n'a signé} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{que le pape} \\ \text{P}_1 \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{[e]} \\ \text{SN Q N} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{d'autographes} \\ \text{N} \end{array} \right] \right] \right]$$

La postulation d'un quantifieur vide est empiriquement justifiée par le fait qu'elle permet de régulariser la structure du SN objet dans P₁, tout en rendant compte de la forme générale de l'interprétation d'une phrase comme (1a), qui met en jeu la comparaison de deux entités quantifiées - une relation entre deux quantités. La quantifieur nul de P₁ doit être identifié comme une catégorie vide, et non comme une ellipse structurale, puisqu'il ne peut être rempli ni par une anaphore lexicale, ni par du matériel lexical répété:

- (3) *Reagan a mangé plus de hamburgers que le pape n'a signé $\left\{ \begin{array}{l} \text{plus} \\ \text{moins} \\ \dots \end{array} \right\}$ d'autographes

La présence d'un quantifieur vide en (1a) est par ailleurs étayée par le contraste (4a/b):

- (4)a (=1a) Reagan a mangé plus de hamburgers que le pape n'a signé d'autographes
- b *Reagan a mangé plus de hamburgers que le pape n'a rêvé à d'autographes

Ces données peuvent être rapprochées des exemples du type (5), étudiés par Kayne (1979b):

- (5)a Reagan n'a pas signé d'autographes
- b *Reagan n'a pas rêvé à d'autographes

Pour expliquer cette classe de faits, Kayne invoque le "principe des catégories vides" (PCV), déjà évoqué au chapitre VIII à propos des exemples (VIII,35-36). En résumé, l'inacceptabilité de (5b) dériverait selon Kayne des quatre hypothèses suivantes:

- (1°) Les phrases (5) contiennent une catégorie vide (quantifieur vide) dans leur représentation syntaxique
- (2°) PCV: toute catégorie vide doit être "proprement liée" par un antécédent qui la régit en structure-S
- (3°) Dans les exemples (5), l'antécédent du quantifieur vide (son corrélat nécessaire) est la négation, attachée au verbe
- (4°) En (5b), la négation ne lie pas "proprement" le quantifieur vide, qui est contenu dans un syntagme prépositionnel: (5b) viole donc le PCV.

Je ne discuterai pas ici la teneur du PCV, qui est sans incidence sur mon propos, mais tiendrai pour correcte l'idée que le contraste (5a/b) est imputable à la présence d'un quantifieur vide à gauche du groupe d'autographes, ceci rendant mal formée la représentation (6b):

- (6)a (=5a) Reagan n'a pas signé [[e] d'autographes]
- b (=5b) *Reagan n'a pas rêvé à [[e] d'autographes]

Lorsqu'aucune catégorie vide n'est en jeu, la suite à de n'est, en effet, pas agrammaticale:

(7) *Reagan a rêvé à de nouveaux missiles*

J'avancerai d'autre part l'hypothèse que le contraste (4a/b) dérive de la même contrainte (quelle qu'elle soit), que le contraste (5a/b); autrement dit, que (4b) est une phrase mal formée parce qu'elle contient, comme (5b), un SN complément lacunaire: [[e] d'autographes], enchâssé dans un groupe prépositionnel.

L'antécédent du quantifieur vide n'est cependant pas de même nature dans les constructions négatives comme (5), et dans les constructions comparatives comme (4). Certaines propositions comparatives contiennent, il est vrai, une négation explétive (cf. 1a), mais cette propriété ne se vérifie - comme l'a montré Muller (1983) - que pour certaines comparatives d'inégalité:

(8a) *Reagan a mangé autant de hamburgers que le pape (?n') a signé d'autographes*

b *On m'a donné plus d'argent qu'il (?ne) me suffisait d'en avoir*
(exemples de Muller, 1983)

La postulation d'un quantifieur vide reçoit pourtant les mêmes justifications en (8), qu'en (1a). Je supposerai donc que l'antécédent du quantifieur vide des structures comparatives comme (1), n'est pas le ne explétif, mais l'introducteur de comparaison (par ex. plus... , autant...), et qu'en (4b) comme en (5b), la préposition à empêche le contrôle de la catégorie vide par son antécédent.

3. L'ellipse de V* et le P.R.E.

La postulation d'une ellipse structurale dans la représentation syntaxique de (1b), est étayée par ailleurs par les données suivantes:

(9a) *Reagan a signé plus de traités que le pape d'autographes*

b **Reagan a signé plus de traités que le pape de traités*

Conformément aux hypothèses qui précèdent, ces deux exemples ont une représentation syntaxique de la forme (10):

(10) $Reagan \left[\begin{matrix} V^* \\ a \end{matrix} \right]_i \text{ signé } \left[\begin{matrix} e \\ \end{matrix} \right]_i \text{ plus de traités que } \left[\begin{matrix} V^* \\ \emptyset \end{matrix} \right]_i \left[\begin{matrix} e \\ \end{matrix} \right]_i \left[\begin{matrix} d(e) \\ N' \end{matrix} \right] \left\{ \begin{matrix} \text{autographes} \\ \text{traités} \end{matrix} \right\}$

L'unique différence entre (9a) et (9b), réside dans le choix lexical du N', à droite du V* elliptique. On peut constater que l'inacceptabilité de (9b) n'est pas aussi tranchée que ne l'est, par exemple, celle de (5b): (9b) semble inacceptable avec une intonation normale, symétrique de celle de (9a), c'est-à-dire portant l'accent de phrase à la fin:

(11) **Reagan a signé plus de traités que le pape de traités*

Mais (9b) s'améliore nettement si le pape porte un accent contrastif, et précède une pause, de traités portant alors un accent réduit (l'intonation anaphorique décrite par Ronat, 1984):

(12) *?Reagan a signé plus de traités que LE PAPE ≠ de traités*

Cette situation suggère que le blocage de (9b), et celui de (5b) - par exemple - ne dérivent pas de principes du même ordre. Mon hypothèse est que le contraste (9a/b) suit non pas d'une contrainte formelle (type P.C.V.), mais du P.R.E., caractéristique des ellipses.

La restriction à l'oeuvre en (9b) pourrait se décrire de la façon suivante: l'ellipse du V*, dans P₁, apparaît interdite si P₁ contient par ailleurs du matériel redondant non ellipsé, sous un contour intonatif non marqué. Un corollaire du P.R.E. est, en effet, que le matériel lexical entourant un trou elliptique, tend par contraste à s'interpréter comme non redondant¹: or, l'interprétation non redondante du N' répété de traités, se trouve contredite en (11), plus qu'en (12), par le contour intonatif. Un principe analogue est invoqué par Kuno (1976), pour rendre compte de la déviance des phrases à Gapping telles que (13):

(13) ?*Reagan boit du rhum, et le pape, du rhum

4. Compléments comparatifs non phrastiques

Considérons les phrases comparatives comme (14):

(14) Reagan a signé plus d'autographes que le pape

Dans le prolongement des hypothèses qui précèdent, deux analyses (au moins) peuvent être envisagées:

- L'analyse sans zeugme ferait de *le pape* un complément nominal introduit par *que*, analogue par exemple au complément de *que* dans les phrases (15):

(15)a Reagan n'aime que le pape

b Quel réactionnaire que le pape!

c C'est un sacré politicard que le pape

- L'analyse zeugmatique postulerait que le *que* de (14) introduit un complément phrastique, comportant un ou plusieurs trous structuraux.

Dans l'hypothèse zeugmatique, deux représentations syntaxiques (au moins) seraient envisageables:

1. Le principe invoqué ici (n'ellipser que ce qui est redondant, ellipser tout ce qui est redondant) fait penser à certaines des "maximes" de Grice (1975).

(16) Reagan [a signé]_i plus [d'autographes]_j que le pape [Ø]_i e [Ø]_j

(17) Reagan [a signé plus d'autographes]_i que le pape [Ø]_i

Selon (16), la phrase (14) a, en somme, la même représentation syntaxique que (18), à la saturation lexicale près:

(18) Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a signé d'autographes

(phrase bizarre sous intonation normale, parce que comportant des redondances réductibles: ...que le pape n'en a signé; ...que le pape ne l'a fait).

Mais si (14) avait une représentation syntaxique de la forme (16), (19) devrait être inacceptable, comme le sont (4b) et (20); or, (19) est acceptable:

(19) Reagan a rêvé à plus d'autographes que le pape

(20) *Reagan a rêvé à plus d'autographes que le pape n'a rêvé

{ d'autographes }
{ de missiles }

Si les hypothèses du §2 sont correctes, ces données suggèrent que les phrases (14) et (19), contrairement à (1), (18) et (20), ne contiennent pas, dans leur membre droit, de SN à quantifieur vide régi par un V* zeugmatique. J'écarterai donc l'analyse (16), pour examiner (17).

Conformément à ce qui précède, si (14) contenait un SV elliptique, on s'attendrait à ce que celui-ci soit assujéti au P.R.E. - autrement dit, à ce que le degré d'acceptabilité des phrases comme (14), soit partiellement dépendant du contexte énonciatif et des choix lexicaux. Mais il me semble que le schéma de phrase illustré par (14), à savoir:

SN₁...COMPAR... que SN₂, est totalement régulier en français, c'est-à-dire acceptable pour tous les choix lexicaux. En l'absence de données contredisant cette généralisation, j'opterai ici pour une analyse syntaxique non elliptique des phrases du type (14) - analyse selon laquelle que régit, dans les cas de ce genre, un complément non phrastique.

5. L'ellipse du pro-phrase le en phrase comparative

5.1. J'examinerai dans ce paragraphe les phrases comparatives telles que (21), auxquelles s'est notamment intéressé Vergnaud (1975):

(21) Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois

Vergnaud (op. cit.) critique l'analyse de ces phrases proposée par Bresnan (1975)², invoquant l'effacement sous identité d'une complétive (P₃) enchâssée dans P₂, et envisage une solution de rechange, faisant de P₃ (la complétive objet de croire) une structure phrastique basique comportant divers "trous", uniformément représentés par Δ, et dont l'un correspond à un quantifieur vide, relié à l'introducteur de comparaison par une règle interprétative. Pas plus que celle de Bresnan, cette description n'inclut une distinction entre trous elliptiques, et catégories vides. J'examinerai à mon tour cette classe d'exemples, en tenant compte de cette distinction.

Comme pour les phrases comparatives du type (14), deux lignes d'analyse sont a priori applicables à (21):

2. Bresnan (1975) distingue trois règles d'effacement comparatif: "Comparative Deletion" (CD), "Subdeletion" (SUB), et "Comparative Ellipsis" (CE), illustrées respectivement, pour l'anglais, par les exemples (I), (II) et (III) ci-dessous:

- (I) Mary wrote more books than John $\left\{ \begin{array}{l} \text{read} \\ \text{wrote} \end{array} \right\} \emptyset_{CD}$
- (II) Mary wrote more books than John $\left\{ \begin{array}{l} \text{read} \\ \text{wrote} \end{array} \right\} \emptyset_{SUB}$ articles
- (III) Mary wrote more books than John $\emptyset_{CE} \emptyset_{CD}$

- L'analyse sans zeugme, suivant laquelle le que comparatif serait suivi d'un emploi verbal intransitif;

- L'analyse zeugmatique, suivant laquelle le V de P₂ (crois) régirait une ou plusieurs positions elliptiques.

Comme dans le cas (14), deux représentations zeugmatiques sont par ailleurs disponibles:

(22) [Reagan]_i [a signé]_j plus [d'autographes]_k que
tu ne crois $\left[\begin{array}{c} \emptyset \\ COMP \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \emptyset \\ SN \end{array} \right]_i \left[\begin{array}{c} \emptyset \\ V^* \end{array} \right]_j \left[\begin{array}{c} e \\ Q \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \emptyset \\ N' \end{array} \right]_k$

(23) $\left[\begin{array}{c} \text{Reagan a signé plus d'autographes} \\ P_1 \end{array} \right]_i$ que $\left[\begin{array}{c} \text{tu ne crois} \\ P_2 \end{array} \right]_j$

A quelques détails près, la représentation (22) ressemble beaucoup à celle proposée par Vergnaud. Comme précédemment, toutefois, le contraste (24) milite contre le schéma (22), qui prédirait l'inacceptabilité de l'acceptable (24b):

- (24a) *Reagan a rêvé à plus de missiles que tu ne crois qu'il a rêvé à de missiles
- b Reagan a rêvé à plus de missiles que tu ne crois

J'écarterai donc l'analyse (22), et examinerai l'alternative restante: analyse non zeugmatique, vs schéma (23). Les remarques qui suivent me semblent fournir divers arguments en faveur du schéma (23), que j'analyserai comme une variante elliptique de (25):

(25) Reagan a signé plus d'autographes que tu ne le crois

J'appellerai pro-P ("pro-phrase"), le pronominal le, invariable en genre et en nombre, lorsqu'il est coïncidé avec une phrase - le terme pro-P ne signifiant pas que le soit lui-même assigné à la catégorie P, mais qu'il a une phrase (P) pour antécédent, ceci le distinguant des

pro-SN *le, la, les,* etc. Assigner à (21) la représentation syntaxique (23), c'est avancer l'hypothèse que (21) contient une place vide elliptique compacte (par opposition à 22), semblable en ceci à une anaphore lexicale, et en particulier, au pro-P *le*.

Par commodité, j'associerai aux phrases du type (25) une représentation sémantique de la forme (26):

(26) $[Reagan \text{ a signé plus d'autographes}]_i$ que tu ne $[le]_i$ crois

représentation selon laquelle l'élément anaphorique placé dans P_2 est coïncidé avec la phrase matrice incluant l'introducteur de comparaison. Il serait plus adéquat³ de supposer pour (25) la forme logique (27), où l'élément comparatif a le statut d'un opérateur logique portant sur P_0 :

(27) $[PLUS_{P_0} [Reagan \text{ a signé } [e]_{P_1} \text{ d'autographes}]_i \text{ que } [tu \text{ ne } [le]_i \text{ crois}]_{P_2}]$

Les représentations du type (26) sont donc à regarder ici comme de simples conventions d'écriture.

5.2. Dans une phrase comparative de la forme superficielle (28):

(28) $[SN_{P_1} Y \text{ COMPAR } X \text{ que } [P_2]]$

la combinaison $P_1 + P_2$ forme une construction, c'est-à-dire - idée formalisée en (27) - un ensemble syntaxique cohérent, composé de deux propositions mutuellement dépendantes et placées sous la portée d'un commun opérateur: l'introducteur de comparaison. P_1 est dépendant de P_2 , dans la mesure où l'introducteur de comparaison appelle un complément sur

3. v. ch.IX §6.4

sa droite; P_2 marque, en retour, sa dépendance vis-à-vis de P_1 , par divers indices, dont l'un est l'occurrence du *ne* explétif (analysé par Muller, 1983), un autre, l'occurrence du quantifieur vide en tête du SN objet, et un troisième, une contrainte de proximité et de symétrie entre P_1 et P_2 . P_2 , corrélat de l'introducteur de comparaison, doit être immédiatement enchâssé sous P_1 , et doit avoir une structure interne symétrique de celle de P_1 ; nous avons:

- (29)a *Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a rédigé de traités*
- b *Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a signé de traités*
- c *Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a sollicité d'autographes*
- d *Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a signé d'autographes*

Ces quatre exemples satisfont l'exigence de proximité-symétrie, et ne diffèrent les uns des autres que par le nombre et la distribution des éléments lexicaux répétés de P_1 dans P_2 . Le cas échéant, la répétition de matériel lexical dans P_2 , peut être évitée par le recours à une anaphore lexicale, qui assure également le respect de la contrainte de symétrie:

- (30)a (cf.29c) *Reagan a signé plus $[d'autographes]_i$ que le pape n' $[en]_i$ a sollicité*
- b (cf. 29d) *Reagan $[a$ signé plus d'autographes $]_i$ que le pape ne $[l'a fait]_i$*

Les exemples (31), qui enfreignent la contrainte de symétrie, apparaissent

en revanche faiblement acceptables:

- (31)a ?*Reagan a signé plus d'autographes que le pape n'a dormi
- b ?*Reagan est plus malin que le pape n'a signé d'autographes

Dans une phrase comparative de la forme générale (28), P₂ peut également contenir un verbe épistémique ou déclaratif (croire, vouloir, dire), régissant une complétive (soit: P₃). Le *ne* explétif intervient alors à gauche du verbe de P₂, mais P₃ tombe également sous la portée de l'opérateur de comparaison, comme l'indiquent l'occurrence possible d'un quantifieur vide dans son SN objet, et le fait que c'est à P₃ que s'applique ici la contrainte de symétrie:

- (32)a Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois que le pape a rédigé e de traités
- b Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois que le pape a signé e de traités
- c Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois que le pape a sollicité e d'autographes
- d Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois que le pape a signé e d'autographes

La contrainte de symétrie est violée en (33), comme elle l'est en (31):

- (33)a ?*Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois que le pape a dormi
- b ?*Reagan est plus malin que tu ne crois que le pape a signé d'autographes

Ici comme en (30), le respect de la contrainte de symétrie peut être assuré par des anaphores lexicales:

- (34)a (cf. 32c) Reagan a signé plus [d'autographes]_i que tu ne crois que le pape [en]_i a sollicité
- b (cf. 32d) Reagan [a signé plus d'autographes]_i que tu ne crois que le pape [l'a fait]_i

La structure "à trois étages" (P₁-P₂-P₃) ouvre cependant ici une possibilité nouvelle de reprise anaphorique:

- (35) [Reagan a signé plus d'autographes]_i que tu ne [le]_i crois

Le pro-phrase *le* a donc ici pour fonction de garantir le respect de l'exigence de symétrie, attachée à ce type de structure comparative.

Considérons maintenant le contraste suivant:

- (36)a Reagan a signé plus d'autographes que tu ne le crois/voulais
- b Reagan a signé plus d'autographes que tu ne crois/voulais
- (37)a Reagan a signé plus d'autographes que je ne crois que tu le voulais
- b *Reagan a signé plus d'autographes que je ne crois que tu voulais

Ces données trouvent une explication dans les propriétés générales des structures comparatives, si l'on analyse (36b) comme une variante elliptique de (36a) - assujettie à ce titre au P.R.E. Dans cette hypothèse, le pro-phrase *le* apparaît ellipsable en (36a), parce qu'il est contextuellement redondant, son occurrence étant imposée par la contrainte de symétrie. Inversement, une suite de la forme superficielle (21) se verra automatiquement assigner une représentation syntaxique de la forme (23), en vertu de la contrainte de symétrie pesant sur les phrases comparatives. Contraire-

ment, toutefois, à l'explétif *ne*, dont l'occurrence est toujours corrélée à quelque élément de son contexte, le pro-phrase *le* peut, en tant que pro-forme anaphorique, figurer librement (c'est-à-dire, sans "introduceur" préalable) sous un verbe à complétive objet. Ainsi son occurrence est-elle licite en (37a): mais elle n'y est pas redondante, dans la mesure où *le* n'est pas ici sous la portée de l'opérateur de comparaison. *Le* n'est donc pas ellipsable en (37a), ce qu'atteste (37b).

5.3. Nous verrons maintenant que l'ellipsabilité du pro-phrase *le* en structure comparative, dépend également du choix lexical du verbe qui *le* régit (c'est-à-dire, du verbe de P_2). Considérons en effet le contraste suivant:

(38)a Reagan a signé plus d'autographes que tu ne l'as cru/dit/prédict/voulu

b Reagan a signé plus d'autographes que tu n'as cru/dit/prédict/voulu

(39)a Reagan a signé plus d'autographes que tu ne l'as compris/écrit/chanté

b *Reagan a signé plus d'autographes que tu n'as compris/écrit/chanté

Les verbes de (38) (*croire, dire, prédire, vouloir*) sous-catégorisent essentiellement⁴ un complément phrastique; ceux de (39) en revanche (*comprendre,*

4. Ces verbes peuvent marginalement régir un complément nominal (*croire quelqu'un, dire un poème, prédire l'avenir, vouloir une récompense*), qui reçoit une interprétation marquée (processive, événementielle, "abstraite").

écrire, chanter), régissent deux types de compléments: SN (*écrire une lettre*), ou P (*écrire qu'il pleut*). Il s'ensuit qu'en (39), deux types d'anaphoriques peuvent apparaître sous V_2 : pro-SN, et pro-P, comme l'indiquent les exemples (40):

(40)a Reagan a signé plus [d'autographes]_i que tu n'[en]_i as compris

b [Reagan a signé plus d'autographes]_i que tu ne[1]_i as compris

L'occurrence du pro-phrase *le* n'est donc pas redondante en (39), et son ellipse est impossible, conformément au P.R.E.

5.4. Dans une phrase comparative de la forme générale (28), P_2 peut également contenir un opérateur impersonnel, régissant une complétive. Comme dans les cas (33), (34), le *ne* explétif apparaît alors dans P_2 , et la contrainte de symétrie s'applique à P_3 :

(41) Reagan a signé plus d'autographes qu'il ne fallait que le pape rédige de traités

(42)a Reagan [a signé plus d'autographes]_i qu'il ne fallait qu'il [le fasse]_i

b Reagan a signé plus [d'autographes]_i qu'il ne fallait qu'il [en]_i distribue

c [Reagan a signé plus d'autographes]_i qu'il ne [le]_i fallait

L'occurrence du pro-phrase *le*, dans P_2 , n'est toutefois possible qu'avec certains opérateurs impersonnels; ainsi ceux de (43), mais non ceux de (45):

- (43)a Reagan a signé plus d'autographes
qu'il ne fallait $\left. \begin{array}{l} \text{qu'il le fasse} \\ \text{le faire} \end{array} \right\}$
- b Reagan a signé plus d'autographes
qu'il n'était nécessaire/possible/souhaitable $\left. \begin{array}{l} \text{qu'il le fasse} \\ \text{de le faire} \end{array} \right\}$

- (44)a Reagan a signé plus d'autographes qu'il ne le fallait
- b Reagan a signé plus d'autographes qu'il ne
l'était nécessaire/possible/souhaitable ^{4bis}

- (45)a Reagan a signé plus d'autographes
qu'il n'était amusant/charitable/agréable/drôle $\left. \begin{array}{l} \text{qu'il le fasse} \\ \text{de le faire} \end{array} \right\}$
- b *Reagan a signé plus d'autographes qu'il ne
l'était amusant/charitable/agréable/drôle

En regard de (44), les formes (46) se révèlent par ailleurs acceptables:

- (46)a Reagan a signé plus d'autographes qu'il ne fallait
- b Reagan a signé plus d'autographes qu'il n'était
nécessaire/possible/souhaitable

formes qui sont d'exactes paraphrases de leurs contreparties en (44).

En regard de (45), nous n'avons pas, en revanche:

4bis. Les exemples (44b) m'ont, dans un premier temps, paru pleinement acceptables. Mais plusieurs informateurs m'ont déclaré être gênés par ces phrases, alors que les formes (46b) sont acceptées par tous sans réserves. Tous mes informateurs m'ont par ailleurs déclaré percevoir un net contraste entre (44b) (?), et (45b) (*). Si j'ai raison d'analyser les formes (46b), comme des variantes elliptiques de (44b), comment rendre compte de la différence d'acceptabilité relevée entre ces deux séries d'exemples?

Une explication possible serait la suivante: les opérateurs adjectivaux ne peuvent pas normalement régir un complément nominal (d'où les réticences à l'endroit de 44b). Mais cette contrainte peut être levée par certains locuteurs, pour les adjectifs du type nécessaire, possible, souhaitable, par analogie avec des opérateurs verbaux sémantiquement apparentés (falloir, pouvoir, vouloir).

Le processus analogique rendrait compte des fluctuations observées dans les jugements des locuteurs. Et le contraste (44b)-(46b) suggérerait que la forme elliptique échappe (contrairement à sa contrepartie pleine) au filtre sur le Cas.

- (47) *Reagan a signé plus d'autographes qu'il n'était
amusant/charitable/agréable/drôle

Ces données invitent à distinguer deux classes d'opérateurs impersonnels: ceux du type falloir, (être) nécessaire, qui peuvent régir le pro-P le, et en permettent l'ellipse, lorsqu'il se trouve sous la portée d'un introducteur de comparaison; et ceux du type (être) amusant/charitable, qui ne peuvent pas régir le pro-P le. L'analyse des formes (46) comme des variantes elliptiques de (44), fournit ainsi une explication pour l'inacceptabilité de (47). Deux questions, toutefois, demeurent posées:

- (1°) Pourquoi le pro-P le est-il ellipsable en (44)?
- (2°) Pourquoi le pro-P le est-il interdit en (45b)?

La réponse à ces questions doit être recherchée dans les propriétés lexico-sémantiques des deux groupes d'opérateurs impersonnels, distingués plus haut. Le verbe falloir, les opérateurs nécessaire, possible, souhaitable, prennent essentiellement pour argument une phrase, plutôt qu'un SN. Lorsqu'ils semblent accompagnés d'un argument nominal (il faut un livre, ce livre est possible), ce dernier reçoit une interprétation marquée - processive, événementielle, "abstraite". Les opérateurs du type amusant entrent par contre dans deux cadres de sous-catégorisation:

- (a) opérateur + SN (ce livre est amusant)
- (b) opérateur + P (faire ceci est amusant/ il est amusant que P)

J'avancerai d'abord l'hypothèse que la propriété (a) fait des opérateurs du type amusant de "vrais" adjectifs, incapables, à ce titre, de régir le pro-P le et de lui assigner un Cas. Les opérateurs du type nécessaire, qui n'ont pas la propriété (a), sont, comme les verbes (cf. falloir), capables de régir un complément nominal et de lui assigner le Cas Objectif. Si cette double hypothèse est correcte, elle fournit une réponse à la question (2°).

La question (1°) met en jeu la propriété d'ellipsabilité, que j'ai supposée régie par le P.R.E. Compte tenu des propriétés de sous-catégorisa-

tion énoncées plus haut, les suites: il Opérateur figurant dans P₂, en (46) sont naturellement décodées comme des structures impersonnelles, annonçant l'occurrence d'une phrase ou d'un pro-phrase. Il s'ensuit que le pro-P *le* est ellipsable, car redondant, en (44). Avec les opérateurs du type *amusant*, en revanche, une suite de la forme il Opérateur ne sera décodée comme une structure impersonnelle que si une complétive ou un pro-P apparaît explicitement sur la droite de l'opérateur.

5.5. Considérons pour finir le contraste (48)/(49), signalé par Vergnaud (1975):

(48)a *Maggy a signé plus de traités qu'il ne semble qu'elle l'ait fait*

b *Maggy a signé plus de traités qu'il ne semble*

(49)a *Maggy a signé plus de traités qu'elle ne semble l'avoir fait*

b **Maggy a signé plus de traités qu'elle ne semble*

Comme les exemples examinés plus haut, la phrase (48a) incarne une construction comparative à trois étages (P₁-P₂-P₃); en (48a) comme en (43), P₂ contient un verbe impersonnel. *Sembler* se distingue cependant des opérateurs impersonnels du §5.4, par le fait qu'il permet - par hypothèse - la Montée du sujet de son enchâssée, phénomène illustré par (49a). L'observation de Vergnaud, est que dans la construction à Montée, *sembler* doit obligatoirement régir un complément lexical: cette restriction demande à être expliquée.

En schématisant beaucoup, disons que Vergnaud attribue le contraste (48b)/(49b) à une contrainte de la grammaire de la phrase, dite "contrainte du sujet spécifié, ou "contrainte d'opacité"⁵, selon laquelle aucune relation

5. v. ch.II, note 10

grammaticale ne pourrait s'établir par-dessus un sujet "spécifié" (notamment, un sujet lexical sémantiquement plein). Vergnaud suppose par ailleurs que l'interprétation de (48b), met en oeuvre une règle grammaticale, chargée de relier un quantifieur vide, placé à droite de *sembler* (dans P₃) à l'introducteur de comparaison, placé sur sa gauche: en vertu de la contrainte d'opacité, cette règle peut opérer en (48b) par-dessus le sujet impersonnel *il*, qui n'est pas opaque (n'est pas un "sujet spécifié") mais ne peut opérer en (49b) par-dessus le sujet plein (opaque) *elle*.

Dans le cadre des hypothèses envisagées plus haut, il est tentant de rapprocher le contraste (48)/(49), des contrastes (38)/(39) et (46)/(47). Si ce rapprochement est fondé, ce qui apparaît bloqué en (49b), c'est la possibilité d'ellipser un élément anaphorique régi par le verbe *sembler*. Or, on constate que l'occurrence du pro-phrase *le* est licite en (48), mais non en (49):

(50) *Maggy a signé plus de traités qu'il ne le semble*

(51) **Maggy a signé plus de traités qu'elle ne le semble*

Ces données confirment le rapprochement envisagé ci-dessus. Je supposerai donc que le pro-P *le* est acceptable, et ellipsable, en (50), pour les mêmes raisons qu'il l'est en (44). Inacceptable en (51), le pro-P *le* ne peut, *a fortiori*, y être ellipsé, et l'inacceptabilité de (49b) prend donc sa source non pas dans une restriction sur l'ellipse, mais dans une restriction sur la distribution du pro-P *le*. Ce qui reste donc à expliquer, c'est pourquoi le pro-P *le* est inacceptable en (51). Une direction de recherche concevable, serait l'idée que, contrairement à une hypothèse courante de la grammaire générative, *sembler* ne régite pas une phrase dans les constructions dites "à Montée-du-sujet", mais un syntagme pré dica-

tif dépourvu de sujet. Dans cette hypothèse, il faudrait malgré tout expliquer pourquoi le complément prédicatif de *sembler* ne peut, en (51), être rempli par la pro-forme -genre *le*, qui se révèle par ailleurs capable d'anaphoriser un SV, un syntagme adjectival, un SN prédicatif:

- (52)a *Dormir, il le peut/doit*
- b *Malade, elle l'est*
- c *Danseuse, elle l'a été*

Au demeurant, tous les compléments prédicatifs ne sont pas anaphorisables par *le* :

- (53)a **Dormir, il l'a failli/essayé*
- b *?*Parti, il l'est*
- c **Téléphoné, il l'a*

Dans l'hypothèse suggérée ci-dessus, l'explication de l'inacceptabilité de (51), passerait donc par l'étude des restrictions distributionnelles attachées au pro-prédicat *le* : pourquoi un prédicat est-il anaphorisable par *le* s'il est régi par *pouvoir, devoir, être* (copule), mais non pas s'il est régi par *faillir, essayer, sembler, être* (auxiliaire actif), *avoir*? C'est là une question ouverte, dont j'ai seulement suggéré ici qu'elle est indépendante de la grammaire de l'ellipse.

6. Conclusion

Cet examen des constructions comparatives m'a conduit à dégager deux nouveaux cas d'ellipse structurale en français:

- (a) L'ellipse de V* (§3), comparable à l'ellipse de V* des constructions à Gapping
- (b) L'ellipse du pro-phrase *le* dans les phrases comparatives "à trois étages" (§5).

Ce chapitre m'a fourni l'occasion de souligner que la postulation d'une place vide elliptique au sein d'une configuration syntaxique, doit être empiriquement justifiée, et ne peut s'appuyer simplement sur une intuition floue d'incomplétude.

Les propriétés des constructions elliptiques examinées au §5, apportent un argument, indépendant des considérations du chapitre IX, à l'appui de l'idée qu'une ellipse structurale correspond à une place vide compacte, contrepartie réduite (nulle) d'une anaphore lexicale.

CHAPITRE XI :

SV elliptiques en anglais

"(...) I asked Joe about his [novel],
and he said which, and I said
whichever one he was writing,
and he said he wasn't, and I
said that was a change".

M. Drabble, *The Millstone*,
Penguin Books, 1965

1. Introduction

Je me tournerai à présent vers la construction anglaise couramment décrite en grammaire générative comme mettant en jeu l'effacement d'un SV" (VP Deletion). Si un chapitre entier est consacré ici à cette construction, qui n'a pas d'exact équivalent en français, c'est qu'il s'agit (selon mes hypothèses) d'un cas d'ellipse structurale, et que le phénomène se trouve avoir suscité - comme Gapping - plusieurs travaux importants de grammaire générative. Ces données de l'anglais me fourniront ainsi, outre quelques points de repère pour l'étude des SV elliptiques du français (ch.XIII), l'occasion d'examiner diverses hypothèses émises en grammaire générative autour du concept de trou structural.

2. Les données: aperçu d'ensemble

La construction à l'étude ici est illustrée par les exemples (1):

- (1)a *John left, but Mary didn't*
(John est parti, mais Mary PRETERIT + NEGATION)
"John est parti, mais Mary ne l'a pas fait"
- b *John said that if Mary didn't leave, he would*
(John a dit que si Mary ne partait pas, il FUTUR-PASSE)
"John a dit que si Mary ne partait pas, lui le ferait"
- c *John probably won't leave, but Mary certainly will*
(John probablement ne partira pas, mais M. certainement FUTUR)
""J. ne partira sans doute pas, mais M. le fera sûrement"
- d *John hasn't left, but Mary has*
(John n'a pas parti, mais Mary a)
"J. n'est pas parti, mais M. l'a fait"
- e *John wasn't leaving, but Mary was*
(John n'était pas en train de partir, mais Mary était)
"J. ne partait pas, mais M. si"
- f *John was criticised, but Mary wasn't*
(John était critiqué, mais Mary n'était pas)
"J. était critiqué, mais Mary ne l'était pas / **mais** Mary non"
- g *John asked Mary to leave, but she didn't want to*
(J. a demandé à M. de partir, mais elle n'a pas voulu INFINITIF)
"J. a demandé à M. de partir, mais elle n'a pas voulu"

Le membre droit de chacune de ces phrases, est intuitivement perçu comme elliptique, en ce sens que son interprétation suppose la restitution déictique ou anaphorique d'un syntagme prédicatif à droite de l'élément souligné; ainsi (2a) (membre droit de 1a) n'est acceptable

qu'au sein d'un contexte discursif ou énonciatif permettant de lui assigner une interprétation de la forme (2b):

- (2)a *Mary didn't*
- = b "*Mary didn't V (X)*"

Les éléments soulignés en (1) appartiennent à une classe lexicale restreinte - celle des Auxiliaires - incluant les supports fléchis du Temps (*do, have, be*), les modaux (*will, would, can, could, must, may, might, shall, should*) et le marqueur d'infinitif *to*. Les Auxiliaires de l'anglais moderne se distinguent des verbes-têtes par un conglomérat de propriétés morpho-syntaxiques, parmi lesquelles les suivantes: ils sont incapables de régir un complément nominal, leur SV complément n'est pas introduit par *to* (cf. 3), ils servent de support au morphème négatif *not* (cf. 4), ils sont seuls à subir l'inversion interrogative (cf. 5) ¹:

- (3)a *John hopes to do it* "J. espère le faire"
- b **John hopes do it*
- c **John must/does to do it*
- d *John must/does do it* "J. doit le faire"; "J. AFFIRMATIF le fait"
- (4)a **John hopes not that Mary left*
- b *John does not hope that Mary left* "J. n'espère pas que M. est partie"
- c *John must/does not do it* "J. ne doit pas le faire"; "J. ne le fait pas"
- (5)a **Hopes he to do it?*
- b *Does he hope to do it?* "Espère-t-il le faire?"
- c *Must/does he do it?* "Doit-il le faire?"; "Le fait-il?"

1. *to* a toutes ces propriétés sauf l'inversion interrogative.

Comme l'ont souligné par exemple Akmajian, Steele et Wasow (1979), et Gazdar, Pullum et Sag (1982)², la construction illustrée en (1) fournit un test distributionnel distinguant les Auxiliaires des verbes:

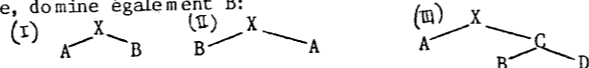
- (5)a *Lee is joining the navy, but I am not joining the navy*
L. s'engage dans la marine, mais je ne m'engage pas dans la m.
- b *Lee is joining the navy, but I [am not]*
AUX
"L. s'engage dans la marine, mais pas moi"
- (6)a *Lee considered joining the navy, but I never considered joining the navy*
"L. a pensé à s'engager dans la marine, mais je n'ai jamais pensé à m'engager dans la marine"
- b **Lee considered joining the navy, but I never [considered]*
V
- (8)a *Sandy was not taking walks, but Mary was taking walks*
"S. ne faisait pas de promenades, mais M. faisait des promenades"
- b *Sandy was not taking walks, but Mary [was]*
AUX
"S. ne faisait pas de promenades, mais M. si"
- (9)a *Sandy despised taking walks, but Mary kept taking walks*
"S. dédaignait de faire des promenades, mais M. persévérait à faire des promenades"
- b **Sandy despised taking walks, but Mary [kept]*
V

2. La distinction catégorielle tracée ici entre Auxiliaires et Verbes, est mise en cause par Ross (1967b); elle est défendue (notamment) par Akmajian et Wasow (1975), Zagana (1982), Williams (1984).

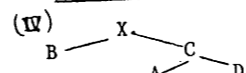
Les phrases anglaises comme (1), (5b), (8b), sont généralement analysées en grammaire générative, comme comportant un trou structural, au terme du raisonnement suivant:

(1°) On suppose qu'un élément de la classe Auxiliaire (à la différence d'un verbe-tête), appartient à la Flexion, et que le noeud Flexion c-commande localement³ un syntagme verbal, que toutefois il ne sous-catégorise pas: c'est, à l'inverse, au verbe-tête que sont attachées des restrictions concernant la Flexion (et notamment, l'Auxiliaire). Cette double hypothèse explicite l'idée traditionnelle, que les éléments du

3. Le concept structural de c-commande, défini par Reinhart (1976), est une version remaniée de celui de commande, défini par Langacker (1969). Un noeud structural A est dit c-commander un noeud B, si le premier noeud à ramifications qui domine A dans l'arbre syntagmatique, domine également B:



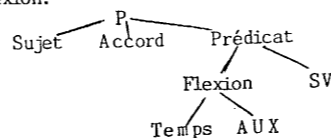
A c-commande B



A ne c-commande pas B

La relation structurale entre la Flexion et le SV est une relation de c-commande locale, qui met en outre en jeu une contrainte de proximité. Dans les diagrammes (i) et (ii) ci-dessus, A c-commande localement B, en ce sens que le premier noeud à ramifications qui domine A, est aussi le premier noeud à ramifications qui domine B. Dans le diagramme (iii), A c-commande donc B, mais non pas localement. La notion de "c-commande locale" est également nécessaire à la définition du concept de rection (dans les cas les plus simples, A ne peut régir B que s'il le c-commande localement). Mais seule une tête (cf. latin rex, regere) de syntagme est à même de régir son complément. Si la Flexion est définie comme le spécifieur du syntagme prédicatif, l'Auxiliaire ne peut être dit régir le SV.

Notons que selon les définitions qui précèdent, et si l'on admet l'analyse structurale de la phrase esquissée au ch.IX, le SV est localement c-commandé par la Flexion, mais non par l'Auxiliaire inclus dans la Flexion:



La généralisation pertinente concernant les SV nuls de l'anglais, est donc qu'ils sont localement c-commandés par un syntagme Flexion dominant un Auxiliaire.

type *do, must, will*, sont des outils ("auxiliaires") de conjugaison, plutôt que des verbes à part entière. Corrélativement, dans une suite Auxiliaire-Verbe, c'est toujours l'Auxiliaire qui sert de support aux affixes flexionnels (Accord, Temps).

(2°) Il suit de (1°) que le membre droit des phrases (1), (5b), (8b), contient dans sa représentation syntaxique une place structurale vide (un trou), correspondant à un SV. (1a) a donc en première approximation, une représentation syntaxique de la forme (10):

(10)(=1a) *John didn't leave, but Mary did* []
SV

En forme logique, le SV nul peut (cf.2) être coïncidé avec un SV du même discours, par exemple:

(11) *John didn't [leave]_i, but Mary did* []_i
SV

Les exemples (12) suggèrent que l'antécédent d'un SV nul n'a pas nécessairement pour tête un V:

(12)a *John wasn't [lucky]_i, but Mary was* []_i

(J. n'a pas été chanceux, mais M. a été)

"....mais Mary, si"; "...mais M. l'a été"

b *John wasn't [inside the house]_i, but Mary was* []_i

(J. n'était pas dans la maison, mais M. était)

"...mais M. y était"; "mais M. si"

c *John wasn't [my friend]_i any more, but Mary was* []_i

(J. n'était plus mon ami, mais M. était)

"...mais M. l'était"; "...mais M., si"

Pour résoudre cet apparent paradoxe, Zagona (1982) a fait l'hypothèse que la copule *be* des exemples du type (12), a été engendrée basiquement comme tête du SV, mais a été ensuite déplacée vers la gauche sous le noeud Auxiliaire; (12a) aurait donc une représentation syntaxique de la forme (13):

(13) John $\left[\begin{smallmatrix} \text{AUX} \\ \text{wasn't} \end{smallmatrix} \right]_j$ $\left[\begin{smallmatrix} \text{SV} \\ \text{V} \end{smallmatrix} \right] \left[\begin{smallmatrix} e_j \\ \text{[ucky]} \end{smallmatrix} \right]_i$ but Mary $\left[\begin{smallmatrix} \text{AUX} \\ \text{was} \end{smallmatrix} \right] \left[\begin{smallmatrix} \text{SV} \\ - \end{smallmatrix} \right]_i$

(e_j est la trace de la copule antéposée).

Ce formalisme est une façon d'exprimer l'idée que la copule *be* participe à la fois des catégories Verbe et Auxiliaire - une hypothèse que d'autres faits tendront plus loin à confirmer.

Au terme des remarques qui précèdent, les SV nuls de l'anglais apparaissent généralement caractérisés par la présence, sur leur gauche, d'un élément identifié comme un Auxiliaire. Suivant cette hypothèse, les constructions anglaises à SV nul fournissent donc un test d'"auxiliarité", de même que la construction à Gapping en fournissait un de "verbalité": ainsi les éléments de la liste *have, must, can, will...*, sont inclus dans les Auxiliaires, puisqu'ils peuvent introduire⁴ un SV elliptique; et ils sont exclus des verbes-têtes, puisqu'ils ne sont pas ellipsables par Gapping. Les ensembles délimités par les deux tests ne sont, toutefois, pas totalement complémentaires: en particulier, la copule *be*, ainsi que le *be* du Passif et celui de la forme progressive, se révèlent à la fois ellipsables par Gapping (ex. IX,56), et capables d'introduire un SV nul (ex. 1e,f; ex. 13). Cette situation suggère que les propriétés d'auxiliarité et de verbalité correspondent dans le lexique non pas à deux étiquettes

4. Pour les raisons indiquées dans la note 3, je dirai - pour simplifier - que le SV nul est introduit par un Auxiliaire.

catégorielles disjointes: AUX et V, mais plutôt à deux traits syntaxiques: α AUX et β V, combinables entre eux. Si l'on prend pour cadre de référence, l'analyse syntagmatique de la phrase qui a été envisagée au chapitre IX, seront à même d'introduire un SV nul, en anglais, les éléments insérés sous le noeud AUX, dans le spécifieur du prédicat; et seront ellipsables par Gapping, des éléments insérés sous le V-tête, ou formant avec celui-ci un constituant de type V*. Je reviendrai sur ce point au chapitre XIII.

3. Catégorie vide, ou ellipse structurale?

Les remarques et hypothèses présentées au §2 conduisent à la conclusion que les phrases anglaises du type (1), contiennent dans leur représentation syntaxique un trou structural, assigné à la catégorie SV. Dans le cadre de la distinction tracée au chapitre VIII, entre catégories vides, et ellipses structurales, il convient de se demander à quelle classe de trous appartiennent les SV nuls. Par leurs propriétés distributionnelles et interprétatives, ceux-ci se définissent clairement comme des ellipses structurales.

Les données examinées plus haut indiquent en effet que le SV nul peut être comblé par du matériel lexical restitué à partir du contexte discursif ou énonciatif; (14a) et (14b) apparaissent ainsi comme des variantes stylistiques:

(14a) *John left, but Mary didn't leave*

"John est parti, mais Mary n'est pas partie"

b *John* $\left[\begin{smallmatrix} \text{SV} \\ \text{left} \end{smallmatrix} \right]_i$, but *Mary* didn't $\left[\begin{smallmatrix} \text{SV} \\ \emptyset \end{smallmatrix} \right]_i$ ^{4bis}

4bis. Compte tenu des remarques du §2, la relation anaphorique unit ici le SV nul, à un SV antécédent, distinct du Temps. Une représentation comme (14b), est donc à regarder comme une convention d'écriture, substituée par commodité à:

John $\left[\begin{smallmatrix} \text{PRETERITE} \\ \text{left} \end{smallmatrix} \right]_i$ but *Mary* $\left[\begin{smallmatrix} \text{NEG PRETERITE} \\ \emptyset \end{smallmatrix} \right]_i$

Le trou occupant la position SV, peut également être comblé, en (15), par une anaphore lexicale: *do so*, ou *do it* :

(15)a *John*[left]_i, but *Mary didn't* [do so]_i
"John est parti, mais Mary ne l'a pas fait"

b *John*[tuned the piano]_i, but *Mary didn't* {do it]_i⁵
{do so]_i
"John a accordé le piano, mais Mary ne l'a pas fait"

Comme le montrent ces exemples, deux éléments *do* doivent être distingués: l'un, porteur des affixes flexionnels, l'est également du trait +AUX, et peut à ce titre introduire un SV nul (ex. 14b). L'autre (ex. 15) occupe la position structurale du V-tête, et régit un élément anaphorique (*so, it*), qui confère à la combinaison *do so, do it*, le statut de SV anaphorique. Ainsi l'élément *do* n'est pas identifié de la même façon dans les deux exemples (16):

(16)a *John didn't leave, but Mary did so*
b *John didn't leave, but Mary did*

"John n'est pas parti, mais Mary l'a fait/ est partie"

(16a) contient le SV anaphorique *do so*, conjugué au prétérit, sans Auxiliaire - comme c'est généralement le cas à la forme affirmative simple⁶.
(16b) contient un SV nul, introduit par l'Auxiliaire *do*, support des affixes

5. Les anaphoriques *do it* et *do so* ne sont pas sémantiquement équivalents - point qu'il serait intéressant d'approfondir. Cette question est cependant extérieure à mon présent propos.

6. Forme affirmative simple: *John left / John did so*
Forme affirmative emphatique: *John DID leave / John DID do so*
Forme négative: *John didn't leave / John didn't do so*

La grammaire transformationnelle a décrit ce paradigme en posant l'effacement de l'Auxiliaire *do*, lorsqu'il introduit un prédicat lexical, est inaccentué, et ne porte pas de négation:
**John did leave* → *John left*

flexionnels. Autrement dit, (16a) et (16b) ont respectivement pour représentations syntaxiques, (17a) et (17b):

(17)a *John didn't*[leave]_i, but *Mary* [PRED FLEX Prétérit] SV [do so]_i]
b *John didn't*[leave]_i, but *Mary* [[Prétérit do] [Ø]_i]
PRED FLEX SV

Il s'ensuit que (16b) ne peut être relié à (16a) par effacement ou ellipse de *so*.

Suivant la classification des trous structuraux établie au chapitre VIII, les propriétés des SV nuls de l'anglais rangent donc ces derniers, au côté des trous de Gapping et des comparatives lacunaires, parmi les ellipses structurales (Ø), et non pas parmi les catégories vides (e). Si cette conclusion est correcte, on s'attend à ce que les SV nuls anglais exhibent essentiellement la même distribution que les SV anaphoriques *do so, do it*, et soient marginalement assujettis à certaines contraintes complémentaires, dérivables du P.R.E.

Cette approche des SV nuls de l'anglais, est loin d'être unanimement admise aujourd'hui en grammaire générative, où l'on tendrait plutôt à intégrer ces éléments - de gré ou de force - à une typologie élargie des catégories vides⁷. Il m'incombera donc d'examiner, pour les réfuter, chacun des principaux arguments avancés dans la littérature générative, à l'encontre de mes propres hypothèses.

4. "Non-expansion", ou "structure nulle"?

4.1. Wasow et la notion d'anaphore nulle

Dans sa thèse consacrée à l'anaphore, Wasow (1972) développe

7. cf. notamment Zagona (1982), Haik (1984)

l'idée que les structures syntaxiques peuvent comporter des syntagmes anaphoriques nuls, c'est-à-dire, sans contenu lexical. Reprenant à son compte les divers arguments présentés dans la littérature⁸ à l'appui d'une analyse basique (interprétative), plutôt que transformationnelle, des anaphores pleines (notamment, des pro-formes), Wasow avance naturellement l'hypothèse que les anaphores nulles correspondent elles aussi à des syntagmes basiques. Cette généralisation est, selon Wasow, nécessaire, si l'on veut identifier toutes les anaphores (pleines ou nulles) comme des manifestations d'un même phénomène linguistique: l'anaphore. Ce traitement commun des anaphores pleines et nulles, correspond à l'idée, reprise ici, que les ellipses structurales sont des anaphores. Au demeurant, le concept d'anaphore nulle défini par Wasow, ne recouvre pas celui d'ellipse structurale: tout d'abord, parce que les anaphores nulles de Wasow englobent non seulement des ellipses structurales (trou de Gapping, prédicats nuls), mais en outre certains trous identifiés aujourd'hui comme des catégories vides (par ex. *PRO*); ensuite, parce que les "anaphores nulles" se voient assigner par Wasow une structure interne, ce qui les distingue crucialement des anaphores lexicales⁹.

4.2. L'ellipse structurale et la contrainte de l'antécédent-constituant

Question déjà soulevée aux chapitres IX et X, le syntagme elliptique doit-il, en effet, être représenté, comme en (18), par un trou compact, ou comme en (19), par un syntagme vide possédant la même structure interne que son antécédent?

8. Cf. Fauconnier (1974).

9. "Il existe", écrit Wasow (1979, p.121-22) "une différence cruciale entre les anaphores nulles et non nulles, qui est que celles-là ont une structure interne, alors que celles-ci n'en ont pas".

(18) John doesn't $\left[\begin{matrix} \text{love sweet potatoes} \\ \text{SV} \end{matrix} \right]_i$, but Mary does $\left[\begin{matrix} \emptyset \\ \text{SV} \end{matrix} \right]_i$
 (J. n'aime pas les patates douces, mais Marie AUX-présent-3°pers)
 "John n'aime pas les patates douces, mais Marie, si"

(19) John doesn't $\left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \text{love} \\ \text{SV} \end{matrix} \right]_i \\ \text{Y} \end{matrix} \right] \left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \text{sweet} \\ \text{SN} \end{matrix} \right]_j \\ \text{A} \end{matrix} \right] \left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \text{potatoes} \\ \text{N} \end{matrix} \right]_k \\ \text{N} \end{matrix} \right] \right]$
 but Mary does $\left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \emptyset \\ \text{SV} \end{matrix} \right]_i \\ \text{V} \end{matrix} \right] \left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \emptyset \\ \text{SN} \end{matrix} \right]_j \\ \text{A} \end{matrix} \right] \left[\begin{matrix} \left[\begin{matrix} \emptyset \\ \text{N} \end{matrix} \right]_k \\ \text{N} \end{matrix} \right] \right]$

L'analyse (18), envisagée par Akmajian (1968), et connue depuis Wasow (1972) sous le nom d' *hypothèse de la non-expansion* (désormais *HNE*), a été rejetée par Wasow (*op. cit.*) au profit de l'analyse (19), baptisée par lui: *hypothèse de la structure nulle* (désormais *HSN*)¹⁰, sur la base d'arguments examinés plus loin.

J'ai, quant à moi, présenté aux chapitres IX et X, des arguments qui me semblent militer, en ce qui concerne Gapping et les comparatives elliptiques, pour *HNE*, et contre *HSN*. Le premier de ces arguments, est que la représentation de l'ellipse comme une catégorie compacte, établit un rapprochement explicite entre les ellipses structurales, et les pro-formes lexicales, qui n'ont, justement, pas la structure interne de leur antécédent. La représentation compacte incarnée par *HNE*, formalise ainsi directement la contrainte (IX,89), mise à jour pour les phrases à Gapping, et imposant que l'antécédent d'une anaphore, pleine ou nulle, soit un constituant en forme logique. Cette contrainte s'avère également vérifiée dans le cas des SV nuls, comme l'indiquent les contrastes suivants:

10. Anglais: *Non Expansion Hypothesis; Null Structure Hypothesis*

- (20)a John [sent Mary a book]_i and Bill _{SV} [did so]_i too
 - b John [sent Mary a book]_i and Bill did _{SV} [∅]_i too
- "John a envoyé un livre à Mary, et Bill l'a fait aussi"

- (21)a *John [sent Mary]_i a book, and Bill _{SV} [did so]_i a record
 - b *John [sent Mary]_i a book, and Bill did _{SV} [∅]_i a record
- (John a envoyé un livre à Mary, et Bill l'a fait un disque)

- (22)a John [put the eggplant on the table]_i, and Mary _{SV} [did so]_i too
 - b John [put the eggplant on the table]_i, and Mary did _{SV} [∅]_i too
- "John a mis l'aubergine sur la table, et Mary l'a fait aussi"

- (23)a *John [put the eggplant]_i on the table, and
Mary _{SV} [did so]_i in the sink
 - b *John [put the eggplant]_i on the table, and
Mary did _{SV} [∅]_i in the sink
- (John a mis l'aubergine sur la table, et Mary l'a fait dans l'évier)

S'il est pertinent de définir un concept général d'ellipse structurale, et d'identifier les ellipses structurales comme des pro-formes nulles, tous les arguments invoqués à l'appui de HNE pour les autres constructions elliptiques, pèsent indirectement en faveur d'une analyse semblable des SV nuls.

4.3. SV nuls compacts

Il convient peut-être de souligner que les pro-formes lexicales *do so, do it*, ne sont pas morphologiquement "compactes", puisqu'elles sont constituées d'une tête verbale (*do*) régissant une pro-forme non verbale (*so, it*). Le rapprochement établi ici entre pro-formes pleines, et ellipses structurales, signifie-t-il qu'il faille postuler pour les SV nuls une structure interne de la forme: $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \text{V} \end{matrix} \left[\begin{matrix} \emptyset \\ \text{X} \end{matrix} \right] \right]$?

Pareille représentation, qui n'est pas équivalente de HNS, mais revient plutôt à poser que le SV nul est une variante réduite d'un pro-SV plein, trouverait peut-être une justification théorique dans l'idée que tous les éléments qui anaphorisent des catégories majeures, ont un caractère nominal: c'est ainsi qu'en français, les catégories P et SA sont anaphorisées par *le*, comme l'est aussi SV dans la combinaison *le faire*. La généralisation suivant laquelle il n'y aurait de pro-formes, que "nominales", ne me paraît cependant pas tenable: il est clair, par exemple, que la pro-forme *so* est plus adverbiale que nominale; et - si les hypothèses du chapitre IX sont correctes - la construction à Gapping contient une pro-forme verbale. J'opterai donc ici pour une représentation compacte des SV nuls: $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \emptyset \end{matrix} \right]$.

4.4. Wasow et l'hypothèse de la structure nulle

Pour écarter HNE au profit de HSN, Wasow s'appuie sur deux arguments, que j'examinerai tour à tour.

4.4.1. L'argument des constructions interrogatives "nettoyées"

Le premier de ces arguments met en jeu le phénomène baptisé par Ross (1969b) *Sluicing*¹¹, illustré par l'exemple anglais (24):

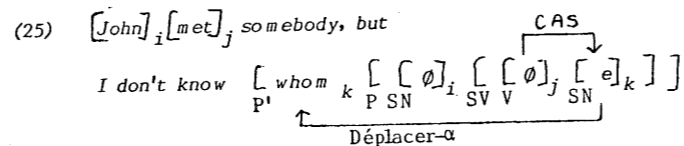
(24) *John met somebody, but I don't know who / whom*
(John a rencontré quelqu'un mais je ne sais pas qui / qui)
Nomin. Objectif

L'argument de Ross-Wasow a la forme suivante:

(1°) Dans une phrase comme (24), le pronom interrogatif peut recevoir le Cas Objectif (*whom*.)

(2°) Or, *whom* ne peut recevoir son Cas du verbe *know*, qui ne le régit pas (dont il n'est pas l'objet direct).

(3°) Il faut donc postuler pour (24) une représentation syntaxique de la forme (25) - conforme à HSN - selon laquelle *whom* reçoit son Cas d'une position verbale enchâssée, qui le régit en base:



Une représentation syntaxique de (25) selon HNE (cf. 26), ne fournit pas de gouverneur verbal pour le pronom interrogatif, et ne rend donc pas compte de l'assignation du Cas Objectif:

(26) *John met somebody, but I don't know whom* [\emptyset]

Notons en outre qu'une telle représentation semble enfreindre la contrainte (IX,89), qui stipule que l'antécédent d'une anaphore doit être un constituant: mes propres hypothèses convergent donc avec celles de Ross et Wasow, pour écarter ici HNE.

11. Traductions possibles: "Enlevez tout", "Grand nettoyage"

Il n'est toutefois pas évident que seule une représentation selon HSN, soit à même de rendre compte de l'assignation du Cas Objectif au pronom interrogatif de (24). La situation incarnée par (24), me semble comparable à celle qu'illustrent les exemples latins suivants:

(27) LOCUTEUR A: *Quem vidiste?*
(qui + Acc. as-tu vu)

LOCUTEUR B: *Mariam*
(Marie + Acc.)

(28) LOCUTEUR A: *Cui loqueris?*
(qui + Dat. as-tu parlé) "A qui as-tu parlé"

LOCUTEUR B: *Mariae*
(Marie + Dat.) "A Marie"

L'assignation d'un Cas au SN de la réponse, ne signifie pas nécessairement qu'il faille postuler pour celle-ci une représentation syntaxique elliptique, comportant un verbe nul. Il a été suggéré au contraire¹² que les énoncés fragmentaires comme (27B) et (28B), sont syntaxiquement saturés (sont engendrés basiquement sous cette forme), et ressortissent à la grammaire du discours pour leur interprétation. Les données (24), (27) et (28) peuvent se décrire comme mettant en jeu la copie du Cas morphologique d'un SN-*wh*, sur son antécédent, ou inversement, la rection verbale n'intervenant qu'une seule fois au sein d'une paire d'énoncés. Si l'on admet une telle analyse, les constructions du type (24) ne fournissent un argument ni pour HSN, ni pour HNE, puisque (24) ne se voit assigner ni la représentation (25), ni la représentation (26), mais une représentation non elliptique: autrement dit, (24) est traité comme une structure basique fragmentaire.

12. Cf. ici même, ch.VIII §2; et Cherchi (1978)

4.4.2. L'argument des "antécédents manquants"

Le second argument invoqué par Wasow à l'appui de HSN, concerne directement les SV nuls anglais, et met en oeuvre le phénomène des "antécédents manquants"¹³, signalé par Grinder et Postal (1971), et classiquement illustré par le contraste (29):

- (29)a *John never rode a camel, and it stank horribly
(J. n'est jamais monté sur un chameau, et il puait affreusement)
- b John never rode a camel, but Mary did, and it stank horribly
(J. n'est jamais monté sur un chameau, mais M. l'a fait, et il puait affreusement)

Le raisonnement tenu par Grinder et Postal, et repris par Wasow, peut être résumé de la façon suivante:

- (1°) Le SN a camel n'est pas référentiel dans les exemples (29), car il est sous la portée d'une négation
- (2°) C'est pourquoi (29a) est inacceptable: a camel n'étant pas référentiel, il ne peut fournir un antécédent au pronom it qui (étant sujet thématique) est, au contraire, référentiel
- (3°) Si (29b) est acceptable, c'est donc que le pronom it y a un antécédent; or, cet antécédent ne peut être (suivant 2°) le SN a camel
- (4°) Le seul antécédent possible pour it, en (29b), est le SN nul (mais référentiel) inclus dans le SV ellipsé
- (5°) HSN est donc nécessaire pour prédire le contraste (29a/b):

(30)(=29b) John never $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \text{V} \end{matrix} \right]_i$ [rode], $\left[\begin{matrix} \text{SN} \\ \text{SN} \end{matrix} \right]_j$ [a] [camel], but
Mary did $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \text{V} \end{matrix} \right]_i$ [\emptyset], $\left[\begin{matrix} \text{SN} \\ \text{SN} \end{matrix} \right]_j$ [\emptyset], and [it]_j stank horribly

13. Anglais: Missing Antecedents

Je soutiendrai cependant que cet argument mettant en jeu les structures à "antécédent manquant", repose sur la méconnaissance d'une distinction tracée par Evans (1980), entre ce qu'il appelle les "pronoms de type E" - illustrés ci-dessous par (31) - et les pronoms liés par une expression quantifiée - comme ceux de (32):

(31) Ang. Few congressmen came to the party, but they had a good time

Fr. Peu de députés sont venus à la fête, mais ils se sont bien amusés

(32) Ang. Few congressmen admire only the people they know

Fr. Peu de députés n'admirent que les gens qu'ils connaissent

Le pronom de (32), contrairement à celui de (31), n'est pas référentiel. On comprend, en (31), que tous les membres de l'ensemble délimité par la première proposition (c'est-à-dire, ceux des députés qui sont venus à la fête), ont la propriété prédiquée du pronom ("s'être bien amusé"). Le rôle du pronom est donc, en (31), de référer à l'ensemble d'objets vérifiant la proposition qui contient l'expression quantifiée. Il s'ensuit notamment que le SN quantifié de la première proposition, ne peut référer à un ensemble nul:

(33) Ang. ?*No congressmen came to the party, but they had a good time

Fr. ?*Aucun député n'est venu à la fête, mais

$\left\{ \begin{matrix} \text{il s'est bien amusé} \\ \text{ils se sont bien amusés} \end{matrix} \right.$

Soulignons que ces exemples ne sont pas totalement exclus, dans la mesure où le pronom garde la possibilité d'être interprété déictiquement, ou d'être associé à quelque antécédent du discours. Le pronom est seulement incapable, en (33), de référer à l'ensemble d'objets isolé par la première proposition, puisqu'il s'agit d'un ensemble nul.

Un SN introduit par un quantifieur négatif, peut cependant lier un pronom, comme c'est le cas en (34):

- (34) Ang. [No congressmen]_i admire only the people [they]_i know
- Fr. [Aucun député]_i n'amire que les gens qu'[il]_i connaît

Evans conclut que la relation unissant le pronom au SN quantifié, n'est pas de même nature en (31), (33), et en (32), (34). Dans les phrases du second type, le pronom est lié par le SN quantifié, qui en est donc l'antécédent grammatical. Evans suggère en revanche que le pronom de (31), (33), est libre du point de vue de la grammaire de la phrase, autrement dit, n'a pas d'antécédent; et si son interprétation semble partiellement dépendante de celle du SN quantifié, c'est simplement que ce dernier contribue, au sein de sa proposition, à isoler pour le discours un ensemble référentiel sémantiquement "proéminent".

Ces contrastes interprétatifs relevés par Evans, se doublent d'une différence structurale: en (32), (34), le pronom est c-commandé par le SN quantifié, ce qui n'est pas le cas en (31), (33), où pronom et SN quantifié sont placés dans deux propositions conjointes.

Revenons aux exemples (29), comparables à (31), (33), en ce que le pronom et le SN quantifié sont placés dans deux propositions conjointes.

(29a) est en tous points comparable à (33). Comme (33), (29a) mériterait un jugement d'acceptabilité nuancé (?*), car *it* peut y être interprété déictiquement, ou comme une anaphore de discours. Comme celle de (33), la "faible acceptabilité" de (29a) est imputable au fait que l'ensemble référentiel isolé par le premier membre de la conjonction, est nul. Le point crucial, pour Grinder-Postal/Wasow, est le contraste (29a/b): pourquoi l'insertion de la phrase à SV nul: *but Mary did* semble-t-elle avoir le pouvoir de racheter (29a)? Il est clair que, si les hypothèses d'Evans sont correctes, le contraste (29a/b) n'étaye pas plus HSN, que HNE: l'insertion de la suite *but Mary did*, en (29b), a tout simplement pour effet de convertir le premier membre de la conjonction en un énoncé affirmatif, isolant pour le discours un ensemble référentiel non nul. C'est ainsi que (29b) contraste avec (35), où le contexte gauche de *but* délimite un ensemble référentiel nul:

- (35) ?*I don't think that John ever rode a camel, or
that Mary did, but I know it stank horribly
- "Je ne crois pas que John soit jamais monté sur un chameau,
ou que Mary l'ait fait, mais je sais qu'il puait affreusement"

Au demeurant, il n'est pas plus nécessaire en (29b), qu'en (31), de supposer un SN antécédent pour le pronom *it*. Une représentation de (29b) selon HNE (cf.36), permet au contraire de formaliser l'idée, développée plus haut, que le pronom est - pour la grammaire de la phrase - libre dans ce type d'emploi:

- (36) John never[rode a camel]_i, but Mary did [\emptyset]_i,
and it stank horribly

4.5. L'alternance SV [do so] / SV [∅]

J'ai proposé plus haut d'analyser les ellipses structurales comme des pro-formes nulles, ce qui veut dire notamment qu'une ellipse structurale commute avec (ou: peut être comblée par) une anaphore lexicale, chaque fois qu'une anaphore de la même catégorie syntaxique et sémantique¹⁴, est disponible dans le lexique de la langue. Or, nous avons vu aussi que le lexique de l'anglais comporte des SV anaphoriques: *do so, do it*. L'analyse envisagée plus haut, prédit donc que les SV nuls de l'anglais, lorsqu'ils ont pour antécédent un SV "agentif" (voir note 14), alternent normalement avec les anaphoriques *do so, do it*.

Or, c'est le contraire qui est suggéré dans toute la littérature générative consacrée aux SV nuls de l'anglais. Ainsi Grinder et Postal (1971), suivis de Hankamer et Sag (1976), soutiennent que l'acceptable (29b) contraste avec (37), qui friserait l'inacceptabilité dans l'interprétation: *it* = "the camel that Mary rode":

(37) ?*John never rode a camel, but Mary did so, and it stank
horribly

14. A certaines anaphores lexicales, sont attachées des restrictions sémantiques, imposant que tel ou tel trait soit attaché à leur antécédent. En particulier, les SV anaphoriques anglais *do so, do it*, français *le faire*, doivent avoir pour antécédent un SV "agentif":

- français
- (V)a Pierre [regarde Marie]_i, et Jean [le fait]_i, aussi
 - b Pierre [aide Marie]_i, et Jean [le fait]_i, aussi
 - c Quand Pierre [court]_i, Jean [le fait]_i, aussi
 - d *Pierre [déteste Marie]_i, et Jean [le fait]_i, aussi
- anglais
- (M)a John [watches Mary]_i, and Bill [does so]_i, too
 - b John [helps Mary]_i, and Bill [does so]_i, too
 - c Whenever John [runs]_i, Bill [does so]_i, too
 - d *John [hates Mary]_i, and Bill [does so]_i, too

Selon les auteurs cités, la faible acceptabilité de (37) proviendrait de ce que le SV anaphorique *do so* n'est pas à même de fournir un antécédent au pronom *it*, comme le fait le SV nul de (29b), analysé suivant HSN (cf.30).

Je suggérerai quant à moi que le contraste (29b)/(37) est imputable non pas à une différence syntaxique entre l'anaphore nulle, et l'anaphore lexicale, mais à une restriction rhétorique.

Reprenons l'exemple (37), pour souligner tout d'abord que, de l'avis même des auteurs cités, une telle phrase n'est pas inacceptable, mais simplement bizarre (*strange*) -jugement typiquement attaché à une contrainte non syntaxique. La plupart des anglophones, britanniques et américains, que j'ai interrogés, tendent en réalité à préférer toujours et partout une forme à SV nul, à sa contrepartie lexicalisée en *do so, do it*: ainsi cette formatrice d'instituteurs, habitant Chicago, qui m'a déclaré déconseiller explicitement à ses étudiants l'emploi de *do so* et *do it*, qu'elle présente comme "redondants et inélégants". Dans ces conditions, la déviance de (37) apparaît imputable non pas à quelque propriété syntaxique ou morphologique de *do so*, mais au simple fait que *do so* est généralement peu aimé des anglophones. Les données présentées ci-dessus suggèrent, plus précisément, que l'ellipse du SV tend en anglais (à la différence du français, v. ch.XIII) à être considérée comme la forme standard du SV anaphorique, plutôt que comme un raccourci familier de l'anaphore lexicale. Si cette hypothèse est correcte, on s'attend à ce que les anaphores lexicales *do so* et *do it*, ne soient perçues comme pleinement acceptables, en anglais standard, que dans les cas comportant un SV anaphorique non ellipsable. Des exemples illustrant

14bis

cette situation seront en effet présentés plus loin .

Si, d'autre part, l'analyse envisagée plus haut pour les phrases à antécédent manquant, comme (29b), est correcte, une phrase comme (37) doit, tout autant que (29b), permettre l'interprétation: it = "the camel that Mary rode", puisque le pronom est analysé ici (cf.36) comme libre pour la grammaire de la phrase. Cette prédiction m'a été confirmée par plusieurs informateurs anglophones, qui, une fois rangées de côté leurs réserves concernant l'"inélégance" de do so , ne semblent pas percevoir de contraste entre (29b) et (37), quant aux interprétations possibles du pronom.

Je supposerai donc que l'"étrangeté" de (37) provient de ce que l'occurrence de do so y apparaît comme une redondance rhétoriquement peu tolérable, contrastant avec l'anaphore nulle, repérée comme standard. Autrement dit, (29b) et (37) ont essentiellement la même représentation syntaxique, à savoir:

(38) John never Prétérit SV [ride a camel]_i,
but Mary Prétérit SV { do so _i }, and it stank horribly

(La liberté rérérentielle de it , est formalisée par l'absence d'indice).

En dépit de la faiblesse des arguments avancés à l'appui de HSN, cette hypothèse de Wasow paraît aujourd'hui implicitement admise par la plupart des linguistes générativistes, lorsqu'ils sont confrontés à des exemples comportant des ellipses structurales. C'est le cas notamment de Haik (1984) qui, s'efforçant de faire entrer les SV nuls de l'anglais dans un tableau général des catégories vides, donne pour la phrase (39) la représentation syntaxique (40):

14bis. Voir ci-dessous ch.XI ex. 63 et 100; ch.XIII ex. 70, 73, 75, 76.

(39) John talked to the person who wanted him to
"John a parlé à la personne qui voulait qu'il le fasse"

(40) John talked to the person who _i e _i wanted him
to [[e] [[e] [e]]]
SV_j S.Prép R_q SN_i

(La propriété remarquable d'une phrase comme (39), est que le SV nul est enchâssé dans son antécédent). Haik relève par ailleurs les contrastes (41), (42), (43):

(41)a John talked to the person who wanted him to
b *John talked to the person who wanted Mary to
(John a parlé à la personne qui voulait que Mary le fasse)

(42)a Mary promised John to talk to someone who wanted her to
(M. a promis à J. de parler à qqn qui voulait qu'elle le fasse)
b *Mary promised John to talk to someone who wanted him to
(M. a promis à J. de parler à qqn qui voulait qu'il le fasse)

(43)a John talked to the person who thought he would
(J. a parlé à la personne qui pensait qu'il le ferait)
b *John talked to the person who thought he had
(J. a parlé à la personne qui pensait qu'il l'avait fait)

Pour rendre compte de ces données, Haik cherche à énoncer un système de principes formels, supposés ressortir à la grammaire-noyau, et circonscrivant la distribution des catégories vides au sein des SV.

Mais en tenant HSN pour établie, et en négligeant la distinction: catégorie vide/ ellipse structurale, Haik ne remarque pas que les contrastes (41)-(43) se retrouvent dans le paradigme (44)-(46), où le SV nul a été rempli par l'anaphore lexicale *do so*; ainsi que dans les traductions françaises des exemples (41) à (46), qui contiennent l'anaphore lexicale *le faire* :

(44)a *John talked to the person who wanted him to do so*
 b **John talked to the person who wanted Mary to do so*
 (mêmes traductions que 41)

(45)a *Mary promised John to talk to someone who wanted her to do so*
 b **Mary promised John to talk to someone who wanted him to do so*
 (mêmes traductions que 42)

(46)a *John talked to the person who thought he would do so*
 b **John talked to the person who thought he had done so*
 (mêmes traductions que 43)

Les membres (b) de ces paires d'exemples mériteraient - comme les membres (b) des paires (41)-(43), un jugement plus nuancé que celui qui leur est associé ci-dessus (?* , plutôt que *), puisque toutes ces phrases sont acceptables dans une interprétation déictique du SV anaphorique, plein ou nul. La symétrie entre les deux paradigmes (41)-(43), et (44)-(46), suggère que les principes à l'oeuvre, quelle qu'en soit la nature, concernent la distribution et l'interprétation des expressions anaphoriques en général, ou peut-être en particulier, des SV anaphoriques, mais en aucune façon celle des trous structuraux ou des catégories vides. Cette idée simple est directement formalisée par HNE, qui fait des

SV nuls de l'anglais des pro-formes elliptiques: [\emptyset].
 SV

4.6. "Anaphore de surface", ou "anaphore profonde"?

La distinction ainsi libellée est proposée par Hankamer et Sag (1976) (désormais: H-S) comme une typologie des éléments anaphoriques. Une anaphore profonde serait un syntagme anaphorique, plein ou nul, engendré en base et relié à un antécédent par une règle interprétative. L'anaphore de surface, en revanche, mettrait toujours en jeu un processus syntaxique d'effacement, à un stade dérivational assez superficiel. H-S appuient cette classification sur trois tests:

- (1°) Une anaphore de surface peut fournir un "antécédent manquant" pour un pronom; pas une anaphore profonde
- (2°) Une anaphore de surface est en général signalée par des éléments explicites de l'énoncé; pas une anaphore profonde
- (3°) Une anaphore de surface ne peut pas être contrôlée pragmatiquement; une anaphore profonde le peut.

Si l'on admet, comme le font H-S, l'argument des antécédents manquants¹⁵, le test (1°) sépare notamment les SV nuls anglais, analysés comme des anaphores de surface dérivées par effacement, des anaphores lexicales *do so*, *do it*, présentés comme des anaphores profondes. Le test (2°) range également les SV nuls anglais parmi les anaphores de surface, puisqu'on a vu que la position d'un SV nul est rendue récupérable par la présence, à sa gauche, d'un élément dominé par le noeud Auxiliaire. Cette propriété distingue notamment le SV nul de (47a), de

15. v. ci-dessus §4.4.2.

l'ellipse de (47b), rangée par H-S parmi les anaphores profondes:

- (47)a *John asked Mary to come, but she refused to \emptyset*
(John a demandé à Mary de venir, mais elle a refusé INFINITIF)
- b *John asked Mary to come, but she refused --*
(John a demandé à Mary de venir, mais elle a refusé)

En vertu du test (3°), les anaphores de surface sont obligatoirement contrôlées par un antécédent linguistique, alors que les anaphores profondes peuvent avoir également une interprétation déictique. Selon H-S, le test (3°) range le trou de Gapping, avec les SV nuls de l'anglais, parmi les anaphores de surface, car le contrôle pragmatique est - disent-ils - impossible dans les cas (48) et (49), contrastant avec (50):

- (48) John verse du thé aux uns, du café aux autres, et dit:
**And Mary \emptyset tea.* (Et Mary du thé)

- (49) John fait silencieusement signe à Mary qu'elle doit s'en aller.
Elle dit:
**I refuse to.* (Je refuse INFINITIF)

- (50) Même situation
I refuse. (Je refuse)
(exemples de H-S)

Supposons provisoirement ces jugements corrects, pour constater que, comme le concept d'ellipse structurale défini au chapitre VIII, la

typologie de H-S range dans une même classe ("anaphores de surface") le trou des structures à Gapping, celui des comparatives elliptiques, et les SV nuls de l'anglais. Mais ici s'arrête l'analogie, puisque les critères de H-S visent à tracer une distinction essentielle, d'une part, entre les SV anaphoriques *do so, do it*, classés parmi les anaphores profondes, et les SV nuls, classés parmi les anaphores de surface; d'autre part, entre les SV nuls - anaphores de surface - et le complément nul de (47b), étiqueté anaphore profonde. Le concept d'ellipse structurale, élaboré dans le présent travail, conduit au contraire à traiter les SV nuls, le trou de Gapping, et les anaphores lexicales du type *do so*, et le trou de (47b) (si tant est que 47b comporte un trou structural, v. ch.XII.5), comme autant de représentants d'une même classe syntaxique: les pro-formes -anaphoriques, dont la distribution intéresse à la fois la grammaire de la phrase, et la grammaire du discours. Le concept d'ellipse structurale, tel qu'il est ici défini, apparaît donc inconciliable avec les hypothèses de H-S.

Le rejet de la typologie de H-S a par ailleurs une assise empirique. Nous avons vu plus haut (§4. .2) que le critère (1°) reposait sur une méconnaissance des propriétés réelles des phrases à antécédent manquant, dont la prise en compte vide le test proposé de tout caractère opératoire. Le critère (2°), présenté comme valable en général, s'invalide de lui-même lorsque l'on constate qu'il n'est pas vérifié dans le cas de Gapping, pourtant tenu pour prototypique des anaphores de surface: le trou de Gapping n'est en effet signalé par aucun élément explicite de la phrase - j'y reviendrai au §4.7. Le critère (3°), enfin, ne résiste pas aux données,

car des exemples comme (48) et (49) sont acceptés sans hésitation par de nombreux informateurs.

Je conclurai donc que la typologie des anaphores envisagée par H-S n'est intéressante ni du point de vue descriptif (puisqu'elle repose sur une méconnaissance des faits), ni du point de vue théorique (puisqu'elle sépare des phénomènes essentiellement semblables). Les hypothèses de H-S n'infirmant donc en rien celles qui sont proposées dans la présente étude.

4.7. Modes de récupérabilité des ellipses structurales

Poursuivant, dans l'optique générative - mais toujours antérieurement à l'élaboration du concept de catégorie vide - la réflexion amorcée par H-S, Williams (1977) envisage une typologie des "règles d'interprétation delta" (soit: R.I.D.), c'est-à-dire, des mécanismes interprétatifs chargés de relier des places structurales vides (indiquées par le postiche Δ) à des antécédents. Williams opte donc d'emblée pour l'analyse interprétative des anaphores nulles, qu'avait préconisée Wasow, et suggère que les R.I.D. sont classifiées par deux propriétés solidaires:

(51) Grammaire de la phrase, grammaire du discours

- a. Sujétion aux contraintes grammaticales du type Opacité, Ilots, Subjacence, etc.
- b. Restriction aux limites d'une phrase

Toute R.I.D. satisfait ces deux propriétés de façon parallèle:

- soit positivement: il s'agira alors d'une règle de la grammaire de la phrase;

- soit négativement: il s'agira dans ce cas d'une règle de la grammaire du discours.

Ainsi la règle interprétant le trou de Gapping, ressortirait-elle à la grammaire de la phrase, puisqu'on la suppose soumise aux contraintes syntaxiques (critère 1°), et restreinte aux limites d'une phrase (critère 2°). En revanche, la R.I.D. chargée des SV nuls de l'anglais, ressortirait à la grammaire du discours, puisqu'elle n'est pas soumise aux contraintes syntaxiques (cf. 52), et peut s'appliquer par-delà les limites d'une phrase (cf. 53):

(52) *John will [leave]_i whenever Paul decides that Mary should [Ø]_i*
"John partira quand Paul décidera que Marie devrait le faire"

(53) *LOCUTEUR A: Is Mary going to [win]_i ?*
"Est-ce que Mary va gagner?"
LOCUTEUR B: Well, she really loathes this game, but we nevertheless expect her to [Ø]_i
"Ma foi, elle déteste ce jeu, en fait, mais nous nous attendons malgré tout à ce qu'elle 'le fasse' (c-à-d. à ce qu'elle gagne)"

Williams postule d'autre part que toutes les R.I.D. de la grammaire du discours, suivent les R.I.D. de la grammaire de la phrase. Comme l'analyse proposée ici pour les SV nuls anglais (ellipses structurales), et contrairement aux hypothèses de H-S, la typologie de Williams établit un rapprochement explicite entre les propriétés des SV nuls anglais, et celles des pro-formes lexicales -anaphoriques, dont l'interprétation intéresse à la fois la grammaire de la phrase, et la grammaire du discours.

Mais la typologie de Williams introduit par ailleurs une disjonction entre la R.I.D. de Gapping (grammaire de la phrase), et celle des SV nuls (grammaire du discours), alors que le concept d'ellipse structurale, défini ici même (ch.VIII), en fait deux manifestations d'un même phénomène interprétatif: l'anaphore -anaphorique.

Examinons de plus près les fondements empiriques de la typologie de Williams, à savoir les propriétés (51), et tout d'abord (51b), qui ferait de Gapping une R.I.D. de la grammaire de la phrase, et de la R.I.D. des SV nuls, une règle de la grammaire du discours. Williams illustre notamment ce point par les exemples suivants:

(54)a Gapping: *Did John go to the store?*

**- No, Bill to the supermarket.*

(Est-ce que J. est allé au magasin? - Non, Bill au supermarché)

b SV nul: *Did John go to the store?*

- No, Bill did.

(Est-ce que J. est allé au magasin? - Non, Bill l'a fait)

Avant de décider que ce contraste établit qu'il ne s'agit pas dans les deux cas du même type de "delta" (de trou), il est conseillé d'examiner soigneusement toutes les propriétés des deux constructions qui sont ici confrontées. Ce qui caractérise globalement la construction à Gapping, c'est qu'elle exige une symétrie parfaite entre les deux propositions conjointes, tant au niveau structural (le trou ne doit pas être plus enchâssé que son antécédent, ni - dans une langue strictement SV0¹⁶ - se trouver sur sa gauche; l'ordre des syntagmes doit être le même de

16. v. à ce sujet Ross (1970a.)

part et d'autre de la conjonction; etc.), qu'au niveau sémantique (le contexte gauche du trou, dans P₂, doit être -FOC). L'ellipse de V* en phrase comparative impose des contraintes analogues: le trou est toujours à droite de l'introducteur de comparaison, et il ne peut être séparé de celui-ci par plus d'une frontière de proposition, cf:

(55)a *Reagan [a signé]_i plus d'autographes que le pape [∅]_i de traités*

b **Reagan [a signé]_i plus d'autographes que tu ne prétends que le pape [∅]_i de traités*

Un SV nul (anglais) jouit par contre d'une beaucoup plus grande liberté de distribution. Il peut être à gauche de son antécédent (cf.56), il peut être dans une phrase distincte (cf. 54b), il peut être séparé de son antécédent par un nombre non fixé de frontières de proposition (cf.52):

(56) *When Mary did [∅]_i, John [left]_i too*

(Quand Mary l'a fait, John est parti aussi)

Toutefois, conformément à la contrainte de "c-command" pesant sur toutes les anaphores, un SV nul ne peut précéder son antécédent que s'il se trouve - comme en (56) - dans un domaine plus enchâssé; comparer (56) à (57):

(57) *?*Mary did [∅]_i, and then John left_i too*

(Mary l'a fait, et puis John est parti aussi)

Mais ces propriétés suffisent-elles à justifier la disjonction postulée par Williams entre ellipses de phrase (Gapping, comparatives à V* nul), et ellipses de discours (SV nuls)?

En posant cette dichotomie, Williams omet de noter le point suivant: le trou de Gapping, le V* nul des comparatives, se distinguent des SV nuls par le fait que ces derniers sont rendus automatiquement récupérables par la présence sur leur gauche d'un Auxiliaire nu. Autrement dit, la suite *John will* ne peut s'analyser que comme elliptique, dès l'instant que *will* est identifié comme un Auxiliaire, et que les Auxiliaires sont placés dans le spécifieur du syntagme prédicatif. Le second membre d'une phrase à Gapping, de la forme superficielle: SN-Complément, ne comporte par contre aucun indice formel signalant une place vide, puisqu'il existe par ailleurs des suites SN-Complément sans ellipse médiane; comparer les membres (a) et (b) des paires de phrases suivantes:

- (58)a *Pierre était saouï et Marie Ø sobre*
- b *Pierre croyait Marie sobre*

- (59)a *Pierre était dans son lit et Marie Ø dans son bain*
- b *Pierre a ^{trouvé} Marie dans son bain*
{ mis }

- (60)a *Pierre est parti hier soir et Marie Ø ce matin*
- b *Pierre a croisé Marie ce matin*

Il s'ensuit que la seule propriété qui assure la récupérabilité du trou d'une structure à Gapping, ou le V* nul d'une comparative, est, précisément, la symétrie des deux phrases connectées.

J'avancerai l'hypothèse suivante:

(61) Hypothèse: Dans une langue comme l'anglais ou le français (langues "configurationnelles"), la position syntaxique d'une ellipse structurale doit être signalée formellement:

- SOIT (a) par les propriétés de sous-catégorisation du contexte: la position de l'ellipse est alors rendue récupérable par la présence d'un élément qui la c-commande localement;
- SOIT (b) par une contrainte de symétrie pesant sur le contexte.

Les SV elliptiques de l'anglais, sont récupérables en vertu de (61a), mais échappent à (61b). Par contre, le V* nul des structures à Gapping, ou des phrases comparatives, n'est récupérable que selon (61b). Un cas mixte est celui des comparatives françaises à pro-phrase elliptique¹⁷, dont le trou est récupérable à la fois suivant (61a) et suivant (61b). Selon l'hypothèse (61), le caractère plus ou moins "restreint" de la relation trou-antécédent, dans une structure elliptique, dépend non pas de la zone de la grammaire concernée. (grammaire de la phrase, ou grammaire du discours), mais de la nature du (ou des) critère(s) formel(s) assurant la récupérabilité de l'ellipse. Les ellipses qui échappent à la contrainte de symétrie auront en apparence une distribution moins contrainte que celles qui lui sont assujetties, puisqu'elles peuvent se trouver partout où apparaît leur introducteur (l'élément qui les c-commande localement). Ce point sera confirmé par les propriétés des compléments elliptiques et des SV nuls du français, examinés aux chapitres XII et XIII. Si l'esprit de (61) est correct, la restriction de proximité qui semble peser sur la relation trou-antécédent, dans une structure à Gapping, n'a rien à

17. v. ci-dessus ch.X §5

voir avec les contraintes de la grammaire-noyau: notons, d'ailleurs, que la R.L.D. de Gapping constitue une violation flagrante de la contrainte d'opacité. Comme l'indique le contraste (56)/(57), une ellipse structurale est néanmoins régulièrement assujettie à la contrainte de c-commande pesant sur toute relation anaphorique.

4.8. Grammaire de la phrase, grammaire du discours

Si j'ai remis en cause ci-dessus la typologie des R.I.D. proposée par Williams, ses hypothèses convergent au moins sur un point avec les miennes: l'étude des propriétés des SV nuls de l'anglais, ressortit en partie à la grammaire du discours. Cette position va, me semble-t-il, à contre-courant d'une tendance actuellement perceptible en grammaire générative chomskyenne: ainsi Karen Zagora, qui a consacré sa thèse aux SV nuls de l'anglais (Zagora, 1982), identifie d'emblée ces derniers comme des "catégories vides", dont il faut donc expliquer la distribution par des principes de la syntaxe-noyau. Isabelle Haik, qui prépare une thèse au M.I.T. sur un sujet connexe, semblait (voici un an) conduire sa réflexion dans la même direction.

Si l'on admet l'idée que les ellipses structurales, et notamment les SV elliptiques, ne sont rien d'autre que des pro-formes nulles -anaphoriques, les assigner à la grammaire du discours revient à dire que l'explication des éventuelles contraintes pesant sur leur distribution doit être recherchée non pas du côté de principes formels comme le P.C.V., ou la contrainte d'opacité, mais, d'une part, dans les principes généraux réglant la distribution des anaphores -anaphoriques, et d'autre part, dans le principe - fonctionnel - de récupérabilité des ellipses.

Williams, cependant, ne semble pas pousser aussi loin la disjonction entre grammaire de la phrase, et grammaire du discours, puisqu'il impute à un principe de la grammaire de la phrase, le contraste (62)/(63):

(62)a John didn't immediately [open the door]_i; first he shut the window, and then he [did so]_i

b John didn't immediately [open the door]_i; first he shut the window, and then he did [∅]_i¹⁸

(J. n'a pas immédiatement ouvert la porte; d'abord il a fermé la fenêtre, et puis il l'a fait)

(63)a Not only can John [play the harmonica]_i, he will [do so]_i and beat the drum simultaneously

(Non seulement John peut jouer de l'harmonica, il peut le faire et jouer du tambour simultanément)

b *Not only can John [play the harmonica]_i, he will [∅]_i and beat the drum simultaneously

La contrainte pesant sur (63b) est indépendante du fait que (63) met en oeuvre la permutation du sujet John et de l'Auxiliaire can ; (64b) est en effet aussi inacceptable que (63b):

(64)a John [plays the harmonica]_i pretty well; but his son will [do so]_i and beat the drum simultaneously

(John joue de l'harmonica assez bien; mais son fils peut le faire et jouer du tambour simultanément)

b *John [plays the harmonica]_i pretty well; but his son will [∅]_i and beat the drum simultaneously

18. La représentation syntaxique postulée ici pour (62b), (63b), s'écarte de celle envisagée par Williams, qui admet HSN (v. §4.9)

A propos de ces données, Williams tient le raisonnement suivant:

(1°) L'inacceptabilité de (63b) suit de la Contrainte sur les structures coordonnées (désormais: CSC), formulée par Ross (1967a), qui interdit qu'une règle grammaticale affecte l'un seulement de deux syntagmes conjoints;

(2°) Or, la CSC est une contrainte de la grammaire de la phrase

(3°) Donc, les phrases à SV nul mettent en oeuvre une règle de la grammaire de la phrase (qui n'intervient pas en (63a)).

Or, Williams a postulé que la R.I.D. chargée des SV nuls, est une règle de la grammaire du discours. Il est ainsi conduit à supposer que les R.I.D. de la grammaire du discours peuvent être solidaires de mécanismes ressortissant à la grammaire de la phrase. Pour formaliser cette idée, Williams postule que la R.I.D. des SV nuls (règle de la grammaire du discours) est obligatoirement précédée d'une règle de la grammaire de la phrase, chargée en quelque sorte de lui préparer le terrain, et qui, elle, est assujettie aux contraintes de la grammaire de la phrase, parmi lesquelles la CSC.

La thèse ici développée semble peu compatible avec cette hypothèse de Williams. En effet, puisque les SV anaphoriques lexicaux ne sont pas assujettis à la CSC (comme l'attestent 63a, 64a), dire que les SV anaphoriques elliptiques sont, au contraire, assujettis à cette contrainte, c'est dire que ces derniers sont, en un sens, "plus grammaticaux" que leurs contreparties pleines. Or, j'ai suggéré au contraire que les ellipses structurales ressortissent exactement à la même zone de la théorie grammaticale, que les pro-formes pleines -anaphoriques. Je montrerai ci-dessous que le contraste (62)/(63) s'explique simplement, suivant cette hypothèse.

Ce que montre le contraste (62)/(63-64), c'est que l'on ne peut pas coordonner deux SV, dont l'un est nul:

(65) *He will $\begin{smallmatrix} [\emptyset] \\ SV \end{smallmatrix}$ and $\begin{smallmatrix} [\text{beat the drum}] \\ SV \end{smallmatrix}$

On peut, par contre, coordonner deux SV, dont l'un est l'anaphorique *do so*, comme c'est le cas en (63a) et (64a), et l'on peut également coordonner deux phrases, dont l'une contient un SV nul, comme c'est le cas en (62a).

La contrainte en jeu ici pourrait avoir tout simplement sa source dans les principes généraux attachés à la coordination. On sait en effet qu'un coordonnant ne peut relier que deux suites symétriques¹⁹, ceci excluant notamment deux syntagmes assignés à des catégories différentes, ou deux constituants sémantiquement trop dissemblables (v. ch.IX). Cette contrainte de symétrie suffit à rendre compte du contraste (62)/(63-64). Les deux suites conjoints en (63b), (64b), n'ont en effet pas le même statut, puisque l'une est un SV lexical, et l'autre un SV nul. Si cette ligne d'explication est correcte, elle indique en retour que le concept de symétrie pertinent pour la coordination met en oeuvre, outre les propriétés syntaxiques et sémantiques, les propriétés phonétiques: on ne peut pas conjindre un syntagme plein, et un syntagme nul, même s'ils ont la même étiquette catégorielle. Cette même restriction rend compte de l'inacceptabilité de l'exemple anglais (66c), où un N' elliptique est coordonné à un N' plein:

(66a) Did you see John's $\begin{smallmatrix} [\text{house}] \\ N' \end{smallmatrix}$ and $\begin{smallmatrix} [\text{garden}] \\ N' \end{smallmatrix}$
 (As-tu vu John maison et jardin)
 +gén
 "As-tu vu la maison et le jardin de John"

19. Harris adopte ici le terme *parallèle*.

b $Did\ you\ see\ \underset{SN}{[John's\ \underset{N'}{[house]_i}]}\ and\ \underset{SN}{[Mary's\ \underset{N'}{[\emptyset]_i}]}$

"As-tu vu la maison de John et celle de Mary"

c $*I\ went\ to\ see\ Bill's\ \underset{N'}{[house]_i}$.

$By\ the\ way,\ did\ you\ ever\ see\ John's\ \underset{N'}{[\emptyset]_i}\ and\ \underset{N'}{[garden]}?$

{Je suis allé voir la maison de Bill. Au fait, as-tu déjà vu ...}

L'acceptabilité de (63a) et (64a), indique en revanche que le concept de symétrie pertinent pour la coordination, ne tient pas compte du caractère anaphorique: on peut conjoindre un syntagme anaphorique, et un syntagme non anaphorique, même s'ils ne sont pas coïncidés. L'acceptabilité de (62b), et des diverses structures coordonnées comportant une ellipse, nous invite par ailleurs à distinguer syntagmes vides, et syntagmes comportant un vide: la vacuité phonétique d'un syntagme intervient dans sa définition, mais non le fait qu'il contienne une ellipse.

Il me paraît vraisemblable que la CSC, formulée par Ross, n'est qu'un avatar du principe général imposant la symétrie des suites coordonnées. Au demeurant, il n'est pas besoin, pour rendre compte du contraste (62)/(63-64), de supposer qu'une règle (syntaxique, ou interprétative) de la grammaire de la phrase s'est appliquée au seul SV nul. La contrainte de symétrie se manifeste simplement comme un filtre de bonne formation, s'appliquant à toute structure conjointe, qu'elle comporte ou non une anaphore de discours.

4.9. Williams et l'hypothèse de la structure nulle

4.9.1. Représentation des SV nuls selon Williams

Pour énoncer la R.I.D. chargée des SV nuls, Williams (1977) élabore un système de représentations formalisé en lambda-calcul, et qui repose cruciallement sur l'acceptation de HSN. En résumé, Williams suppose qu'un SV elliptique est engendré en base comme une structure vide dont chaque delta correspond à une position lexicalement remplie du SV antécédent:

(67) $John\ \underset{SV}{[has\ three\ children]}\ and\ Mary\ does\ \underset{SV}{[\underset{V}{[\Delta]}\ \underset{SN}{[\Delta]}\ \underset{Q}{[\Delta]}\ \underset{N}{[\Delta]}]}\ too$

Dans la composante interprétative, ou forme logique, un mécanisme convertit l'antécédent en une lambda-expression:

(68) $John\ [\lambda x (x\ has\ three\ children)]\ and\ Mary\ does\ \underset{SVV}{[\underset{SN}{[\Delta]}\ \underset{Q}{[\Delta]}\ \underset{N}{[\Delta]}]}\ too$

Une règle interprétative est ensuite chargée de copier chaque portion de l'antécédent, dans chaque position vide marquée par Δ. On obtient la forme logique (69):

(69) $John\ [\lambda x (x\ has\ three\ children)]\ and\ Mary\ [\lambda y (y\ has\ three\ children)]\ too$

Ces règles interprétatives séparent nettement les SV nuls, des SV anaphoriques lexicaux (do it, do so), qui n'ont pas la structure interne de leur antécédent. Le système élaboré par Williams se révèle ainsi, globalement, inconciliable avec l'idée, avancée plus haut, que les ellipses structurales sont des pro-formes nulles, et partagent à ce titre toutes les propriétés des pro-formes, à la saturation lexicale près.

J'examinerai ci-dessous un certain nombre de données anglaises mettant en jeu des SV nuls, qui ont été signalées dans la littérature par Williams (1977), et par d'autres auteurs; et je m'attacherai à montrer qu'aucune d'entre elles ne fournit d'argument suffisant pour adopter HSN. Or, réfuter HSN, c'est aussi réfuter les hypothèses de Williams, dont on a vu que HSN constitue le soubassement nécessaire. Il sera suggéré ici que HNE fournit, au contraire, une représentation simple et explicative des propriétés observées.

4.9.2. Phénomènes d'"identité molle"

Williams (1977) considère des phrases comme (70):

(70) *John shot himself and Bill did too*

(John s'est tué et Bill PRETERIT aussi)

"John s'est tué et Bill l'a fait aussi"

qui illustrent le phénomène interprétatif baptisé par Ross (1967a) *sloppy identity* ("identité molle", "identité lâche"). Ce qui se passe en (70), c'est que le SV nul placé entre *did* et *too*, est uni anaphoriquement à un antécédent (*shoot himself*), dont il ne partage pas les propriétés référentielles: on comprend que ce que John a tué, c'est *himself* = "John", tandis que ce que Bill a tué, c'est *himself* = "Bill". S'il y a "identité" entre l'anaphorique, et son antécédent, il s'agit donc d'une identité "molle" - et non "dure", ou stricte. Williams s'interroge à ce propos sur l'ordre d'application des règles interprétatives chargées, respectivement, du réfléchi, et du SV nul.

Admettant HSN, en effet, Williams postule pour (70) une représenta-

tion de la forme (71):

(71) *John shot himself and Bill did* $\left[\begin{array}{c} \left[\Delta \right] \\ \text{SV} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \left[\Delta \right] \\ \text{SN} \end{array} \right] \text{too}$

représentation dans laquelle la R.I.D. du SV nul restituera un SN objet, correspondant à un anaphorique réfléchi:

(72) *John* $\left[\lambda x (x \text{ shoot himself}) \right]$ *and Bill* $\left[\lambda y (y \text{ shoot himself}) \right]$ *too*

Si, comme j'ai proposé de le faire, on écarte HSN au profit de HNE, on est conduit à assigner à (70) la représentation (73):

(73) *John* $\left[\text{shot himself} \right]_i$ *and Bill did* $\left[\emptyset \right]_i$ *too*

où le SV nul, analysé comme une anaphore compacte, ne contient pas de position SN. On constate par ailleurs que la phrase (74), qui comporte un pro-SV lexical, ne permet - comme (70) - qu'une lecture à "identité molle":

(74) *John* $\left[\text{shot himself} \right]_i$ *and Bill* $\left[\text{did so} \right]_i$ *too*

Le même phénomène interprétatif s'observe en français dans une phrase comme (75):

(75) *Pierre s'écrit à lui-même et Jacques le fait aussi*

Le comportement symétrique de (73), et (74-75), montre que la relation d'"identité molle" observée en (72), ne constitue pas un argument à l'appui de HSN: le SV nul a, en l'occurrence, exactement les mêmes propriétés que sa contrepartie lexicale *do so*.

4.9.3. Autres phénomènes d'identité molle

Williams rappelle un phénomène signalé par Bach, Bresnan et Wasow (1974): des deux phrases anglaises suivantes, seule la première a une lecture à "identité molle":

- (76)a *John likes more of his children than Bill does*
(John aime un plus grand nombre de ses enfants que Bill ne le fait)
- b *John likes more of his children than Bill likes*
(John aime un plus grand nombre de ses enfants, que Bill n'en aime)

Autrement dit, (76a) signifie que John aime un plus grand nombre de ses¹ enfants, que Bill n'aime de ses² enfants, où ses¹ = "de John", et ses² = soit "de John" (identité dure), soit "de Bill" (identité molle). Tandis que (76b) ne permet que l'interprétation avec identité dure, suivant laquelle ses² = "de John".

Williams suppose que (76a) contient un SV nul, tandis que (76b) contient seulement un SN nul; autrement dit, que (76a) et (76b) ont respectivement pour représentations syntaxiques, (77a) et (77b):

- (77)a(=76a) *John likes more of his children than Bill does*
SV V Δ SQ Q Δ S.Prép Prép Δ SN Poss N
- b(=76b) *John likes more of his children than Bill likes*
SQ Q Δ S.Prép Prép Δ SN Poss N

Williams élabore ses R.I.D. de telle façon qu'elles assignent à (76a), mais non à (76b), la lecture à identité molle. En résumé, le contraste (76a/b) est cruciallement corrélé, selon Williams, à la présence d'un SV nul dans la représentation syntaxique de (76a).

Je contesterai, pour commencer, l'idée que (76a) contient un SV nul. Notons en effet qu'en regard de (76a), (78) apparaît inacceptable:

(78) **John likes more of his children than Mary does so*

Si (comme le fait Williams) l'on admet HSN, l'explication du contraste (76a)/(78) doit sans doute être recherchée dans la différence de structure interne, séparant le SV nul de la pro-forme lexicale *do so*. Mais pareille explication ne peut être envisagée si l'on admet HNE. J'avancerai ici l'hypothèse que *does*, en (76a), n'est pas un Auxiliaire, mais un verbe-tête anaphorique, ceci expliquant l'impossibilité d'insérer sur sa droite le SV anaphorique *do so*.

Notons en effet les contrastes suivants:

- (79)a *John reads more books than Mary reads*
(John lit plus de livres que Mary lit)
- b *John reads more books than Mary does*

(80)a $\left. \begin{matrix} (must) \\ John \left\{ \begin{matrix} can \\ may \\ should \end{matrix} \right\} \end{matrix} \right\} read \text{ more books than } Mary \left\{ \begin{matrix} (must) \\ can \\ may \\ should \end{matrix} \right\} read$
(John doit/peut/devrait lire plus de livres que Mary doit/...lire)

b * $\left. \begin{matrix} John \left\{ \begin{matrix} must \\ can \\ may \\ should \end{matrix} \right\} \end{matrix} \right\} read \text{ more books than } Mary \left\{ \begin{matrix} must \\ can \\ may \\ should \end{matrix} \right\}$

(81)a $\left. \begin{matrix} John \left\{ \begin{matrix} wants \text{ to} \\ ought \text{ to} \end{matrix} \right\} \end{matrix} \right\} read \text{ more books than } Mary \left\{ \begin{matrix} wants \text{ to} \\ ought \text{ to} \end{matrix} \right\} read$
(John veut/devrait lire plus de livres que Mary veut/devrait lire)

b * $\left. \begin{matrix} John \left\{ \begin{matrix} wants \text{ to} \\ ought \text{ to} \end{matrix} \right\} \end{matrix} \right\} read \text{ more books than } Mary \left\{ \begin{matrix} wants \text{ to} \\ ought \text{ to} \end{matrix} \right\}$

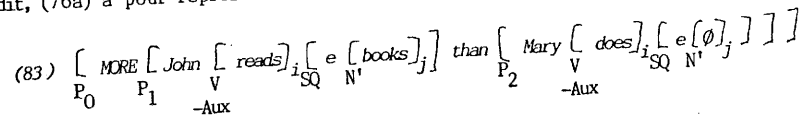
Ces données indiquent que l'élément *does* n'a pas le même statut en

(76a), (79b), où il ne commute pas avec les autres Auxiliaires, et dans les constructions à SV nul (exemple 1a). Dans les constructions comparatives comme (76) *sqq*, deux possibilités semblent s'offrir en anglais: répéter dans P₂ le verbe-tête de P₁, sous sa forme lexicale (comme en 76b, 80a, 81a); anaphoriser dans P₂ le verbe-tête de P₁, sous la forme *do* (comme en 76a). Le contraste (82a/b) montre que *do* peut anaphoriser un verbe-tête, mais non une combinaison Modal + V (en 82b, *does* ne peut avoir *can read* pour antécédent):

- (82)a (=76a) *John reads more books than Mary does* 19bis
- b **John can read more books than Mary does*

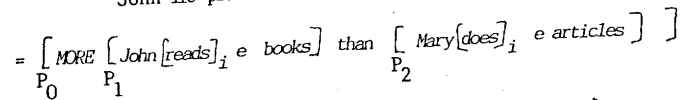
Les exemples (80) et (81) montrent qu'il est par contre impossible, dans ce type de construction, d'ellipser le SV de P₂.

J'avancerai donc l'hypothèse que *does*, en (76a), doit être identifié non pas comme un Auxiliaire nu, introduisant un SV elliptique, mais comme un V-tête anaphorique, gouvernant un SQ elliptique. Autrement dit, (76a) a pour représentation syntaxique non pas (77a), mais (83):



configuration que l'on retrouve en (84), où le N' complément n'est pas elliptique:

- (84) *John reads more books than Mary does articles*
- "John lit plus de livres que Mary d'articles"



exemple dont l'acceptabilité confirme l'analyse de *do* comme un verbe-tête, dans

19bis. N. Ruwet attire mon attention sur l'acceptabilité des phrases anglaises comme (Vibis), qui fournit un argument supplémentaire à l'appui de l'analyse envisagée ici pour (82a):
(Vibis) *John can read more books than Mary can do*

cette classe de cas. La postulation d'un SQ elliptique, en (83), sera justifiée plus loin.

Si cette analyse est correcte, la double interprétation (identité dure vs molle) de (76a), ne peut être corrélée, comme l'a suggéré Williams, à la présence d'un SV nul.

Les exemples français suivants nous apportent un complément intéressant de données:

- (85)a *Pierre tape un plus grand nombre de ses manuscrits, que Jean ne le fait*
- b *Pierre tape un plus grand nombre de ses manuscrits, que Jean n'en tape*

Ce qui mérite ici d'être noté, c'est que les phrases françaises (85) contrastent exactement comme les phrases anglaises (76): (85a) permet (comme 76a) deux lectures, l'une avec identité dure, paraphrasée en (86a), et l'autre avec identité molle, paraphrasée en (86b):

- (86)a "Pierre_i tape un plus grand nombre de ses_i manuscrits que Jean ne tape de ses_i manuscrits"
- b "Pierre_i tape un plus grand nombre de ses_i manuscrits que Jean_j ne tape de ses_j manuscrits"

(85b), en revanche, ne permet que l'interprétation avec identité dure (c-à-d. 86a), restriction également attachée à (76b). Il est clair, par ailleurs, que (85a) ne contient pas de SV nul.

Le contraste (86a/b) s'éclaire si l'on examine attentivement la nature des éléments anaphoriques figurant dans ces exemples: (85a) contient un SV anaphorique (*le faire*), et (85b), un N' anaphorique (*en*). (85a)

et (85b) ont donc, en forme logique, les représentations suivantes:

- (87)a (=85a) $\left[\begin{array}{l} \text{PLUS} \left[\text{Pierre} \left[\text{tape } e \text{ de ses manuscrits} \right]_i \right] \\ P_0 \end{array} \right]$
 que $\left[\begin{array}{l} \text{Jean} \left[\text{pe le fait} \right]_i \right] \\ P_2 \end{array} \right]$
- b (=85b) $\left[\begin{array}{l} \text{PLUS} \left[\text{Pierre tape } e \left[\text{de ses manuscrits} \right]_i \right] \\ P_0 \quad P_1 \end{array} \right]$
 que $\left[\begin{array}{l} \text{Jean n' [en]}_i \text{ tape } e_i \\ P_2 \end{array} \right]$

(où e_i représente la catégorie vide liée par le clitique en). Cette analyse fait apparaître le point suivant: en (87a), l'anaphorique (*le fait*) a pour antécédent le SV: *tape e de ses manuscrits*; en (87b), l'anaphorique (en) a pour antécédent le N': *de ses manuscrits*. Dans les deux cas, l'antécédent de l'anaphore contient le pronominal *ses*, dont les propriétés interprétatives sont à l'origine du contraste "identité dure"/"identité molle".

Mais une différence cruciale opposant (87a), à (87b), est le statut catégoriel de l'antécédent de l'anaphore: SV en (87a), N' en (87b). J'avancerai l'hypothèse générale suivante:

(88) Hypothèse:

Les propriétés référentielles "comptent" pour l'identification d'un constituant nominal (SN, N', SQ,...); mais elles ne "comptent" pas pour l'identification d'un constituant non nominal.

Or, interpréter une anaphore, c'est, comme on sait, lui chercher un antécédent dans le discours (l'interprétation déictique est ici non pertinente). Le SV anaphorique *le fait* est associé, en (87a), à un SV antécédent, qui, s'il contient un constituant nominal (comme c'est ici le cas), n'est cependant pas identifié (suivant 88) par les propriétés référentielles de ce constituant. Il s'ensuit, pratiquement, que l'association

du SV anaphorique *le fait*, à son antécédent, s'effectue, en (87a), aussi bien si l'on assigne une référence au pronominal *ses* inclus dans le SV antécédent (on obtient alors la lecture "identité dure"), que si on laisse ouverte l'interprétation de *ses* (ce qui permettra en P_2 la lecture "identité molle"). L'anaphorique de (87b), en revanche, est la pro-forme *en*, liée par un antécédent nominal: il s'ensuit (suivant 88) que les propriétés référentielles de l'antécédent, doivent être fixées, ce qui exclut une lecture de type "identité molle".

Cette analyse des exemples français (85) s'étend aux exemples anglais (76). Suivant les hypothèses avancées plus haut, (76a) et (76b) ont non pas les représentations (77), mais les représentations (89):

- (89)a (=76a) $\left[\begin{array}{l} \text{MORE} \left[\text{John} \left[\text{likes } e \text{ of his children} \right]_i \right] \text{ than} \left[\text{Bill} \left[\text{does } e \emptyset \right]_i \right] \\ P_0 \quad P_1 \quad \text{SV} \quad P_2 \quad \text{SV} \end{array} \right]$
- b (=76b) $\left[\begin{array}{l} \text{MORE} \left[\text{John likes} \left[\text{e of his children} \right]_i \right] \text{ than} \left[\text{Bill likes} \left[\text{e } \emptyset \right]_i \right] \\ P_0 \quad P_1 \quad \text{SP} \quad P_2 \quad \text{SP} \end{array} \right]$

(les séquences soulignées sont celles qui sont reliées anaphoriquement). Autrement dit, ce qui distingue (76a) de (76b), ce n'est pas que l'un contient un SV nul, et l'autre un SN nul, mais que l'un contient un SV anaphorique, et l'autre un SN anaphorique - le syntagme nul étant "nominal" (SN ou SQ) dans les deux cas. Il s'ensuit, selon (88), que la référence du pronominal *his* est obligatoirement fixée dans le second cas, ceci excluant la lecture "identité molle". Cette dernière est par contre possible en (76a), pour la même raison qu'elle l'est en (70): l'antécédent de l'anaphore nulle est un SV, qui contient une anaphore nominale (*himself* en 70; *his* en 76a).

Selon cette analyse, qui repose sur un rapprochement des exemples anglais (76), et français (85), le blocage de la lecture "identité molle"

en (76b) y apparaît en retour comme un indice de la présence d'une anaphore contrôlée par un antécédent de type nominal; donc, comme un argument empirique étayant la représentation (89b), mettant en jeu un N' elliptique.

Si les hypothèses proposées ci-dessus sont correctes, les propriétés des exemples (76) nous renseignent donc, non pas sur les SV elliptiques de l'anglais, mais sur le statut de la référence dans le processus d'identification des catégories syntaxiques.

4.9.4. Interprétation des comparatives

Williams rappelle, après Hasegawa (1972), et Postal (1974a) qu'une phrase comparative comme (90) permet deux lectures, l'une "raisonnable", ou non contradictoire, l'autre "déraisonnable", ou contradictoire:

(90) *John thinks Bill has more horses than he has*
"John pense que Bill a plus de chevaux qu'il n'en a"

(On ne prend en considération ici que les interprétations selon lesquelles *he* est coïncidé avec *Bill*). Selon la première interprétation (raisonnable), John attribue à Bill plus de chevaux que celui-ci n'en possède en réalité; selon la seconde interprétation (déraisonnable, et à ce titre, plus difficile à appréhender), John pense simplement ceci: *Bill_i a plus de chevaux qu'il_i n'en a*.

Williams note par ailleurs que si ces deux lectures restent possibles pour la phrase (91), (92) n'est en revanche ouverte qu'à l'interprétation contradictoire:

(91) *John thinks Bill has more horses than he has, and Pete does too*
"John croit que Bill a plus de chevaux qu'il n'en a, et Pete le pense aussi"

(92) *John thinks Bill has more horses than he has, and Pete thinks Bill does too*
"John croit que Bill a plus de chevaux qu'il n'en a, et Pete croit la même chose de Bill"

Je montrerai que ces données n'établissent pas la validité de HSN, et sont en revanche parfaitement explicables dans le cadre de la théorie de l'ellipse structurale envisagée ici.

L'interprétation dite "non contradictoire" (ou: "raisonnable") des exemples cités, fait état d'une divergence de point de vue entre le locuteur, et le sujet de conscience *John*; ainsi la phrase (91) signifie-t-elle que John pense que Bill a plus de chevaux que celui-ci n'en a en réalité, c'est-à-dire de mon point de vue à moi, locuteur. Si l'interprétation "déraisonnable" est contradictoire, c'est qu'au contraire elle ne met en jeu qu'un seul point de vue - dans le cas de (91), celui du sujet de conscience. Sur le plan formel, l'interprétation non contradictoire n'est possible que si la comparative tombe (comme en 90) sous la portée d'un verbe épistémique (ex. *think*, "croire, penser"), ceci permettant la dissociation des deux points de vue: locuteur vs sujet de *think*). Ainsi la phrase (93), où cette condition n'est pas vérifiée, ne permet que l'interprétation déraisonnable - le point de vue unique étant ici celui du locuteur:

(93) *Bill has more horses than he has*
"Bill a plus de chevaux qu'il n'en a"

Considérons maintenant la représentation suivante des phrases (91) et (92), où le SV nul est traité comme un trou compact:

(94)a (=91) John [thinks Bill has more horses than he has]_i,
and Pete does [∅]_i too

b (=92) John thinks Bill [has more horses than he has]_i,
and Pete thinks Bill does [∅]_i too

La comparaison de (94a) et (94b), nous montre que c'est la structure de l'antécédent du SV nul, qui détermine les interprétations possibles pour ce dernier, et, partant, pour l'ensemble de la phrase: en (94a), l'antécédent contient le verbe épistémique qui régit la construction comparative, ce qui permet pour le SV anaphorique l'interprétation "raisonnable". En (94b) par contre, l'antécédent du SV nul ne contient pas le verbe épistémique, ce qui n'ouvre pour le SV anaphorique que la lecture contradictoire, qui est celle de (93). Ces faits ne prouvent nullement, toutefois, que le SV nul soit à analyser selon HSN: on sait que l'interprétation d'une pro-forme est, de façon générale, liée par celle de son antécédent.

4.9.5. SV nuls en construction adjectivale

Notant les contrastes suivants, antérieurement signalés par Sag (1976):

(95)a John is easy to please, but Bill is hard to please
(John est facile à contenter, mais Bill est difficile à contenter)

b John is boring to talk to, but Bill isn't boring to talk to
(J. est ennuyeux à parler à, mais B. n'est pas ennuyeux à parler à)

"Il est ennuyeux de parler à J., mais il n'est pas ennuyeux de parler à Bill"

(96)a *John is easy to please, but Bill is hard to

b *John is boring to talk to, but Bill isn't boring to

Williams fait en sorte que la R.I.D. interprétant les SV nuls ne puisse opérer dans une structure à "Tough-Movement"²⁰. Je montrerai quant à moi que les restrictions pesant sur l'occurrence d'un SV nul à droite d'un opérateur adjectival suivi de to, peuvent être dérivées des hypothèses proposées plus haut à propos des ellipses structurales, en général, et des SV nuls anglais, en particulier.

Comme l'a également signalé Sag (1976), l'ellipse du SV est possible dans le cas (97), qui n'est pas une structure à Tough-Movement:

(97)a Peter is {ready / willing / reluctant} to [give up]_i, but Betsy isn't {ready / willing / reluctant} to {give up / do so}_i

(Peter est prêt/désireux/réticent INF abandonner, mais Betsy n'est pas prête/désireuse/réticente INF abandonner/le faire)

b Peter is {ready / willing / reluctant} to [give up]_i, but Betsy isn't {ready / willing / reluctant} to [∅]_i

Zwicky (1981) a par ailleurs noté que l'ellipse est acceptable à droite d'un opérateur impersonnel, comme en (98):

(98)a John didn't [make that phone call]_i, because it was dangerous to {make that phone call / do so}_i

(J. n'a pas donné ce coup de téléphone, parce qu'il était dangereux de {donner ce coup de téléphone / le faire})

b John didn't [make that phone call]_i, because it was dangerous to [∅]_i

20. Je conserve ici ce terme anglais usuel, devenu (comme Gapping) intraduisible.

Le paradigme (104) invite par ailleurs à distinguer trois classes d'opérateurs adjectivaux:

	<u>constructions</u>		
	(a)	(b)	(c)
I. type <i>tough</i>	+	-	+
II. type <i>willing</i>	-	+	-
III. type <i>kind (enough)</i>	+	+	-

Autrement dit, nous avons:

- (105)a *It is tough (for Mary) to please John* (construction a)
- b **Mary is tough to please John*²¹ (construction b)
- c *John_i is tough for Mary to please e_i* (construction c)

- (106)a **It is willing (for Mary) to please John*
- b *Mary is willing to please John*
- c **John_i is willing (for Mary) to please e_i*

- d'après Kayne **
- (107)a *It is kind enough (for Mary) to please John*
 - b *Mary is kind enough to please John*
 - c **John_i is kind enough (for Mary) to please e_i*

Deux distinctions se superposent à celles qui précèdent: (b) et (c) s'opposent globalement à (a), par la nature de leur sujet: *it* impersonnel pour (a), sujet thématique pour (b-c); et (a) et (b) s'opposent globalement à (c), par la structure de leur SV complément: SV compact (ne contenant pas de catégorie vide, et alternant avec *do so*) pour (a-b), SV "à trou" pour (c).

21. La phrase anglaise (105b) est acceptable, mais le SV n'est alors pas régi par l'adjectif *tough*. Il faut distinguer, autrement dit, (VIIa) de (VIIb), de même que l'on distingue en français (VIIIa) de (VIIIb):

- (VIIa) *Mary is willing to please John*
- b *Mary is tough, to please John*
- (VIIIa) *Marie est désireuse de satisfaire Pierre*
- b *Marie est gentille, de satisfaire Pierre*

Je supposerai en outre que la distinction formelle opposant (a) à (b-c), est première par rapport à la distinction (a-b)-(c), qui met en jeu des propriétés plus abstraites: autrement dit, ce qui conduit à assigner un adjectif à la classe I (type *tough*), c'est d'abord le fait qu'il entre simultanément dans les cadres (108a) (sujet impersonnel), et (108b) (sujet thématique):

- (108)a *it be A X*
- b *SN be A X*
+thém.

La distinction (a-b)-(c) n'intervenant que secondairement.

Ces propriétés et hypothèses étant posées, examinons le contexte gauche (109), du point de vue de l'usager devant le décoder:

- (109) *SN be A to ...*

Trois cas de figures peuvent se présenter:

(1°) Le SN sujet est identifié comme l'impersonnel *it*: dans ce cas, la probabilité d'occurrence sur la droite, d'un SV compact (i.e. anaphorisable par *do so*) est supérieure à $\frac{1}{2}$, puisque la construction (c) est par définition incompatible avec un sujet impersonnel. Le SV anaphorique *do so* sera donc ellipsable, puisque redondant (ex.98).

(2°) Le SN sujet est identifié comme le sujet thématique. Deux cas sont alors à distinguer:

(2°/1) L'opérateur est de la sous-classe II (*willing*); la probabilité d'occurrence sur la droite, d'un SV compact, est alors, ici encore, supérieure à $\frac{1}{2}$, puisque cette sous-classe d'adjectifs est exclue de la construction (c). L'anaphorique *do so* est donc ellipsable (ex.97).

(2°/2) L'opérateur est de la sous-classe III (*kind*): dans ce cas, le contexte (109) peut *a priori* être décodé soit suivant (104b), soit suivant (104c), l'adjectif étant repéré comme un membre possible de la sous-classe I, puisqu'il entre parallèlement dans les deux cadres (108). L'anaphorique *do so* est donc non ellipsable en (100), car non redondant, puisque utile au décodage de (100) suivant le schéma (104b).

5. SV nuls, V* nuls, et gouvernement

Pour clore cette exploration de la littérature consacrée aux SV nuls de l'anglais, j'examinerai une généralisation originale proposée par Kuno (1975) et reprise ci-dessous en (110):

(110) Hypothèse: Un SV nul occupe toujours la position finale d'un SV.

(110) signifie notamment qu'un SV nul ne peut pas régir un complément. Cette restriction est illustrée par le contraste (111a/b), inspiré de certains des exemples de Kuno:

- (111)a *John didn't stop in Paris, but he stopped in London*
 "John ne s'est pas arrêté à Paris, mais il s'est arrêté à Londres"
- b *John didn't [stop]_i in Paris, but he did [∅]_i in London*
 "John ne s'est pas arrêté à Paris, mais il l'a fait à Londres"

Dans la phrase (111a), les S.Prép. *in Paris, in London*, peuvent être interprétés soit comme des adverbes de SV, soit comme des adverbes de phrase. Dans la phrase (111b), en revanche, l'interprétation "adverbe

de SV" se trouve éliminée, ne laissant que l'interprétation "adverbe de phrase".

Ce contraste est prédit par la généralisation (110). Celle-ci, toutefois, demeure à expliquer.

Rappelons pour commencer que si le SV elliptique de (111b), se révèle incapable de gouverner un complément, tel n'est pas le cas du V* elliptique des structures à Gapping ou des comparatives:

- (112)a *John [drinks]_i tea and Mary [∅]_i coffee*
 "John boit du thé et Mary ∅ du café"
- b *John [spoke]_i to Mary and Bill [∅]_i to Susan*
 "John a parlé à Mary et Bill ∅ à Susan"
- c *John [read]_i more books than Mary [∅]_i e articles*
 "John a lu plus de livres que Mary ∅ d'articles"

- (113)a *Pierre [boit]_i du thé et Marie [∅]_i du café*
 b *Pierre [a parlé]_i à Marie et Jean [∅]_i à Juliette*
 c *Pierre [a visité]_i plus de pays que Marie [∅]_i de musées*

On peut constater d'autre part que les phrases à Gapping (114) permettent l'une comme l'autre les deux interprétations pour leur S.Prép. (adverbe de SV, adverbe de phrase) - contrastant en ceci avec (111b):

- (114)a *John [stopped]_i in London and Mary [∅]_i in Paris*
 b *Pierre [s'est arrêté]_i à Londres et Marie [∅]_i à Paris*

Notons ensuite que le pro-SV *do so*, dans la phrase (115), apparaît assujéti à la même contrainte que le SV nul de (111b): les S.Prép.

in Paris, in London, ne peuvent y être analysés que comme des adverbes de phrase:

(115) John didn't [stop]_i in Paris, but he [did so]_i in London

Ces données indiquent que la contrainte à l'oeuvre en (111b) n'intéresse pas les SV elliptiques, en tant que tels, mais plutôt les SV anaphoriques (pleins ou nuls), par opposition aux SV non anaphoriques (ex. 111a), et aux V* anaphoriques (ex. 112, 113). Cette idée trouve une confirmation indirecte dans le fait que des contrastes analogues à (111a/b) s'observent en français entre les phrases (116) et (117), dont aucune ne contient de SV nul:

(116)a Pierre a téléphoné à Paris, et Marie a téléphoné à Londres
b Pierre a sauté dans la piscine, et Marie a sauté dans la mer

(117)a Pierre [a téléphoné]_i à Paris, et Marie [l'a fait]_i à Londres
b Pierre [a sauté]_i dans la piscine, et Marie [l'a fait]_i dans la mer

Comme les phrases anglaises (111b) et (115), les phrases françaises (117) ne retiennent pour les S.Prép. locatifs que l'interprétation "adverbe de phrase", interprétation concurrencée en (116) par l'analyse "adverbe de SV". Dans les phrases à Gapping, en revanche, les deux analyses demeurent possibles pour les S.Prép.:

(118)a Pierre [a téléphoné]_i à Paris, et Marie [∅]_i à Londres
b Pierre [a sauté]_i dans la piscine, et Marie [∅]_i dans la mer

Ce qu'il faut donc expliquer, c'est pourquoi un SV anaphorique apparaît

généralement incapable de régir un complément.

Cette restriction peut être dérivée de l'hypothèse générale suivante:

(119) Hypothèse: La relation de liage, unissant une anaphore à son antécédent, est assujettie au principe du A-sur-A.

Initialement formulé par Ross (1967a) puis abondamment repris, développé, amendé, dans la littérature générative, le principe du A-sur-A peut être énoncé comme suit:

(120) Principe du A-sur-A

Une règle grammaticale définie comme s'appliquant à un syntagme de type A, sélectionne dans une structure arborescente - sauf instruction contraire explicite - le syntagme maximal de type A.

S'appliquant à la relation de liage, ce principe rend compte, par exemple, des contrastes suivants:

(121) [La maison]_i (a) Pierre s'[en]_i souvient S.Prép. [e]_i
(b) Pierre [en]_i examine SN le toit S.Prép. [e]_i
(c) *Pierre s'[en]_i souvient S.Prép. [du toit S.Prép. [e]_i]

(122) Naples_i (a) Pierre [y]_i pense souvent S.Prép. [e]_i
(b) Pierre [y]_i organise SN [une expédition S.Prép. [e]_i]
(c) *Pierre [y]_i pense S.Prép. [à une expédition S.Prép. [e]_i]

Suivant la représentation adoptée ici (qui correspond aux hypothèses actuelles de la grammaire générative), les clitiques (ici y et en) lient une catégorie vide, représentant un type de complément: de X pour en, et à X pour y: cette analyse formalise simplement l'idée que en, y, "équivalent à" des syntagmes prépositionnels (sont des pro-S.Prép.).

La grammaire du français contient pour *en* et *y* l'instruction suivante: *en* et *y* doivent lier un S.Prép. vide. Or, conformément au A-sur-A (et à l'hypothèse 119), cette relation de liage de ne peut être satisfaite en (121c), (122c), où le S.Prép. vide est inclus dans un autre S.Prép.; elle pourra seulement s'instaurer ici avec le S.Prép. le plus inclusif (syntagme maximal de type S.Prép.):

- (123)a (le toit de la maison_i) Pierre s' [en]_i souvent S.Prép. e_i
 b (l'expédition à Naples_i) Pierre [y]_i pense S.Prép. e_i

Revenons aux exemples (111a) et (116), dont nous avons vu qu'ils sont ouverts à deux analyses structurales:

- (124)(=111a) John stopped in Paris =
 (a) John [[stopped] [in Paris]]
 SV V S.Prép.
 (b) John [stopped] [in Paris]
 SV S.Prép.

- (125)(=116a) Pierre a téléphoné à Paris =
 (a) Pierre [[a téléphoné] [à Paris]]
 SV V S.Prép.
 (b) Pierre [a téléphoné] [à Paris]
 SV S.Prép.

Or, la règle de liage chargée des SV anaphoriques (pleins ou nuls), isole (par définition) un syntagme de la catégorie SV, auquel elle devra trouver un antécédent:

- (126)a John didn't stop in Paris, but he [did so]_{SV} in London
 b John didn't stop in Paris, but he did [\emptyset]_{SV} in London

Le principe du A-sur-A prédit ici que le SV identifié par la règle de liage, n'est pas inclus dans un autre SV: il s'ensuit que les S.Prép.

in Paris, in London, ne peuvent être analysés comme des constituants d'un SV supérieur:

- (127)a *John didn't [[stop]_{SV}]_{SV} in Paris, but he [[did so]_{SV}]_{SV} in London
 b *John didn't [[stop]_{SV}]_{SV} in Paris, but he did [[\emptyset]_{SV}]_{SV} in London
 c *Pierre [[a téléphoné]_{SV}]_{SV} à Paris, et Marie [[l'a fait]_{SV}]_{SV} à L.

En revanche, A-sur-A n'est pas enfreint par les structures (128), où l'antécédent du SV anaphorique contient un adverbe de SV:

- (128)a John [stopped in Paris]_i, and Mary [did so]_i too
 b John [stopped in Paris]_i, and Mary did [\emptyset]_i too
 c Pierre [a téléphoné à Paris]_i, et Marie [l'a fait]_i aussi

Le A-sur-A n'est pas violé non plus par les structures (112) et (113), qui contiennent non pas un SV anaphorique, mais un V* anaphorique.

L'identification du constituant ellipsé par Gapping, comme un V*, formalise précisément l'idée qu'en décodant une phrase à Gapping, on s'attend à ce que l'anaphore nulle puisse régir un complément au sein du syntagme prédicatif.

6. Récapitulation

L'hypothèse centrale développée dans ce chapitre est que la place vide des constructions anglaises à SV nul doit être identifiée non pas comme une catégorie vide, mais comme une ellipse structurale, c'est-à-dire comme une pro-forme nulle -anaphorique. Selon cette analyse, les SV nuls de l'anglais tombent sous le coup des mêmes principes que les anaphores nulles de Gapping et des comparatives elliptiques, et que

les pro-SV lexicaux (anglais: *do so, do it* ; français: *le faire*). Pas plus que pour ces derniers (et que pour les pro-formes pleines, en général), il n'y a lieu de postuler pour les SV nuls, une structure interne abstraite, calquant celle de leur antécédent. J'ai tenté de montrer que de nombreuses propriétés des SV nuls qui ont été signalées dans la littérature générative trouvent une explication - souvent assez simple - dans le cadre de ces hypothèses, qui divergent cependant sur plusieurs points de celles de Wasow (1972), Hankamer et Sag (1976), et Williams (1977).

CHAPITRE XII :

L'ellipse d'un objet nominal générique ou factif
en français.

1. Introduction

Ce chapitre sera consacré à certains emplois de verbes transitifs du français, illustrés par (1):

- (1) a *Pierre choisit toujours Cukor, car Marie adore,*
b *Pierre a démissionné? Ah, vraiment, j'ignorais.*

dont je soutiendrai qu'ils mettent en oeuvre l'ellipse d'un complément nominal, interprété comme une anaphore générique (ex.1a) ou factive (ex.1b). Comme les ellipses structurales examinées aux chapitres IX, X et XI, les objets nuls du présent chapitre exhibent les propriétés de pro-formes -anaphoriques, assujetties au P.R.E.

Les arguments avancés ici à l'appui d'une représentation syntaxique elliptique pour les exemples comme (1), pourront contribuer, s'ils sont corrects, à affiner la description des emplois absolus des verbes transitifs, et à circonscrire le concept d'"argument optionnel", dont Gross (1975)¹ a souligné que la définition restait "fluctuante".

1. p.58

Considérons en particulier des exemples comme (2):

- (2)a J'ai attrapé la boîte, j'ai ouvert _____, et j'ai vu le trésor
- b Trempez les chaussettes dans l'eau salée, rincez _____ trois fois, essorez _____, elles sont propres
- b Pierre n'avait pas de nouvelles de Marie; enfin, il a reçu une lettre _____ hier
- c Pierre ne faisait plus rien au lycée, et il a été renvoyé _____

Chacune de ces phrases comporte ce que Shopen (1972) appelle une "ellipse de constituant"², de type défini: la position indiquée par un tiret horizontal correspond à celle d'un argument du verbe qui précède; cet argument n'est pas réalisé lexicalement, mais se trouve restitué au sein du contexte discursif, à la manière d'une pro-forme -anaphorique définie. La question est ici de savoir si, outre cette intuition d'ellipse définie, il existe des arguments justifiant la postulation d'un trou structural dans la représentation syntaxique de ces phrases. Les propriétés des structures topicalisées, examinées plus loin (§2), fourniront des éléments empiriques de réponse à cette question, en faisant apparaître certaines différences cruciales entre l'ellipse des exemples (1) - analysée comme structurale - et celle des exemples (2) - analysée comme non structurale.

2. Anaphore et topicalisation

2.1. Typologie des structures topicalisées

J'examinerai donc les constructions comportant un syntagme topicalisé, c'est-à-dire, placé à gauche et à l'extérieur d'une phrase, avec laquelle

2. v. ci-dessus ch.VIII

il entretient une relation sémantique du type "Topique-Commentaire"; le topique isole une portion de discours, que la phrase sur sa droite "commente". Suivant cette définition large, une structure topicalisée a donc une représentation syntaxique de la forme générale (3):

$$(3) \left[\begin{array}{c} \text{Topique} [P'] \\ P'' \end{array} \right]$$

Les phrases françaises (4) et (5) satisfont l'une et l'autre le schéma (3)

- (4) Ce livre, j'ai lu
- (5) Ce livre, je l'ai lu

Dans les phrases du type (5), très usuelles en français, et couramment appelées "à dislocation gauche", P contient une anaphore lexicale, -anaphorique, coïncidée avec le topique, et qui explicite la relation topique-commentaire caractéristique des énoncés topicalisés. L'élément anaphorique peut être une pro-forme, comme en (5) ou (6a), mais aussi une "épithète" employée anaphoriquement, comme en (6b)³, ou quelque autre item sémantiquement dépendant, comme l'adverbe *d'abord* en (7):

- (6)a Paul_i, Pierre vient de se battre avec lui_i
- b Paul_i, Pierre vient de se battre avec cet idiot_i
- (7) La grammaire_i générative, mieux vaut apprendre l'anglais d'abord_i⁴

3. Exemple de Hirschbühler (1974)

4. La phrase (7) n'est qu'un exemple de plus montrant que le concept d'anaphore, formalisé ici par la coïncidence, est distinct de celui de coréférence (v. ci-dessus ch.II et III). La coïncidence de l'adverbe *d'abord* avec le SN topique, signifie non pas - c'est évident - qu'ils sont "coréférents", mais que l'interprétation de *d'abord* implique sa mise en relation avec un autre terme, incarnant l'"ensuite".

La phrase (4), qui ne contient dans sa forme phonétique aucun élément relié anaphoriquement au topique, est plus marginalement acceptable en français; plus précisément, elle doit, pour être acceptable, prendre appui sur un contexte contrastif, comme en (8):

- (8)a *Ce livre, j'ai lu, mais pas celui-là*
- b *Ce livre, j'ai lu, celui-là, également, celui-là, pas encore*

Chomsky (1977), qui a étudié les analogues anglais de (4), a observé que la relation γ unissant le topique à sa position de sous-catégorisation dans P (ici, objet direct de *lire*), exhibe les mêmes propriétés formelles que la relation unissant un syntagme-*qu* déplacé vers la gauche, à sa trace, c'est-à-dire, à sa position initiale dans P. Parmi les propriétés tenues pour diagnostiques de la règle Mouvement-*qu*, je retiendrai ici les trois suivantes:

(9) Propriétés diagnostiques de la règle Mouvement-*qu*

- (a) La trace-*qu* est séparée de son antécédent (syntagme-*qu* antéposé) par une distance non bornée, c'est-à-dire, par un nombre illimité de frontières de proposition, à condition que le matériel interférent ait statut de "pont"⁵.

5. La notion de "pont" a été introduite par Erteschik (1973). L'idée générale est que certaines relations grammaticales devant s'établir par-dessus une frontière de proposition (par ex., la relation entre un élément-*qu* extrait de sa proposition, et sa trace au sein de sa proposition), ne peuvent être vérifiées que par-dessus certains contextes lexico-sémantiques. Cette hypothèse est illustrée en français par le contraste (I)/(II):

- (I) *Qui veux-tu que Pierre rencontre?*
 - (II) **Qui regrettes-tu que Pierre ait rencontré?*
- Dans ce cas, le verbe non factif *vouloir* a statut de "pont", mais pas le verbe factif *regretter*.

- (b) La relation trace-*qu*/antécédent, est assujettie à la "Contrainte du SN complexe" (soit: CSNC)⁶
- (c) La relation trace-*qu* /antécédent, est assujettie à la "Contrainte des flots-*qu*"⁶

Chacune de ces trois propriétés est illustrée ci-dessous par un exemple français dérivé (par hypothèse) via la règle Mouvement-*qu* (e représente la trace du syntagme-*qu* déplacé):

- (10)a *Quel livre_i crois-tu que Jean prétend(e) que Marie a(it) lu e_i* (non bornée)
- b **Quel livre_i défends-tu l'hypothèse que Marie a(it) lu e_i* (CSNC)
- c **Quel livre_i cherches-tu qui a lu e_i* (flots-*qu*)

Chomsky (1977) observe que ces trois mêmes propriétés sont vérifiées par les structures topicalisées du type (4):

- (11)a *Ce livre-ci, j'ai demandé à Jean de faire lire à ses étudiants, mais pas celui-là* (cf. 10a)
- b **Ce livre-ci, j'admets volontiers l'hypothèse que Jean a lu, mais pas celui-là* (cf.10b)
- c **Ce livre-ci, je me demande qui a lu, mais pas celui-là* (cf. 10c)

Chomsky avance donc l'hypothèse que le verbe d'une structure topicalisée du type (4), régit, comme celui des exemples (10), une catégorie vide identifiable comme une trace-*qu*. Comme, toutefois, le topique de (4) n'est pas un syntagme-*qu*, et n'occupe pas (par hypothèse) la position

6. La contrainte du SN complexe et la contrainte des flots-*qu*, ont été initialement formulées par Ross (1967a), dans les termes suivants:
CSNC: un élément contenu dans une phrase dominée par un SN ayant une tête lexicale, ne peut pas être extrait de ce SN "complexe" par une transformation.
flots-*qu*: un élément inclus dans une phrase introduite par un mot-*qu*, ne peut pas être déplacé hors de celle-ci.

COMP (mais une position plus extérieure encore à la phrase, soit TOP⁷), Chomsky suppose que l'antécédent de la catégorie vide n'est pas, en (4), le topique lui-même, mais un syntagme-*qu* invisible (nul), que la règle *Mouvement-qu* a déplacé dans COMP, à droite du topique. Cette idée est formalisée, chez Chomsky (1977), par la dérivation (12)⁸:

- (12)a base: $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{ce livre}_i \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{COMP} \left[\begin{array}{c} j' \text{ ai lu } qu+SN_i \\ P \end{array} \right] \right] \right] \right]$
 b Mvmt-qu: $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{ce livre}_i \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} qu+SN_i \\ P \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} j' \text{ ai lu } e_i \\ P \end{array} \right] \right] \right]$
 c effacement: $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{ce livre}_i \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \emptyset_i \\ P \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} j' \text{ ai lu } e_i \\ P \end{array} \right] \right] \right]$

L'esprit de cette analyse est essentiellement préservé dans Chomsky (1982b), où la postulation d'un "opérateur vide" (soit: \emptyset) permet simplement d'éliminer la règle d'effacement (12c):

- (13)a base: $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{ce livre}_i \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{COMP} \left[\begin{array}{c} j' \text{ ai lu } \emptyset_i \\ P \end{array} \right] \right] \right] \right]$
 b mvmt- \emptyset : $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{ce livre}_i \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \emptyset_i \\ P \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} j' \text{ ai lu } e_i \\ P \end{array} \right] \right] \right]$

Cette analyse des structures topicalisées, fait apparaître une symétrie inattendue entre (4) et (5). En effet, si la phrase (4) a une représentation syntaxique de la forme (13b), elle contient, comme (5), dans sa composante P, un élément anaphorique coïncidé avec le topique: la trace de l'opérateur nul antéposé. (4) et (5) s'analysent ainsi non pas comme deux constructions disjointes ("topicalisation", vs "dislocation gauche"), mais comme deux

7. On postule donc qu'une phrase est une structure à trois étages:
 $\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOP} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{TOPIQUE} \\ P' \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{COMP} \\ P \end{array} \right] \right] \right]$

8. La dérivation (12) est bien entendu une transposition au français, d'exemples anglais donnés par Chomsky. Par exemple:
base: *this book_i, COMP I seldom look at what_i*
mvmt-wh: *this book_i, what_i I seldom look at e_i*
effacement: *this book_i, \emptyset_i I seldom look at e_i*

manifestations complémentaires d'un même phénomène général de topicalisation, dont Chomsky (1977) suggère qu'il est assujéti au principe (14):

(14) Principe de bonne formation des structures topicalisées:

Dans une structure topicalisée de la forme:

$\left[\begin{array}{c} P'' \\ \text{TOPIQUE} \\ P' \end{array} \right]$
 les deux composantes: TOPIQUE et P', doivent être unies par un lien formel explicitant la relation Topique-Commentaire. Cette condition est satisfaite si, et seulement si, P, inclus dans P', contient une position "ouverte", soit x, coïncidée avec le topique.

Les exemples (4) et (5), qui se conforment au principe (14), sont donc des phrases françaises bien formées. Dans ce qui suit, je parlerai pour les formes du type (4), de phrases topicalisées à trace-qu, et pour les formes du type (5), (6), (7), de phrases topicalisées à pro-forme résomptive. La différence sémantique et stylistique qui sépare ces deux classes de phrases, peut être imputée au fait que l'élément coïncidé avec le topique n'a pas le même statut dans les deux cas. On constate en effet que la relation topique-anaphore, dans les phrases du type (5-6-7), est bien non bornée (comme elle l'est en 4), mais n'est par ailleurs assujéti ni à la CSNC, ni à la contrainte des *flots-qu*:

- (15)a *Ce livre, j'ai demandé à Marie d'annoncer à Jean que je l'ai lu* (comparer 11a)
 b *Ce livre, j'admets volontiers l'hypothèse que Jean l'a lu* (comparer 11b)
 c *Ce livre, je me demande qui l'a lu* (comparer 11c)

Avant de poursuivre, et étant donné l'importance des propriétés des phrases topicalisées, pour certaines argumentations ultérieures, il convient de s'arrêter sur l'exemple (16), adapté de Hirschbühler (1974):

(16) ?*La bicyclette, je n'aime pas me fatiguer

Type de phrase assez couramment relevé en français parlé, (16) s'oppose à (4) et (5) en ce que le topique n'y est coïncidé avec aucune position ouverte interne à P. Autrement dit, (16) viole le principe (14), et la relation Topique-Commentaire ressortit ici entièrement à la sémantique du discours. En tant qu'elles enfreignent (14), les phrases comme (16) seront classées ici comme agrammaticales, quoiqu'elles soient indéniablement produites par des francophones et, à n'en pas douter, enregistrées dans des corpus de sociolinguistes. A ceux de ces sociolinguistes qui voudraient trouver ici une "preuve de plus" du caractère artificiel de la linguistique interne, je répondrai que le principe (14) prétend non pas fixer une norme du bon usage, mais, simplement, fournir une hypothèse heuristique permettant d'établir une typologie des constructions topicalisées. Observons à ce propos que Deulofeu (1981), dans un travail sur corpus résolument antinormatif, posant l'hétérogénéité de la compétence linguistique, c'est-à-dire la coexistence de systèmes différents chez un même locuteur, se voit justement contraint, pour étayer son hypothèse, de distinguer trois paradigmes de formation des "relatives" en français, paradigmes qui se trouvent correspondre terme à terme aux processus de formation des phrases topicalisées:

(1°) relatives qu

la serviette avec laquelle je me suis essuyé

Il y a beaucoup d'appareils dont on se sert tous les jours

(2°) relatives à pro-forme résomptive

Il y a beaucoup d'appareils qu'on s'en sert tous les jours

(3°) "relatives" sans coïncidation

la serviette que je me suis essuyé

*les feux qu'il faut appeler les pompiers*⁹

Les formes du type (3°), dont Deulofeu analyse divers exemples attestés, sont présentés par lui-même comme "non standard" - ce qui revient à dire qu'ils violent (au moins) un principe d'une grammaire d'un certain français (principe jumeau de 14). Ce qui m'intéresse ici, c'est non pas ce "certain français", en tant qu'il constitue une norme, mais le principe (14), en tant qu'il fournit un outil de description et d'analyse, conduisant à la typologie suivante des structures topicalisées du français:

(17) Types de structures topicalisées, en français

I. structures topicalisées "standard" (vérifiant le principe 14)

I.A. structures à trace-*qu* (ex. 4)

I.B. structures à anaphore lexicale (ex. 5, 6, 7)

II. structures topicalisées "sauvages" (enfreignant le principe 14)

ex. (16)

2.2. Structures topicalisées à pro-forme nulle

Soient maintenant les exemples suivants:

(18)a *Cukor, j'adore*

b *Le cinéma, vous aimez?*

Comme (4) ci-dessus, ces phrases ne contiennent pas d'anaphore lexicale coïncidée avec le topique. Pourtant, les formes (18) sont incontestablement des phrases françaises acceptables, ce qui porte à croire qu'elles ne violent pas le principe (14). Comme dans l'exemple (4), les verbes de

9. Tous ces exemples ont été relevés par Deulofeu, op. cit

(18) ne gouvernent pas de complément lexical, mais l'objet phonétiquement absent est restitué dans l'interprétation: on comprend, en (18a), que ce que j'adore, c'est Cukor. Ceci suggère que les verbes de (18) régissent, comme ceux de (4) et (5), un objet anaphorique, lié par le topique - conformément au principe (14).

Les phrases (18), toutefois, se distinguent à la fois de (4) et de (5): de (5), en ce qu'elles ne contiennent pas de pro-forme lexicale; et de (4), par leurs propriétés interprétatives: contrairement à (4), les phrases (18) n'ont pas besoin, pour être interprétables, d'un contexte contrastif. En ceci, les exemples (18) s'apparentent non pas à (4), mais à (5).

Ce rapprochement est confirmé par les tests *qu*, qui révèlent que la relation topique-P a sensiblement les mêmes propriétés en (18), qu'en (5):

- (19)a *Cukor, Marie croit toujours que tout le monde adore* (cf.15a)
- b *Cukor, je déplore le fait que tout le monde adore* (cf.15b)
- c *Cukor, je me demande qui adore encore* (cf.15c)¹⁰

Les faits présentés jusqu'ici peuvent s'interpréter de la façon suivante: si les phrases (18) ne violent pas le principe (14), elles doivent contenir dans leur représentation syntaxique, une position ouverte coïncidée avec le topique, position correspondant à l'objet, lexicalement vide, du verbe. Le paradigme (19) nous enseigne que cet objet vide a les propriétés

10. Les jugements attachés à (19) sont peut-être légèrement faussés (c'est-à-dire améliorés) par la rime. Mais il faut convenir également que les structures syntaxiques sophistiquées mises en oeuvre par les tests *qu* (9), font mauvais ménage avec les constructions topicalisées elliptiques (ex. 18), qui relèvent typiquement d'un style parlé, rapide, familier. En dépit de ces interférences, un contraste me semble décelable entre les paradigmes (11) et (19).

non pas d'une trace-*qu*, mais d'une pro-forme -anaphorique.

Observons maintenant que les phrases (18) sont synonymes des phrases (20), qui contiennent le pronom lexical *ça* (*cela*)¹¹:

- (20)a *Cukor, j'adore ça*
- b *Le cinéma, vous aimez ça?*

Notons en revanche que (18a) n'est pas synonyme de (21a), et que (21b) est pour le moins bizarre:

- (21)a *Cukor, je l'adore*
- b *?Le cinéma, vous l'aimez?*

En (18a), comme en (20a), le SN *Cukor* reçoit une interprétation -humaine, en l'occurrence, métonymique: *Cukor* = "l'oeuvre/les films de Cukor", à l'exclusion de l'interprétation +humaine: *Cukor* = "l'homme G. Cukor". (21a) ne comporte pas cette restriction, et tend même à induire l'interprétation +humaine du SN *Cukor*. (21b), par ailleurs, se distingue de (20b), par le caractère défini de son pronom: (21b) est parfaitement acceptable si le topique reçoit une interprétation définie (par ex. *le cinéma* = "la salle de cinéma"), mais déviant pour une interprétation paraphrasant (20b).

Ces données font apparaître une équivalence sémantique entre les phrases topicalisées (18), et les phrases topicalisées (20), dont le topique est coïncidé avec le pronom générique, -humain, *ça*. J'avancerai l'hypothèse que les phrases (18) sont des variantes elliptiques de (20), autrement dit, comportent dans leur représentation syntaxique un objet

11. Les exemples donnés dans ce chapitre, comportent la forme familière *ça*, plutôt que sa contrepartie "soutenue" *cela*, moins conforme au registre des phrases topicalisées elliptiques.

générique nul, -anaphorique, identifiable comme une ellipse structurale.

3. Restrictions sur l'ellipse de l'objet générique

L'exploration du lexique verbal du français montre que la possibilité d'ellipser l'objet générique, dans une construction à topique nominal (type 20), est restreinte à une petite sous-classe de verbes incluant connaître, aimer, et leurs synonymes et antonymes (apprécier, adorer, détester, haïr, ne pas supporter, etc.):

- (22)a Cukor_i, je connais/déteste/ne supporte pas ça_i
- b Cukor_i, je connais/déteste/ne supporte pas \emptyset _i

Pour préciser ce point, considérons les données suivantes:

- (23)a Les spaghetti, Marie adore ça
- b Les spaghetti, Marie adore
- (24)a ??Les spaghetti, Marie mange ça
- b Les spaghetti, Marie mange
- (25)a Les spaghetti, Marie mange ça à la sauce tomate
- b Les spaghetti, Marie mange à la sauce tomate

Ces exemples font apparaître quelques différences distributionnelles séparant les verbes transitifs de la sous-classe aimer, des autres (illustrés ci-dessus par manger). (23a), dont le verbe est de la sous-classe aimer, est une phrase disloquée acceptable, ayant (23b) comme variante elliptique. (24a), superficiellement semblable à (23a), mais dont le verbe n'est pas de la sous-classe aimer, n'est pas naturel sous cette forme, et contraste avec (25a). (24b) n'est analysable que comme une structure topicalisée à trace-qu, à inclure dans un contexte contrastif (... mais pas

les tagliatelle). (25a) est une phrase disloquée banale, mais (25b) n'en est pas la variante elliptique, et ne peut (comme 24b, et contrairement à 23b) s'analyser que comme une phrase topicalisée contrastive, à trace-qu.

Considérons maintenant les deux phrases (26):

- (26)a Marie adore les spaghetti (aime, déteste, apprécie,...)
- b Marie mange les spaghetti (prépare, achète, avale,...)

Le SN Les spaghetti est ouvert, a priori, aux deux interprétations: définie, ou générique. Toutefois, lorsqu'il occupe la position objet direct, l'interprétation générique n'apparaît naturelle - non marquée - qu'à droite d'un verbe de la sous-classe aimer (ex. 26a). A droite de manger, l'interprétation générique est marquée, en ce sens qu'elle nécessite soit un contexte particulier, comme en (27):

- (27) Marie mange les spaghetti à la sauce tomate
(Marie les mange à la sauce tomate)

soit le contour intonatif anaphorisant, décrit par Ronat (1984):

- (28) Marie mange # les spaghetti

(28) étant une exacte paraphrase de la forme disloquée (29), qui contient un topique générique et un accent contrastif sur le verbe:

- (29) Les spaghetti, Marie les MANGE

Le caractère peu naturel de (24a) confirme que l'objet de manger tend à résister à l'interprétation générique, bien que l'acceptabilité de (25a) indique que cette interprétation n'est pas complètement impossible.

Je postulerais, pour décrire ces faits, que les verbes de la sous-classe *aimer* (mais non ceux du type *manger*) ont la propriété d'assigner à leur objet le trait +générique. Ceci ne signifie pas que *aimer* ne peut pas avoir un objet défini, cf:

(30) *Les spaghetti que tu as préparés, Marie les a adorés*

ni *manger*, un objet générique (cf. 25a, 27, 28, 29), mais qu'en l'absence de marques indépendantes conférant à l'objet le trait contraire, *aimer* transmet au complément qu'il régit, le trait +générique, et *manger*, le trait -générique.

Cette hypothèse rend compte d'une partie du paradigme (23)-(25), si l'on admet que le pronom *ça*, lorsqu'il est anaphorique, est porteur du trait +générique (*ça* n'est évidemment pas +générique lorsqu'il est déictique: *Je veux ça!*). Il s'ensuit un conflit d'interprétation pour l'exemple (24a), qui contient un *ça* anaphorique (conformément au principe 14), donc +générique, régi par le verbe *manger* qui, en l'absence d'un contexte extérieur "générisant" (cf. 25a, 27, 28, 29), est assignateur du trait -générique.

Il reste à expliquer le contraste (23)/(25): pourquoi le pronom générique *ça* est-il ellipsable en (23b), mais non en (25b)? S'il est correct de supposer que (23b) contient un objet générique elliptique, la non-omissibilité de *ça* en (25a), devrait être imputable au P.R.E.. Ce qu'il faut donc, précisément, expliquer, c'est pourquoi *ça* est redondant en (23a), mais ne l'est pas en (25a).

Une réponse à cette question est contenue dans les hypothèses descriptives qui précèdent: *ça* n'est ellipsable - car redondant - que

s'il est régi par un verbe de la sous-classe *aimer*, qui transmet à son objet le trait +générique; autrement dit, par un verbe dont les propriétés intrinsèques suffisent à assurer l'interprétation générique de l'objet. Mais *ça* n'est pas ellipsable en (25a), où cette condition n'est pas satisfaite, non plus qu'en (31):

- (31)a *Une licorne à trois têtes, personne n'a jamais rencontré ça*
- b *Un film pareil, on ne projette pas ça tous les jours*
- c *Un camembert allemand, il faut vraiment essayer ça*

Ici comme plus haut (25a/b), les formes (32) ne sont pas analysables comme des variantes elliptiques de (31), mais seulement comme des structures topicalisées contrastives, à trace-*qu*:

- (32)a *Une licorne à trois têtes, personne n'a jamais rencontré*
- b *Un film pareil, on ne projette pas tous les jours*
- c *Un camembert allemand, il faut vraiment essayer*

4. L'ellipse d'un pro-phrase objet

J'ai montré au §3 qu'un pro-SN objet porteur du trait +générique, est ellipsable, car redondant, s'il est régi par un verbe assignateur du trait +générique. J'examinerai maintenant une autre classe d'exemples français permettant l'ellipse d'un complément; et il apparaîtra que les conditions déterminant l'ellipsabilité de l'objet, sont essentiellement de même nature dans les deux groupes de cas.

Soient les deux séries de formes suivantes:

- (33)a Que Pierre soit déprimé, vraiment, $\left. \begin{array}{l} \text{je le comprends} \\ \text{je comprends ça} \end{array} \right\}$
- b Que Pierre est déprimé, oui, tout le monde $\left. \begin{array}{l} \text{le sait bien} \\ \text{sait bien ça} \end{array} \right\}$
- c Que Pierre est déprimé, oui, $\left. \begin{array}{l} \text{je l'avais remarqué} \\ \text{j'avais remarqué ça} \end{array} \right\}$
- d Que Pierre serait si déprimé, vraiment, $\left. \begin{array}{l} \text{je ne l'avais pas prévu} \\ \text{je n'avais pas prévu ça} \end{array} \right\}$
- e Que Pierre est déprimé, c'est vrai, $\left. \begin{array}{l} \text{je l'avais oublié} \\ \text{j'avais oublié ça} \end{array} \right\}$

- (34)a Que Pierre est déprimé, alors là, on ne $\left. \begin{array}{l} \text{me l'a jamais dit} \\ \text{m'a jamais dit ça} \end{array} \right\}$
- b Que Pierre est déprimé, surtout, n'allez pas $\left. \begin{array}{l} \text{le croire} \\ \text{croire ça} \end{array} \right\}$
- c Que Pierre est déprimé, vraiment, il ne faut pas $\left. \begin{array}{l} \text{l'écrire} \\ \text{écrire ça} \end{array} \right\}$
- d Que Pierre est déprimé, alors là, on ne $\left. \begin{array}{l} \text{me l'a pas annoncé} \\ \text{m'a pas annoncé ça} \end{array} \right\}$
- e Que Pierre est déprimé, vous savez, il faudrait $\left. \begin{array}{l} \text{le démontrer} \\ \text{démontrer ça} \end{array} \right\}$
- f Que Pierre est déprimé, vous savez, il faudrait $\left. \begin{array}{l} \text{le répéter} \\ \text{répéter ça} \end{array} \right\}$
- g Que Pierre est déprimé, alors là, je ne $\left. \begin{array}{l} \text{le prétends pas} \\ \text{prétends pas ça} \end{array} \right\}$

L'expression parenthétique figurant dans ces exemples (oui, vraiment, alors là, etc.), est insérée pour rendre plus naturelle la topicalisation de la complétive, mais reste sans incidence sur les propriétés générales des phrases topicalisées (principe 14). Ca et le apparaissent ici comme des pro-formes nominales liées par une phrase: des pro-phrases.

Gross (1975), au terme de son exploration systématique des verbes français "à complétive", a trouvé que tous les verbes capables de régir

le pro-P le, sont également à même de régir le pro-P ça (cela), bien que l'inverse ne soit pas vrai. Ainsi ça alterne avec le dans tous les exemples (33) et (34); en revanche, les verbes de la sous-classe aimer, déjà isolés plus haut, se révèlent incapables de régir le pro-phrase le ¹²:

- (35)a Que Pierre chante, vraiment, j'adore ça
- b *Que Pierre chante, vraiment, je l'adore ¹³

Dans les cas du type (35a), ça apparaît ellipsable, comme il l'est avec les mêmes verbes, lorsqu'il est lié par un SN:

- (36) Que Pierre chante, vraiment, j'adore.

Soient maintenant les deux séries d'exemples suivantes:

- (37)a Que Pierre soit déprimé, vraiment, je comprends
- b Que Pierre est déprimé, oui, tout le monde sait bien
- c Que Pierre est déprimé, oui, j'avais remarqué
- d Que Pierre serait si déprimé, vraiment, je n'avais pas prévu
- e Que Pierre est déprimé, c'est vrai, j'avais oublié

12. Gross (1975) a pu dégager trois cas de figures:

- (1°) cela; le, ex:
Pierre dit que Jean est malade, mais Marie ne dit pas ça/ne le dit pas
- (2°) cela; *le, ex:
Pierre aime que Marie chante, mais Jean n'aime pas ça/*ne l'aime pas
- (3°) *cela; *le, ex:
Pierre trouve que Marie chante faux, mais Jean *ne trouve pas ça/ *ne le trouve pas

Les résultats de Gross suggèrent qu'il n'existe pas, en revanche, de verbe vérifiant la quatrième combinaison: *cela; le.

13. Plus précisément, (35b) n'est tolérable que comme une structure topicalisée "sauvage", dans laquelle le n'anaphorise pas la complétive topique (mais réfère par exemple à "Pierre", héros du discours).

- (38)a ?*Que Pierre est déprimé, alors là, on ne m'a jamais dit
- b ?*Que Pierre est déprimé, surtout, n'allez pas croire
- c ?*Que Pierre est déprimé, vraiment, il ne faut pas écrire
- d ?*Que Pierre est déprimé, alors là, on ne m'a pas annoncé
- e ?*Que Pierre est déprimé, vous savez, il faudrait démontrer
- f ?*Que Pierre est déprimé, vous savez, il faudrait répéter
- g ?*Que Pierre est déprimé, alors là, je ne prétends pas

Les formes (37) sont intuitivement perçues comme des variantes réduites des exemples (33), et se distinguent nettement des constructions à incise, comme (39):

(39) Pierre est déprimé, je crois

par diverses propriétés: type d'interprétation, présence d'une complétive initiale, insérabilité de parenthétiques (cf. 40a), distribution de la négation (cf. 40b):

- (40)a *Pierre est déprimé, alors là, je crois
- b *Pierre est déprimé, je ne crois pas¹⁴

Conformément à la contrainte (14) sur les structures topicalisées, les phrases (37) doivent contenir une position ouverte, coïncidée avec la complétive topique. L'interprétation non contrastive de ces phrases nous révèle que cette position ouverte n'est pas occupée par une trace-*qu* mais par une pro-forme -anaphorique. Comme l'indique l'équivalence sémantique entre (33) et (37), cette pro-forme nulle alterne librement avec un pro-phrase lexical: *le* ou *ça* (*cela*). Les phrases (37) peuvent

14. Sur les propriétés des propositions parenthétiques, et des incises en particulier, v. Cornulier (1973).

donc s'analyser comme des structures topicalisées à pro-phrase elliptique. Lorsque la position du pro-phrase nul peut être comblée par *le*, elle peut l'être aussi par *ça* (v. ci-dessus, note 12, et Gross, 1975); dans certains cas cependant, *ça* (*cela*) apparaît le seul pro-phrase disponible en regard de l'ellipse: d'une part, lorsque le pro-phrase est régi par un verbe de la sous-classe *aimer* (exemples 35-36); d'autre part, lorsque le pro-phrase occupe une position non clitique, comme en (42), contrastant avec (41):

- (41)a Que Pierre est déprimé, non, je ne le savais pas
- b Que Pierre est déprimé, non, je ne savais pas ça
- c Que Pierre est déprimé, non, je ne savais pas

- (42)a *Que Pierre est déprimé, non, je ne l'étais pas au courant
- b *Que Pierre est déprimé, non, je n'en étais pas au courant
- c Que Pierre est déprimé, non, je n'étais pas au courant de ça
- d Que Pierre est déprimé, non, je n'étais pas au courant

Il demeure à expliquer le contraste (37)/(38). Le jugement d'acceptabilité attaché aux exemples (38), doit être lu de la façon suivante: ces phrases sont inacceptables comme des variantes elliptiques de (34); elles sont "ratchetables", si l'on parvient à les analyser comme des structures topicalisées à trace-*qu*: mais cette analyse est rendue peu naturelle par la présence de l'expression parenthétique (*alors là*, etc.), difficile à concilier avec une lecture de type contrastif.

Si l'analyse envisagée plus haut pour les exemples (37), est correcte, le contraste (37)/(38) indique que le pro-phrase lexical est redondant

en (33), mais non en (34). Ici comme plus haut (§3), ce contraste apparaît corrélable aux propriétés lexico-sémantiques du verbe régent.

La complétive objet des verbes de (34) (dire, croire, écrire, etc.) est ouverte à deux interprétations: l'une, de type "discours rapporté", ou "non factive"¹⁵ - soit: -FAC, ou +DR; l'autre, "factive", soit: +FAC, ou -DR ; ainsi:

- (43) *On ne m'a jamais dit que Pierre est déprimé*
- = (a) "Pierre est déprimé, et/mais on ne me l'a jamais dit" (+FAC)(-DR)
- = (b) "On ne m'a jamais dit: 'Pierre est déprimé' " (-FAC) (+DR)

La complétive objet des verbes de (33), n'est ouverte qu'à la lecture factive; ainsi:

- (44) *J'avais deviné que Pierre est déprimé*
- = (a) "Pierre est déprimé, et je l'avais deviné" (+FAC) (-DR)
- ≠ (b) *"J'avais deviné: 'Pierre est déprimé' " (-FAC) (+DR)

Je postulerais pour décrire ces faits, que les verbes du type *deviner*, assignent à leur complétive objet, le trait +FAC (ou -DR), tandis que les verbes du type *dire*, n'assignent pas de trait αFAC (ou -αDR) à leur complément. Ceci signifie notamment que si la complétive objet de *dire*, reçoit un trait αFAC (ou -αDR), ce trait ne lui vient pas du verbe régent, mais de l'organisation du discours, ou de quelque marqueur extérieur au verbe. Je supposerai en outre qu'un pro-phrase est (en français, tout au moins) interprété comme +FAC (ou: -DR), sauf s'il est régi par un verbe -FAC (ou: +DR). A l'appui de cette hypothèse, on peut

15. Le terme et le concept de "verbe factif", sont introduits par Kiparsky et Kiparsky (1970). Le trait "α DR" est plutôt inspiré de Kuno, et notamment de Kuno (1972).

considérer les exemples suivants:

- (45)a $\left[\begin{matrix} \text{Pierre m'a annoncé} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{je vais} \\ P_2 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{le dire} \\ \text{dire ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$
- b $\left[\begin{matrix} \text{Pierre m'a raconté} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{je vais} \\ P_2 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{le dire} \\ \text{dire ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$

Dans ces phrases, P₀ est +FAC, comme l'est toute phrase matrice. P₁ est +FAC en (45a), sous la rection du verbe *annoncer*, et -FAC en (45b), sous la rection du verbe *raconter*: autrement dit, *raconter* induit pour sa complétive objet, une présupposition de mensonge, tandis que *annoncer* permet les deux lectures (factive, et non factive) pour sa complétive. On constate par ailleurs que le pro-phrase (*le*, ou *ça*) inclus dans P₂, ne peut être lié en (45b) que par P₀, et non par P₁; en (45a), il peut être lié par P₀ ou par P₁, mais il tend dans ce dernier cas à s'interpréter comme +FAC (le locuteur présuppose que Pierre a dit la vérité). Notons cependant que le pro-phrase peut être lié par une complétive -FAC, à condition d'être lui-même régi par un verbe -FAC, comme *répéter*, en (46):

- (46)a $\left[\begin{matrix} \text{Pierre m'a annoncé} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{je l'ai répété} \\ P_2 \\ \text{j'ai répété ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$
- b $\left[\begin{matrix} \text{Pierre m'a raconté} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{je l'ai répété} \\ P_2 \\ \text{j'ai répété ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$

(ici *le*, *ça* = P₁, -FAC)

Un contraste semblable à (45) nous est fourni par (47):

- (47)a $\left[\begin{matrix} \text{Pierre sait} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{Marie} \\ P_2 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{le dit} \\ \text{dit ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$
- b $\left[\begin{matrix} \text{Pierre prétend} \\ P_0 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{qu'il a réussi} \\ P_1 \end{matrix} \right] \right]$, et $\left[\begin{matrix} \text{Marie} \\ P_2 \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{le dit} \\ \text{dit ça} \end{matrix} \right] \text{à tout le monde} \right]$

En (47a), où P₁ est +FAC (sous la rection du verbe factif *savoir*), le

pro-phrase, lui-même régi par *dire* (+FAC), peut être lié par P₀, ou par P₁. En (47b), où P₁ est -FAC (sous la rection du verbe *prétendre*), le pro-phrase ne peut être lié que par P₀.

Soient pour finir les exemples (48):

- (48)a *Pierre m'a crié "Attention!", et moi je l'ai dit à tout le monde*
- b *Pierre m'a crié "Attention!", et moi j'ai dit ça à tout le monde*

Contrairement aux exemples qui précèdent, ceux-ci font apparaître un contraste entre les pro-phrases *le* et *ça*: en (48a), en effet, *le* ne peut pas être lié par l'énoncé rapporté, encadré de guillemets, mais peut seulement anaphoriser P₀ (= *Pierre m'a crié "Attention!"*). En (48b), en revanche, *ça* semble pouvoir anaphoriser non seulement P₀, mais aussi l'énoncé rapporté. Cette différence entre *le* et *ça*, apparaît confirmée par les données ci-dessous:

(49) LOCUTEUR A: "Merde!"

LOCUTEUR B: (a) *Il ne faut pas dire ça*

(b) *# Il ne faut pas le dire*

Etant donné le comportement parallèle de *le* et *ça* en (33), (34), (45), (46), etc., j'avancerai l'hypothèse qu'une citation a le statut catégoriel non pas d'une phrase, mais d'un SN; les contrastes (48a/b), (49Ba/b), suivent donc du fait que le pro-phrase (-genre, -nombre) *le* ne peut, par définition, anaphoriser qu'une phrase, alors que *ça* peut aussi anaphoriser un SN. Selon cette hypothèse, les données (48) et (49) échappent donc à la contrainte imposant la lecture factive des pro-phrases.

De ces hypothèses descriptives, peuvent être dérivées les contraintes

sur l'ellipsabilité du pro-phrase, qui se dégagent du contraste (37)/(38).

Le pro-phrase, dont nous avons vu qu'il est normalement +FAC, apparaît redondant - et ellipsable - s'il est régi par un verbe du type *deviner*, assignateur du trait +FAC. Mais le pro-phrase n'est pas redondant - et, par suite, pas ellipsable - s'il est régi par un verbe du type *croire*, *dire*, non spécifié pour le trait α FAC, ou par un verbe du type *prétendre*, *répéter*, assignateur du trait -FAC.

Cette analyse du contraste (37)/(38), peut être rapprochée de celle proposée plus haut pour le contraste (23b)/(25b). Les verbes de la sous-classe *deviner*, comme ceux de la sous-classe *aimer*, transmettent au complément qu'ils régissent un trait (+FACTIF; +GENÉRIQUE) qui rend redondant, et ellipsable, l'objet anaphorique porteur de ce même trait.

5. Ellipse définie et ellipse structurale

Dans ce qui suit, j'aimerais suggérer que les propriétés des structures topicalisées, fournissent des critères empiriques permettant de circonscrire une classe de verbes à objet structurellement ellipsable.

Nous avons vu en effet que, dans une grammaire du français incluant le principe (14), l'acceptabilité des énoncés non contrastifs (50):

(50)a *Cukor, j'adore*

b *Que Pierre est déprimé, alors là, tout le monde est au courant*

prouve qu'il convient de postuler dans la représentation syntaxique de ces phrases, une pro-forme réscriptive nulle, correspondant à l'ellipse de

l'objet anaphorique générique *ça* (*cela*). Autrement dit, l'intuition d'"ellipse définie" déclenchée par les phrases (50), apparaît corrélable ici à une place structurale vide - un "trou".

Soient maintenant les phrases topicalisées (51):

- (51)a *Marie déteste Cukor, mais moi, j'adore*
- b *Marie me propose toujours Cukor, car elle sait que j'adore*
- c *Pierre est déprimé, mais personne n'est au courant*

L'intuition suggère que l'argument manquant des opérateurs *adorer*, *être au courant*, est de même nature en (51), qu'en (50). J'avancerai l'hypothèse que si les opérateurs *adorer* et *être au courant*, sont à même de régir un objet elliptique dans une structure topicalisée comme (50), ils le peuvent également dans une structure non topicalisée comme (51); autrement dit, les enseignements tirés de l'analyse des structures topicalisées, peuvent être étendus aux structures non topicalisées. Cette extension se justifie par le fait que l'analyse des structures topicalisées permet de circonscrire les cas d'ellipse structurale à une classe restreinte d'anaphores lexicales (jusqu'ici: pro-SN générique, et pro-phrase), et à une classe restreinte de positions syntaxiques (position objet d'un verbe +générique ou +factif). Les structures topicalisées permettent ainsi d'isoler, parmi les énoncés comportant, intuitivement, une "ellipse définie", une sous-classe de cas comportant une ellipse structurale. Pour illustrer ce point, il suffit de revenir aux exemples (2) ci-dessus, dont nous avons vu que l'interprétation met en jeu une "ellipse définie". Selon la procédure ici proposée, les jugements d'acceptabilité associés aux formes topicalisées (52), indiquent que les phrases (2) ne contiennent pas de place vide elliptique (pro-forme -anaphorique nulle) dans la position marquée par un tiret

horizontal:

- (52)a *Cette boîte, j'ai ouvert ____*
- b *Les chaussettes, rincez ____ trois fois*
- c *?*Marie, Pierre a reçu une lettre ____ hier*
- d *?*Le lycée, Pierre a été renvoyé ____*

Les phrases (52a) et (52b) n'apparaissent en effet acceptables que comme des structures topicalisées contrastives, à trace-*qu*, et les phrases (52c) et (52d), comme des formes topicalisées "sauvages", enfreignant le principe (14). Il s'ensuit que l'"ellipse définie" des exemples (2) échappe à la syntaxe, de même que l'"ellipse définie" des exemples (53), confrontée aux formes topicalisées (54):

- (53)a *Marie ne savait pas comment faire pour percer le plafond; finalement, elle a utilisé un tournevis ____*
- b *Quelqu'un a empoisonné Pierre, et d'ailleurs, on soupçonne Marie ____*
- c *Pierre cherchait quelqu'un pour accorder son piano, et Marie s'est portée volontaire ____*
- (54)a *?*Percer le plafond, j'ai utilisé un tournevis*
- b *?*Avoir empoisonné Pierre, on soupçonne Marie*
- c *?*Accorder le piano, Marie s'est portée volontaire*

Bien entendu, l'acceptabilité des formes (55) n'est pas pertinente pour le repérage des ellipses structurales, ces exemples étant analysables comme des phrases topicalisées *qu*, ou comme des phrases non topicalisées à adverbial antéposé:

- (55)a Pour percer le plafond, j'ai utilisé un tournevis
- b Pour accorder le piano, Marie s'est portée volontaire

6. Conclusion

L'étude des phrases topicalisées du français m'a conduite, dans ce chapitre, à isoler deux classes de constructions comportant l'ellipse structurale d'un objet nominal. L'objet elliptique s'analyse, dans chaque cas, conformément à la thèse générale développée dans cette étude, comme une pro-forme nulle -anaphorique, placée ici sous la rection d'une sous-classe de verbes formellement caractérisables: verbes assignateurs du trait +générique, ou +factif. Cette restriction lexicale sur l'ellipsabilité de l'objet, s'est révélée dérivable du P.R.E., ce qui, en retour, confirme l'identification de l'objet nul comme une ellipse, plutôt qu'une catégorie vide. En vertu de la typologie des ellipses structurales établie au ch.XI, la distribution des objets elliptiques devrait échapper à la contrainte de symétrie qui pèse sur les ellipses dépourvues d'introducteur (type: Gapping); autrement dit, la distribution des objets elliptiques devrait être en tous points semblable à celle des pronoms objets lexicaux. Cette prédiction apparaît vérifiée, puisque les objets elliptiques peuvent, comme les pronoms pleins, être interprétés déictiquement, être séparés de leur antécédent par une distance non bornée (cf. §2.2), voire, figurer sur la gauche de leur antécédent, si toutefois ils ne le c-commandent pas:

- (56)a Le fait que j'adore $\left\{ \begin{matrix} \varphi_{a_i} \\ \emptyset_i \end{matrix} \right\}$ encourage Pierre à choisir $[Cukor]_i$
- b Le fait que je ne comprends pas $\left\{ \begin{matrix} \varphi_{a_i} \\ \emptyset_i \end{matrix} \right\}$ n'a pas empêché Marie de $[donner sa démission]_i$

CHAPITRE XIII :

SV elliptiques en français

1. Introduction

Je me tournerai ci-dessous vers une classe de constructions françaises jusqu'ici non décrites en grammaire générative, mettant en jeu l'ellipse structurale d'un SV - autrement dit, un SV nul anaphorique. Ainsi présenté, le phénomène constitue un apparent paradoxe, puisque nous avons vu au chapitre XI que les phrases anglaises à SV nul, comme (XI,1), n'ont pas d'équivalents en français; cf:

- (1)a *Jean est venu, mais Marie n'est pas.
- b *Lorsque Jean va partir, Marie va aussi
- c *Jean est parti il y a longtemps, mais Marie vient seulement
- d *Jean n'a pas dormi, mais Marie a
- e *Jean est inquiet, et Pierre est aussi

Je soutiendrai toutefois (1°) que l'ellipse de SV, examinée pour l'anglais au chapitre XI, est également attestée en français; (2°) que les SV nuls anglais et français sont des manifestations d'un même phénomène linguistique; et (3°) que les différences séparant ici les deux langues, sont imputables aux propriétés spécifiques de leurs Auxiliaires. Les données prises

en compte dans le présent chapitre, me conduiront à énoncer une contrainte syntaxique sur l'ellipse structurale.

2. Les données: premier survol

Si les formes (1) sont clairement exclues en français, les exemples (2) sont en revanche acceptables, dans un style très légèrement familier:

- (2)a Jean n'a pas accordé le piano, mais il aurait pu
- b Jean n'a pas accordé le piano, mais il aurait dû
- c Jean a accordé le piano, mais il n'aurait pas dû
- d Jean n'a pas été malade, mais il a bien failli
- e Jean a finalement acheté un hélicoptère, mais Marie n'a pas osé

Ces phrases ont une interprétation du type "ellipse définie", et sont paraphrasées par les formes (3), généralement perçues comme standard:

- (3)a Jean n'a pas accordé le piano, mais il aurait pu le faire
- b Jean n'a pas accordé le piano, mais il aurait dû le faire
- c Jean a accordé le piano, mais il n'aurait pas dû le faire
- d Jean n'a pas été malade, mais il a bien failli l'être
- e Jean a finalement acheté un hélicoptère, mais Marie n'a pas osé $\left. \begin{array}{l} \text{le faire} \\ \text{en acheter un} \end{array} \right\}$

Le test de la topicalisation nous révèle que l'intuition d'ellipse définie, correspond en (2) à un trou structural:

- (4)a Accorder le piano, quand même, il aurait pu
- b Accorder le piano, vraiment, il aurait dû
- c Accorder le piano, vraiment, il n'aurait pas dû
- d Etre malade, alors là, il a bien failli
- e Acheter un hélicoptère, alors là, elle n'a pas osé

Le trou placé dans P est relié anaphoriquement au topique infinitival: *accorder le piano, être malade, acheter un hélicoptère*. La relation antécédent-anaphore se révèle non bornée (cf. 5a), mais n'apparaît assujettie ni à la CSNC (cf. 5b), ni à la contrainte des flots-qu (cf. 5c):

- (5)a Accorder le piano, vraiment, j'estime qu'il aurait pu
- b Accorder le piano, hélas, il faut se résoudre au fait qu'il ne peut pas
- c Accorder le piano, alors là, je me demande qui aurait pu

Ces données indiquent que le noeud vide placé à droite de *pouvoir*, en (5) et en (4a), ne peut être identifié comme une trace-qu, mais exhibe les propriétés d'une pro-forme résomptive. Cette conclusion est conforme à l'intuition: les phrases topicalisées (2) n'ont pas l'interprétation contrastive qui caractérise les structures topicalisées qu, mais plutôt les propriétés sémantiques des constructions disloquées; ce point est souligné par la possibilité d'y insérer un adverbial parenthétique (*hélas, alors là, vraiment, etc.*).

Conformément aux hypothèses du ch.XII §5, je supposerai par ailleurs que la place structurale vide des exemples (2), est essentiellement de même nature que celle des exemples (4).

Ce trou exhibe les propriétés d'une ellipse, plutôt que d'une catégorie vide, puisqu'il peut être comblé par du matériel lexical répété (dans

les exemples du type 2), ou (quand l'antécédent est sémantiquement agentif) par le pro-SV *le faire*. Le noeud vide des exemples (2) et (4) ne peut pas, en revanche, être comblé par l'anaphorique *ça*. Certains des items capables d'introduire une ellipse dans une structure du type (2) ou (4), ne peuvent jamais régir un objet nominal: ainsi les aspectuels, ex: *avoir failli, être en train*:

- (6)a *Pierre a failli *ça*
- b *Pierre est en train de *ça*
- (7)a Accorder le piano, alors là, j'ai bien failli
- b Accorder le piano, justement, je suis en train

D'autres éléments, comme *pouvoir* (2a, 4a), *devoir* (2b,c; 4b,c), *oser* (2e, 4e), sont capables de régir un objet nominal, mais pas l'ANAPHORIQUE *ça*:

- (8)a Pierre peut tout, y compris *ça*
- b Pierre doit *ça* à la collectivité
- c Pierre n'oserait jamais *ça*
- (9)a { *Accorder le piano }, quand même, il aurait pu *ça*
 { *Que Marie parte }
- b { *Accorder le piano }, vraiment, il aurait dû *ça*
 { *Que Marie parte }
- c { *Accorder le piano }, alors là, il n'a pas osé *ça*
 { *Que Marie parte }

Le comportement de *vouloir* semble ici s'aligner sur celui de *pouvoir, devoir, oser*:

- (11)a [Accorder le piano]_i, alors là, il aurait bien voulu [le faire]_i
- b * [Accorder le piano]_i, alors là, il aurait bien voulu [ça]_i
- c [Accorder le piano]_i, alors là, il aurait bien voulu [∅]_i

Quant à l'acceptabilité, en regard du trou, d'une pro-forme clitique (*le* ou *en*), elle semble varier d'un cas sur l'autre. Le complément infinitival d'un aspectuel (ex. *être en train de, avoir failli*) n'est pas anaphorisable par *le* ou *en*, mais seulement par *le faire*:

- (12)a Accorder le piano, alors là, j'ai bien failli *le faire*
- b *Accorder le piano, alors là, je l'ai bien failli
- c Accorder le piano, alors là, j'ai bien failli
- (13)a Accorder le piano, justement, j'étais en train de *le faire*
- b *Accorder le piano, justement, { j'en } étais en train
 { je l' }
- c Accorder le piano, justement, j'étais en train

Le clitique anaphorique est également nettement exclus dans les cas suivants:

- (14)a Accorder les pianos, alors là, je ne sais vraiment pas *le faire*
- b *Accorder les pianos, alors là, je ne le sais vraiment pas
- c Accorder les pianos, alors là, je ne sais vraiment pas
- (15)a Accorder le piano, vous êtes témoin que j'ai essayé de *le faire*
- b *Accorder le piano, vous êtes témoin que je l'ai essayé
- c Accorder le piano, vous êtes témoin que j'ai essayé

Dans les cas suivants, le topique infinitival semble par contre anaphorisable par *le*:

- (16)a Accorder le piano, quand même, il l'aurait pu (cf. 4a)
- b Accorder le piano, vraiment, il l'aurait dû (cf. 4b)
- c Acheter un hélicoptère, alors là, elle ne l'a pas osé (cf. 4e)
- d Accorder le piano, alors là, il l'aurait bien voulu (cf. 11)

Et lorsque l'ellipse correspond à un complément introduit par *de*, comme en (17), le clitique *en* est généralement acceptable¹:

- (17)a Accorder le piano, vraiment, je n'ai pas le $\left. \begin{matrix} \text{temps} \\ \text{courage} \\ \text{droit} \end{matrix} \right\}$ de
le faire.
- b Accorder le piano, vraiment, je n'en ai pas le $\left. \begin{matrix} \text{temps} \\ \text{courage} \\ \text{droit} \end{matrix} \right\}$
- c Accorder le piano, vraiment, je n'ai pas le $\left. \begin{matrix} \text{temps} \\ \text{courage} \\ \text{droit} \end{matrix} \right\}$

Pour décrire cet ensemble de données, je supposerai que l'anaphore nulle des exemples du type (2) et (4), n'est pas assignée à la catégorie SN (comme l'étaient le pro-SN générique et le pro-phrase factif des exemples du chapitre XII), mais à la catégorie SV, comme c'est également le cas de l'anaphorique *le faire*. Ceci revient à postuler dans la représentation syntaxique des phrases (2) et (4), un SV anaphorique elliptique, ayant pour contrepartie lexicale le SV anaphorique *le faire*, lorsque le SV antécédent est sémantiquement agentif :

1. L'inacceptabilité de (II) en regard de (I), peut être indépendamment dérivée du principe du A-sur-A (v. ci-dessus XI,120):
 (I) Accorder le piano, je suis en train de le faire
 (II) *Accorder le piano, j'en suis en train

- (18)a Jean n'a pas $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \text{accordé le piano} \end{matrix} \right]_i$, mais il aurait pu $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \emptyset \end{matrix} \right]_i$ (=2a)
- b $\left[\begin{matrix} \text{TOP} \\ \text{SV} \end{matrix} \left[\begin{matrix} \text{Accorder le piano} \\ \end{matrix} \right]_i \right]$, quand même, il aurait pu $\left[\begin{matrix} \text{SV} \\ \emptyset \end{matrix} \right]_i$ (=4a)

Les formes (16) et (17) attestent par ailleurs qu'à droite de certains éléments (de type modal), un SV peut être anaphorisé par les clitiques *le* et *en*, anaphores nominales non marquées pour le genre et le nombre.

3. Position structurale du SV elliptique

3.1. Aspectuels et modalisateurs

En français comme en anglais, les SV elliptiques occupent une position structurale introduite (localement c-commandée) par un élément d'une sous-classe déterminée, que je m'attacherai ici à circonscrire.

En français comme en anglais, l'introducteur du SV elliptique est toujours porteur des affixes de Temps et d'Accord. Nous avons vu cependant (ex. 1) que les SV elliptiques du français, contrairement à ceux de l'anglais, ne peuvent pas être introduits par un auxiliaire, au sens habituel du terme, à savoir, par un élément de l'ensemble: *avoir, être, aller* (+ Infinitif = futur proche), *venir de* (+ Infinitif = passé immédiat). En français comme en anglais, par ailleurs, l'ellipse du SV n'est pas possible à droite d'un verbe quelconque; comparer par exemple:

- (19)a Pierre n'a pas accordé le piano, pourtant il aurait pu $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ \emptyset \end{matrix} \right\}$
- b Pierre n'a pas accordé le piano, pourtant il a prétendu $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ * \emptyset \end{matrix} \right\}$
- (20)a Pierre n'achète pas d'hélicoptère, et pourtant il aimerait bien $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ \emptyset \end{matrix} \right\}$
- b Pierre n'achète pas d'hélicoptère, et pourtant il espère $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ * \emptyset \end{matrix} \right\}$
- (21)a Pierre n'a pas accordé le piano, pourtant il aurait dû $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ \emptyset \end{matrix} \right\}$
- b Pierre n'a pas accordé le piano, pourtant il a pensé $\left. \begin{matrix} \text{le faire} \\ * \emptyset \end{matrix} \right\}$

Une façon de décrire ces données, consiste à supposer que l'élément souligné des exemples (a), a pour complément un SV, tandis que celui des exemples (b), régit une complétive à l'infinitif: autrement dit, les phrases (19a) et (19b) ont respectivement pour représentations syntaxiques, (22a) et (22b):

- (22)a ...il aurait pu $\left[\begin{array}{c} \text{SV} \\ \text{le faire} \end{array} \right]$
- b ...il a prétendu $\left[\begin{array}{c} \text{P} \\ \text{SN} \end{array} \left[\begin{array}{c} \text{e} \\ \text{S.Préd} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{le faire} \end{array} \right] \right]$

J'avancerai donc l'embryon d'hypothèse suivant: de façon générale, un SV elliptique doit être localement c-commandé par un élément verbal, dont la nature demeure à préciser. Cette contrainte, qui suit des principes structuraux réglant la récupérabilité des ellipses structurales², n'est pas satisfaite en (22b), où le SV candidat à l'ellipse, est séparé du verbe *prétendre* par le sujet d'une proposition.

Les deux analyses envisagées sous (22), correspondent à des hypothèses courantes de la grammaire générative. Considérons cependant l'exemple suivant:

- (23) Pierre n'a pas accordé le piano, *pourtant*, il aurait bien voulu $\left\{ \begin{array}{c} \text{le faire} \\ \emptyset \end{array} \right\}$

Si la généralisation qui précède est correcte, l'ellipsabilité de *le faire* en (23), indique que le complément infinitival est ici localement c-commandé par *vouloir*, autrement dit, doit être identifié comme un SV, et non comme une complétive. Dans ce cas, la description proposée ici n'est pas conforme à l'analyse générative courante, qui traite comme une phrase tout complément infinitival commutant avec une complétive

2. v. ci-dessus (XI,61)

temporalisée. Selon cette approche, le complément infinitival de *avoir failli* sera identifié comme un SV, mais celui de *vouloir*, comme une phrase, au vu du contraste suivant:

- (24)a Pierre a failli le faire
- b *Pierre a failli qu'il/elle le fait/fasse
- (25)a Pierre a voulu le faire
- b Pierre a voulu qu'il/elle le fasse

Ces données valent à *vouloir* d'être classé par Gross (1975) dans sa table n°6 (verbes à complétive objet: 25a est donc analysé comme une forme réduite de 25b), tandis qu'*avoir failli* figure dans la table n°1 (verbes "résiduels", sans structure à complétive associée). La distribution des SV elliptiques conduit au contraire à réunir *vouloir* (+ Infinitif) et *avoir failli* au sein d'une même classe, rapprochement confirmé par ailleurs par la forme des compléments anaphoriques:

- (26)a $\left[\text{Marie est partie} \right]_i$, et *pourtant*, Pierre ne voulait pas $\left\{ \begin{array}{c} \text{cela}_i \\ \text{ça}_i \end{array} \right\}$
- b Pierre n'a pas $\left[\text{réparé le piano} \right]_i$, *pourtant*, il $\left\{ \begin{array}{c} \text{aurait bien voulu} \\ \text{a bien failli} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{c} * \text{cela}_i \\ \text{le faire}_i \end{array} \right\}$

L'inacceptabilité de l'anaphorique *cela/ça*, en regard de *le faire*, est déjà apparue (§1) comme un test du caractère non phrastique de l'antécédent.

Je me tournerai donc vers les éléments verbaux à complément SV, afin de tenter d'isoler ceux qui peuvent introduire un SV elliptique.

Quatre cas de figures peuvent être distingués:

(1°) Eléments qui introduisent toujours un SV lexical; ex: avoir beau, faire mine (de), avoir le culot (de), tenter (de):

- (27)a Pierre n'a pas accordé le piano, mais il aurait beau le faire, personne ne lui en saurait gré
- b *Pierre n'a pas accordé le piano, mais il aurait beau, personne ne lui en saurait gré

(2°) Eléments qui introduisent facultativement un SV lexical. Trois situations peuvent ici se présenter:

(2-A) L'absence de SV complément, ne permet pas une interprétation de type "ellipse définie"; ex: partir (aller, revenir, etc.: table 2 de Gross, 1975):

- (28)a Pierre n'a pas encore accordé le piano, mais il est parti le faire
- ≠ b Pierre n'a pas encore accordé le piano, mais il est parti

(2-B) L'absence de SV complément permet une interprétation de type "ellipse définie"; mais le test de la topicalisation suggère que l'ellipse n'est pas structurale:

- (29)a Pierre rédige sa thèse lentement, mais Marie se dépêche de le faire
- = b Pierre rédige sa thèse lentement, mais Marie se dépêche
- c ?*Rédiger sa thèse, alors là, elle se dépêche

(2-C) L'absence de SV complément est corrélée à une interprétation de type "ellipse définie", et le test de la topicalisation révèle un trou structural:

- (30)a Pierre n'a pas accordé le piano, mais il aurait pu le faire
- = b Pierre n'a pas accordé le piano, mais il aurait pu Accorder le piano, alors là, il aurait pu

Les verbes à complément SV, qui sont capables d'introduire un SV elliptique, sont donc ceux de la sous-classe (2-C), dont pouvoir est donné ci-dessus comme le prototype. Ces verbes forment un ensemble restreint (bien que, sans doute, ouvert: voir *infra*), dont un échantillon représentatif, assorti d'exemples, est présenté en annexe au présent chapitre (Annexe XIII). Cet ensemble est lui-même composé de deux types d'éléments:

(31) Introduceurs de SV elliptiques

- a "Modalisateurs", qui précisent la relation sémantique sujet-prédicat, et/ou locuteur-énoncé: pouvoir, devoir, vouloir - cf 32
- b Aspectuels: avoir failli, être en train de, avoir l'habitude de

Dans les tables de Gross (1975), ces verbes sont enregistrés dans des lieux divers: certains sont en effet des modaux ou aspectuels classiques (pouvoir, être en train de); mais d'autres sont couramment identifiés comme des verbes à complétive objet (vouloir, falloir, avoir envie de ce que P).

La sous-classe des modalisateurs semble réductible à une liste-noyau d'éléments, dont chacun sert de base à un ensemble ouvert de synonymes, ou quasi-synonymes, ensemble variable d'un dialecte et d'un

locuteur à l'autre. Mon propre dialecte me livre les résultats suivants:

(32) Modalisateurs (v. exemples en Annexe)

- (a) pouvoir: avoir le droit/la possibilité; être de force, être de taille, être capable; savoir³
- (b) ne pas pouvoir: avoir du mal/de la peine (à V-inf X); ne pas avoir le courage (de V-inf X)
- (c) devoir: être obligé; falloir
- (d) ne pas devoir: ne pas avoir le droit; ne pas falloir
- (e) vouloir: accepter, avoir envie, être d'accord, être partisan, être pour, être résigné, essayer, oser, être motivé, aimer + Conditionnel
- (f) ne pas vouloir: refuser, être contre
- (g) ne pas V: éviter

Ce que suggère la liste ainsi présentée, c'est que l'ensemble des modalisateurs se réduit essentiellement aux trois éléments: *pouvoir*, *devoir*, *vouloir*, à leurs antonymes, et au verbe *éviter*, que l'on peut analyser comme une lexicalisation de la négation. L'hypothèse laissée implicite, est que l'appartenance, ou la non-appartenance, d'un verbe à complément SV, à la classe que je cherche ici à circonscrire, n'est pas une propriété lexicale idiosyncrasique, mais se détermine analogiquement, à partir d'une liste-noyau. Ainsi, dans mon dialecte, *ne pas avoir le courage* peut introduire un SV elliptique, sur le modèle de *ne pas pouvoir*:

3. *Savoir*, modalisateur et quasi-synonyme de *pouvoir* (ex: *savoir jouer du piano*), doit être distingué ici du verbe homonyme régissant une complétive objet (ex: *savoir qu'on joue du piano*)

- (33)a Acheter un hélicoptère, vraiment, je n'ai pas pu
- b Acheter un hélicoptère, vraiment, je n'ai pas eu le courage

Notons par contre le contraste suivant:

- (34)a Pierre a acheté un hélicoptère, mais Marie n'a pas eu le courage ^{de le faire} _{}
- b Pierre n'a pas acheté un hélicoptère, mais Marie a eu le courage ^{de le faire} _{}

Si l'ellipse est plus acceptable en (34a), qu'en (34b), c'est que *ne pas avoir le courage* est, dans ce contexte, un quasi-synonyme de *ne pas pouvoir*, alors que sa contrepartie affirmative: *avoir le courage*, n'est PAS, en (34b), un synonyme de *pouvoir*, *devoir* ou *vouloir*. Autrement dit, ce sont les propriétés sémantiques de ces séquences, qui conduisent à assigner *ne pas avoir le courage* (en (34a), mais non *avoir le courage* (en 34b), à la classe des modalisateurs. Cette observation va dans le sens de l'hypothèse, développée notamment par Carter (1984), suivant laquelle les contraintes distributionnelles attachées à certains items lexicaux, prennent leur source dans (et peuvent donc s'expliquer par) les propriétés sémantiques de ceux-ci.

3.2. Semi-auxiliaires

Il n'est pas sans intérêt de noter que la liste des verbes français ainsi isolée (cf. 31), présente de très fortes analogies avec la liste des

4. Dans mon idiolecte, une anaphore lexicale est ici de rigueur, pour l'interprétation recherchée: ...*mais Marie a eu ce courage*

"semi-auxiliaires" espagnols, dressée par Aissen et Perlmutter (1976), et que je reproduis ci-dessous :

(35) Semi-auxiliaires de l'espagnol

forme espagnole	traduc. anglaise	traduc. française ⁵
<i>soler</i>	<i>tend (used to)</i>	<i>avoir l'habitude</i>
<i>acabar de</i>	<i>have just</i>	<i>venir de</i>
<i>querer</i>	<i>want</i>	<i>vouloir</i>
<i>tratar de</i>	<i>try</i>	<i>essayer de</i>
<i>poder</i>	<i>can, be able to</i>	<i>pouvoir</i>
<i>deber</i>	<i>should, be probable</i>	<i>devoir</i>
<i>empezar a</i>	<i>begin</i>	<i>com mence</i>
<i>terminar de</i>	<i>finish</i>	<i>finir de</i>
<i>continuar</i>	<i>continue</i>	<i>continuer à/de</i>
<i>seguir</i>	<i>keep on</i>	<i>continuer à/de</i>
<i>volver a</i>	<i>re-; again</i>	<i>recom mence</i>

Comme la liste esquissée en (31), celle-ci est constituée des équivalents de *vouloir/pouvoir/devoir*, et de verbes aspectuels. Ces verbes sont caractérisés par Aissen et Perlmutter, comme permettant facultativement la montée d'un clitique objet hors d'une enchâssée. Autrement dit, les deux formes (36) sont concurremment acceptables en espagnol:

- (36)a *Quiero comprarlo*
 (veux acheter-le) "je veux l'acheter"
- b *Lo quiero comprar*
 (le veux acheter) "je le veux acheter"

5. A une exception près (traduction de *soler* par *used to*), la traduction anglaise est de Aissen-Perlmutter (1976), et Zagona (1982); la traduction française est de moi, AZH.

Cette propriété des semi-auxiliaires place ceux-ci à mi-chemin entre les verbes à complétive objet, comme *creir* ("croire"), qui ne permettent pas du tout la montée d'un clitique objet enchâssé (cf. 37), et les verbes causatifs, comme *hacer* ("faire"), qui l'imposent (cf. 38):

- (37)a *Creía comprarlo*
 (croyais acheter-le) "je croyais l'acheter"
- b **Lo creía comprar*
 (le croyais acheter) "je le croyais acheter"
- (38)a **Hice comprarlo*
 (ai fait acheter-le) "j'ai fait l'acheter"
- b *Lo hice comprar*
 (le ai fait acheter) "je l'ai fait acheter"

Zagona (1982) fait valoir que les semi-auxiliaires s'apparentent à la fois aux verbes-têtes, et aux Auxiliaires: comme les premiers, ils sont dominants du point de vue sélectionnel (ils sélectionnent leur complément), ils sont combinables entre eux, et porteurs d'affixes flexionnels; comme les seconds, ils peuvent c-commander localement un SV, auquel ils se "soudent" (voir la montée des clitiqes), et s'ils ont un complément nominal, ils ne lui assignent pas de rôle thématique. Zagona relève également que les semi-auxiliaires permettent l'ellipse de leur SV complément, mais elle ne semble pas considérer que cette ellipse correspond à un trou structural. L'hypothèse centrale de Zagona est en effet que les SV nuls de l'anglais, sont à analyser comme des catégories vides, et constituent un phénomène ignoré de l'espagnol, radicalement distinct de l'ellipse du SV roman introduit par un semi-auxiliaire.

Il est pourtant impossible de ne pas être frappé par les analogies entre les semi-auxiliaires espagnols (35), et français (31), et les Auxiliaires capables en anglais d'introduire un SV nul. Ainsi les modaux anglais *must, may, might, can, could, should, would*, ont pour contreparties françaises les modalisateurs: *falloir, avoir le droit, pouvoir, devoir*, etc. Il existe une convergence frappante entre les formes anglaises (39) et françaises (40):

- (39)a *John wanted to leave, but he couldn't*
- b *John ought to have left, but Mary shouldn't have*
- c *John smokes, but Mary prefers not to*

- (40)a *Pierre voulait partir, mais il n'a pas pu*
- b *Pierre aurait dû partir, mais Marie n'aurait pas dû*
- c *Pierre fume, mais Marie préfère éviter*

Or, l'analyse proposée par Zagona (1982) fait des SV nuls anglais, et des SV elliptiques romans, des phénomènes linguistiques complètement séparés, ceux-là étant analysés - schématiquement - comme "plus syntaxiques" que ceux-ci.

Jé soutiendrai ici au contraire, que les SV nuls anglais et romans correspondent les uns comme les autres à des ellipses structurales, et que les différences qui les séparent n'ont rien à voir avec les principes de la grammaire-noyau réglant la distribution des catégories vides.

La recherche des convergences entre l'anglais et les langues romanes conduit, il est vrai, à réviser certaines "évidences" de la littérature générative récente. En particulier, on peut observer que le verbe français

vouloir (espagnol *querer*), rangé plus haut (31, 35) parmi les semi-auxiliaires parce qu'il peut introduire un SV elliptique, a pour contrepartie anglaise l'élément *want*, couramment identifié comme un verbe-tête à objet phrastique. Rappelons que *vouloir* ne peut introduire un SV nul que si la suite ellipsée est un complément à l'infinitif. Dans ce cas, *vouloir* a pour contrepartie anglaise la suite *want to*, dont une propriété abondamment signalée⁶ est qu'elle permet outre-Atlantique la contraction de *to* (*want to leave* → *wanna leave*). Or, cette propriété s'avère, justement, restreinte, dans les dialectes considérés, à quelques éléments de la catégorie Auxiliaire: *going to leave* → *gonna leave* (futur proche); *got to leave* → *gotta leave* (cf. *devoir*). On peut donc voir dans la contractibilité de *want to*, le signe de son ralliement à la classe des Auxiliaires. Notons maintenant que cette analyse de *want to* fournit pour le contraste (41a/b), une explication infiniment plus simple que toutes celles proposées jusqu'ici dans le cadre de la théorie chomskyenne du "Gouvernement et Liage":

- (41)a *Who do you want to visit?* (*want to* → *wanna*)
(qui veux-tu visiter)
"A qui veux-tu rendre visite"
- b *Who do you want to visit you* (*want to* → **wanna*)
(qui veux-tu te visiter)

Si l'on suppose, comme Jaeggli (1981) et Chomsky (1982b) que *want* régit toujours une complétive, on est conduit à postuler une différence

6. Sur la contraction *want to* → *wanna*, v. notamment Lakoff (1970c), Bresnan (1971), Chomsky (1975, 1977), Lightfoot (1976), Postal et Pullum (1977, 1978), Chomsky et Lasnik (1978), Bolinger (1981), Bresnan (1982), Jacobson (1982), Zagona (1982), Aoun et Lightfoot (1984).

abstraite et difficilement vérifiable, entre le sujet vide de la complétive de (41a), par-dessus lequel la contraction peut avoir lieu, et le sujet vide de la complétive de (41b), qui semble bloquer la contraction. Selon les auteurs cités, le contraste (41a/b) nous renseigne sur les propriétés des catégories vides: PRO (41a) serait "invisible pour les règles morphologiques", contrairement à la trace-qu de (41b). Suivant les hypothèses envisagées ici, la contraction se révèle impossible en (41b) parce que want y régit une complétive, dont le sujet a été déplacé: want n'est donc pas un Auxiliaire. En (41a), en revanche, want to est dans l'Auxiliaire, et c-commande localement un SV, dont il n'est pas séparé par une place vide: la contraction peut s'effectuer.

4. Auxiliaires et semi-auxiliaires: problèmes d'identification

4.1. Semi-auxiliaires et récupérabilité du SV elliptique

En français, l'ellipsabilité d'un SV n'est pas déterminée uniquement par le choix lexical du verbe qui le c-commande localement. On constate notamment que le choix du Temps a une incidence sur l'acceptabilité de l'ellipse du SV; comparer:

(42) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i,
 pourtant il {aurait pu } {le faire_i }
 {pouvait } {∅_i }

(43) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i,
 {pourtant il a pu } {le faire_i }
 {pourtant il pourra } {?*∅_i }

(44) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i,
 mais il {aurait dû } {le faire_i }
 {devrait } {∅_i }
 {voudrait bien }

(45) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i,
 mais il {doit } {le faire_i }
 {devra } {?*∅_i }
 {veut bien }

Dans les cas de ce genre, l'ellipse du SV semble souvent facilitée lorsque le verbe introducteur est au mode conditionnel. Les temps de l'indicatif peuvent toutefois faire l'affaire, s'ils sont associés à certains adverbes, comme en (47) (comparer 48), ou s'ils sont répétés dans un contexte contrastif, sous intonation anaphorisante, comme en (49):

(46) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i, mais il pourra {le faire_i }
 {?*∅_i }

(47) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i aujourd'hui,
 mais demain il pourra sûrement {le faire_i }
 {∅_i }

(48) Pierre n'a pas [acheté un hélicoptère]_i ici,
 mais il pourra {le faire_i } demain
 {?*∅_i }

(49) Pierre {n'a pas pu } [acheter un hélicoptère]_i,
 {ne pourra pas }
 mais MARIE {a pu } {le faire_i }
 {pourra } {∅_i }

Ces contrastes ne semblent pas avoir leur pendant en anglais, où tous les exemples (50) sont également acceptables:

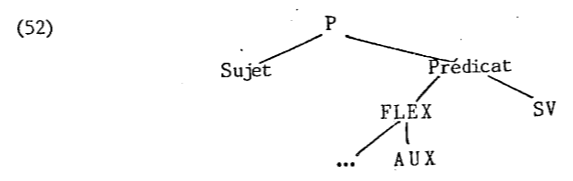
- (50)a *John didn't buy a helicopter, although he could have*
- b *John didn't buy a helicopter, although he could*
- c *John didn't buy a helicopter, but he* could have
should have
would like to
- c *John didn't buy a helicopter, but he* will have to
wants to
- e *John didn't buy a helicopter, but he will be able to*
- f *John didn't buy a helicopter today, but tomorrow, he will certainly be able to*
- g *John didn't buy a helicopter here, but he will be able to tomorrow*
- h *John couldn't buy a helicopter, but MARY could*

4.2. "Auxiliarité" et "verbalité"

J'émettrai cette double hypothèse:

- (51) Hypothèse:
 - (a) En français comme en anglais, un SV elliptique n'est récupérable que s'il est localement c-commandé par un noeud FLEXION dominant un Auxiliaire lexical.
 - (b) L'ellipse structurale ne peut affecter qu'une catégorie incluant une tête de syntagme.

En vertu de (51a), une structure à SV elliptique doit s'analyser selon le schéma (52):



L'hypothèse (51b) prédit que l'ellipse structurale peut affecter tout un

syntagme, ou une portion seulement d'un syntagme; mais que, dans ce second cas, le matériel ellipsé correspondra toujours à une catégorie de type X, ou X', à l'exclusion du spécifieur. Il va de soi qu'une généralisation comme (51b) doit être prise comme une hypothèse de travail, demandant à se voir confronter à d'autres données. Elle n'est en tout cas infirmée par aucune des constructions elliptiques examinées dans cette thèse, si l'on admet l'analyse structurale proposée parallèlement pour le syntagme prédicatif (ch.IX et XI). Dans les cas étudiés, les catégories affectées par l'ellipse structurale sont V* (Gapping, comparatives), SN (ellipse de ça, le; prépositions orphelines), SV; on peut ajouter à cette liste l'ellipse du N' anglais (...but not John's Ø), rapidement mentionnée au chapitre VIII (§6.1). (51b) formalise par ailleurs l'idée, qui a une certaine résonance intuitive, que la propriété de redondance, mise en oeuvre par le P.R.E., est l'apanage des catégories "noyaux" (des têtes de syntagmes), à l'exclusion des catégories "auxiliaires" ou "outils".

Revenons à l'ellipse du SV, et à l'hypothèse (51). Une différence cruciale entre les Auxiliaires anglais, et ceux du français, est que ceux-là, mais non ceux-ci, sont identifiés comme tels, et distingués des verbes-têtes, par certaines propriétés morphosyntaxiques dont les principales ont été énumérées au §2. Les Auxiliaires du français ne se distinguent des verbes-têtes que par leur relation hiérarchique à ces derniers: membres du spécifieur du Prédicat, ils sont des mots-outils, et non des têtes de syntagme. Mais cette propriété mise à part, les Auxiliaires du français ont le même comportement morphosyntaxique que les verbes-têtes: ils sont directement suivis de leur complément (cf. 53); ils se distribuent

de la même façon par rapport à la négation (cf. 54) et à l'inversion du sujet (cf. 55):

(53)a Pierre espère le faire

b Pierre va/doit le faire

c Pierre a mangé

(54)a Pierre n'espère pas le faire

b Pierre ne va/doit pas le faire

c Pierre n'a pas mangé

(55)a (Pierre) espère-t-il le faire?

b (Pierre) va/doit-il le faire?

c (Pierre) a-t-il mangé? ⁷

Pour formaliser ces différences entre les Auxiliaires anglais, et français, je supposerai que les premiers sont porteurs, dans le lexique, des traits +AUX, -V, et les seconds, des traits +AUX, +V. Autrement dit, les Auxiliaires de l'anglais sont identifiés à la fois positivement - comme des "Auxiliaires" - et négativement - comme des "non verbes", tandis que les Auxiliaires français sont aussi des verbes. Les traits +AUX et +V doivent être compris comme signifiant que les éléments qui les portent peuvent être insérés, respectivement, sous les noeuds AUX (inclus dans la Flexion, spécifieur du Prédicat), et V (tête du SV). Je supposerai

7. Le français (moderne) diffère de l'espagnol en ce que la montée des clitiques objets s'effectue seulement avec être, avoir, faire (et les autres causatifs): Il se l'est attribué; Il l'a relié; Il l'a fait relier; et non pas avec aller (*Il le va faire); venir (*Il le vient de faire); ni avec les semi-auxiliaires (*Il le peut faire). En français, par conséquent, la montée des clitiques objets n'est généralement corrélée ni au trait +AUX, ni au trait +V.

en outre que l'assignation du trait +AUX peut s'appuyer sur des propriétés de type sémantique (notion de "mot-outil"), mais que l'assignation du trait -V, suit de propriétés formelles bien définies (en anglais: inversion du sujet, négation, etc.: cf. ch.XI §2).

La principale différence entre l'ellipse du SV anglais, et celle du SV français (ou: roman), pourrait maintenant être énoncée comme suit. En anglais, le principe (51a) n'est mis en oeuvre que si l'élément placé sous le noeud Auxiliaire, est univoquement identifié comme tel par son double trait +AUX -V. Observons ainsi que l'anglais *keep* (+ Infinitif), qui est selon toute vraisemblance repéré sémantiquement comme un mot-outil - i.e. comme +AUX ⁸ - se comporte cependant comme un verbe (+V) du point de vue morphosyntaxique:

(56)a *John keeps not laughing

b John does not keep laughing
"John ne continue pas à rire"

(57)a *Keeps he laughing?

b Does he keep laughing?
"Est-ce qu'il continue à rire?"

Corrélativement, *keep* ne peut introduire un SV elliptique:

(58) *John is always [laughing]₁, and Mary keeps [Ø]₁ too

8. Noter que l'anglais *keep* a un proche équivalent dans la liste espagnole (35): *seguir*

En français, par contre, les éléments porteurs du trait +AUX, le sont aussi du trait +V, et sont donc également capables, *a priori*, de figurer sous le noeud AUX, que sous le noeud V. En français comme en anglais toutefois, l'ellipse du SV n'est acceptable (suivant 51) que si l'élément qui introduit la place vide, est assigné de façon univoque au spécifieur du prédicat. Il s'ensuit qu'en anglais, l'ellipse du SV sera généralement acceptable (*modulo* certaines restrictions fonctionnelles dérivables du P.R.E., cf. ci-dessous §5), dès lors que le trou sera introduit par un élément +AUX, -V. En français en revanche, le SV elliptique, introduit par un élément +AUX, +V, ne sera récupérable qu'en présence de marques externes indiquant clairement que cet élément est bien placé sous le noeud AUX.

Deux groupes d'items +AUX se sont avérés capables, en français, d'introduire un SV elliptique: aspectuels, et modalisateurs. Si l'esprit de ce qui précède est correct, il faut donc se demander, notamment, pourquoi les modalisateurs peuvent, dans certaines conditions, être assignés univoquement au noeud AUX, alors que ceci paraît impossible pour les auxiliaires *avoir* et *être* (cf. ex. 1a,d,e). Bien évidemment, la réponse à cette question ne peut se confondre avec la recherche d'un formalisme qui rende compte des (prédise les) données: il serait simple, par exemple, d'assigner aux auxiliaires *avoir* et *être* un trait syntaxique abstrait, soit: "L-T", "n'est-pas-un-gouverneur-propre", ou "+Schtroumpf", dont seraient démunis les modalisateurs. L'on n'aurait pas pour autant avancé dans la compréhension des propriétés observées. Les hypothèses ébauchées ci-dessous ne sont pas formalisées, et laissent divers points dans l'ombre;

elles ont au moins le mérite de contenir l'esquisse d'une explication - bref, d'être réfutables.

J'avancerai donc, prudemment, l'hypothèse que les modalisateurs sont assignés au noeud AUX sur la base de certaines caractéristiques sémantiques, dont l'une est leur "non-temporalité". Autrement dit, le contenu sémantique des modalisateurs échappe au Temps grammatical, ceci rendant compte par exemple de leur affinité avec le mode conditionnel, et du fait qu'un modalisateur apparaît d'autant plus difficilement assigné au noeud AUX, qu'il est nettement marqué pour le Temps (cf. ex. 43, 45, 46, 48 - comparer 47, 49). Cette propriété sémantique des modalisateurs français est, notons-le, partagée par les modaux anglais, très restreints quant au Temps (**He has could, *He will can, *He is canning*, etc.). En somme, les modalisateurs du français pourraient se voir attacher, par le biais du contexte énonciatif, des propriétés sémantiques permettant de les assigner sans équivoque au noeud AUX. Les auxiliaires *avoir* et *être*, qui sont de simples supports flexionnels, sans contenu sémantique propre, ne semblent pas pouvoir faire l'objet du repérage sémantique dont bénéficient les modalisateurs.

On peut de même se demander pourquoi *être en train, être habitué*, peuvent être univoquement assignés au noeud AUX, alors que ceci s'avère impossible pour *aller* (futur proche) et *venir* (passé immédiat) (ex. 1b,c). Je suggérerai que la différence pertinente est essentiellement du même ordre que dans le cas qui précède: les auxiliaires *aller* et *venir* n'ont pas de contenu sémantique propre, et ne peuvent pas être distingués de leurs homonymes +V, -AUX, par le contexte énonciatif.

Avoir failli, être en train, qui sont sémantiquement pleins, sont repérés univoquement comme des spécifieurs. *Avoir beau*, enfin, dont nous avons vu qu'il ne permet pas l'ellipse du SV qu'il introduit (ex. 27), est pourtant sémantiquement plein, et intuitivement perçu comme un verbe-outil, plutôt qu'un verbe-tête: le fait qu'il n'ait aucun équivalent dans la liste (35), suggère qu'il est malgré tout extérieur à la classe des éléments +AUX: à l'évidence, bien des questions demeurent à explorer.

4.3. L'ellipse de SV, Gapping, et la notion de "verbalité"

Les remarques et hypothèses qui précèdent m'invitent à revenir sur un point, brièvement abordé aux chapitres IX et XI: le statut de l'élément *be*, en anglais. Je rappelle d'abord les faits concernant Gapping: mes informateurs anglophones semblent s'accorder sur le fait que *be* est ellipsable par Gapping, s'il s'agit de la copule, mais qu'il ne l'est pas s'il s'agit de l'Auxiliaire intransitif de la combinaison *be gone*: les jugements fluctuent légèrement pour ce qui est du *be* progressif et du *be* passif:

- (59)a copule: *John is_i tall and Mary \emptyset _i short*
- b intran.: **John is_i back and Mary \emptyset _i gone*
- c progress.: *?John was_i laughing his head off, and Mary \emptyset _i nervously biting her nails*
- d passif: *?John was_i betrayed by his best friend, and Mary \emptyset _i viciously criticized by the same rat*

Or, l'acceptabilité de Gapping a été retenue au chapitre IX comme un test de "verbalité", dans la mesure où l'ellipse affecte

dans ce cas, par hypothèse, un constituant à tête verbale (+V). Mais l'analyse de *be* comme un verbe-tête en (59a,c,d), apparaît en contradiction avec le fait que *be* est, dans tous ses emplois, capable d'introduire un complément elliptique:

- (60)a copule: *John is tall_i but Mary isn't \emptyset _i*
"John est grand mais Mary ne l'est pas"
- b intran.: *John is gone_i but Mary isn't \emptyset _i*
"John est parti mais pas Mary"
- c progress.: *John is laughing_i but Mary isn't \emptyset _i*
"John est en train de rire, mais pas Mary"
- d passif: *John was betrayed_i but Mary wasn't \emptyset _i*
"John a été trahi mais Mary ne l'a pas été"

Conformément aux hypothèses avancées plus haut, ces données indiquent que *be* est porteur dans le lexique des traits +AUX, -V.

Je ferai l'hypothèse que cet apparent paradoxe suit du fait que l'Auxiliaire *be* (il partage en effet toutes les propriétés morphosyntaxiques des Auxiliaires) introduit dans trois constructions sur quatre (copule, progressif, passif) un complément adjectival, ou semi-adjectival, et non pas un verbe-tête, au sens étroit du terme (i.e. +V, -N). Dans les cas de ce genre, s'il faut identifier pour Gapping une "tête verbale" pour le syntagme prédicatif, *be* apparaît être le seul candidat possible - l'élément le moins "non verbal". Dans la combinaison *be gone*, *be* se comporte par contre comme un Auxiliaire banal, c-commandant localement un verbe-tête comme le fait par exemple *have* au sein de la combinaison *have left*; et le verbe-tête *gone* sera ici nécessairement

englobé dans l'ellipse par Gapping:

- (61)a *John [was_i back at nine and Mary ^(gone) \emptyset_i at ten
 b John [was gone]_i at nine, and Mary \emptyset_i at ten

"John était parti à neuf heures, et Mary à dix heures"

En somme, si *be* est affecté dans le lexique des traits +AUX, -V, il apparaît malgré tout faire office de V pour Gapping au sein des constructions nominales (copulatives et apparentées). Les données sont différentes en français, où *être* est porteur dans le lexique à la fois du trait +AUX et du trait +V, qui le rend généralement ellipsable par Gapping, au même titre que tous les Auxiliaires:

- (62)a Pierre est_i grand et Marie \emptyset_i petite
 b Pierre est_i en prison et Marie \emptyset_i en province
 c Pierre est_i revenu et Marie \emptyset_i repartie
 d Pierre a été_i pourchassé et Marie \emptyset_i arrêtée

5. L'ellipse du SV et le P.R.E.

J'ai défendu plus haut l'idée que les constructions à SV nul contiennent en anglais *et* en français une place vide identifiable comme une ellipse structurale. La présente approche diffère donc, comme on l'a vu, de celle de Zagana (1982), qui oppose les SV nuls anglais, analysés comme des catégories vides, aux SV nuls romans, analysés comme des ellipses, et présentés de ce fait comme "moins grammaticaux" que ceux de l'anglais. Zagana semble ici assimiler, implicitement, les constructions romanes à SV nul, et le phénomène anglais signalé dans la littérature générative sous le nom de *Null Complement Anaphora* ("complétive

anaphorique nulle")⁹, et illustré ci-dessous par (63), contrastant avec (64) (structure à SV nul):

(63) John asked Mary to tune the piano, but she refused_____ 10

(64) John asked Mary to tune the piano, but she refused to \emptyset

(63) se distingue formellement de (64), par l'absence du marqueur (+AUX) *to*. Mais ici s'arrête l'analogie avec les exemples romans comme (2), (18a), (19a), (20a), (21a), dont nous avons vu qu'ils contiennent un trou structural, localement c-commandé par un constituant Flexion contenant un Auxiliaire. Pour les exemples anglais comme (63), le test de la topicalisation paraît inopérant pour établir la présence (ou l'absence) d'une pro-forme nulle; en effet, (65) semble inacceptable, mais (66) aussi - l'anglais étant moins enclin que le français à la dislocation gauche:

(65) ?*Tune the piano, damn it, I refuse

(66) ?*Tune the piano, damn it, I refuse to

comparer:

(67) Accorder le piano, alors là, je refuse

(68) Accorder le piano, alors là, je veux bien

Comme le verbe *refuse* (contrairement à *want to/wanna*) ne paraît exhiber aucune des caractéristiques des Auxiliaires et semi-auxiliaires,

9. v. notamment à ce sujet l'article de Hankamer et Sag (1976)

10. v. ci-dessus ex. (XI, 49-50)

l'exemple (63) conserve, jusqu'à preuve du contraire, une représentation syntaxique non elliptique. Appliqué aux langues romanes, le test de la topicalisation conduit par contre, on l'a vu, à établir un rapprochement entre les structures anglaises à SV nul, et les constructions romanes comme (2),...(67), (68). Pour ce qui est de (63), je laisserai la balle dans le camp des anglophones.

J'ai suggéré plus haut (§4) que si la distribution des SV nuls anglais apparaît plus large que celle des SV nuls français, ce contraste ne tient pas à la nature de la place vide (SV elliptique), mais aux propriétés des Auxiliaires introduisant cette place vide, qui sont en anglais (et non en français) univoquement assignés au noeud Flexion. Il n'en reste pas moins vrai que l'acceptabilité des SV nuls anglais, présente les fluctuations typiquement attachées aux ellipses par le P.R.E. Ce point apparaîtra ci-dessous, à travers quelques phrases anglaises contenant un SV nul, dont l'occurrence se révèle d'autant plus acceptable que le matériel affecté par l'ellipse est redondant au sein de son contexte énonciatif:

- (69)a *John doesn't want to [leave]_i, but Mary hopes to [do so]_i*
 b *John doesn't want to [leave]_i, but Mary hopes to [∅]_i*
 (John ne veut pas partir, mais Mary espère /le faire/)

- (70)a *John wants to [leave]_i, and Mary really hopes to [do so]_i*
 b *?John wants to [leave]_i, and Mary really hopes to [∅]_i*
 (John veut partir, et Mary espère vraiment /le faire/)

- (71)a *John has gone, but Mary hasn't gone*
 b *John has [gone]_i, but Mary hasn't [∅]_i*
 (John est parti, mais Mary ne l'a pas fait) ¹¹

- (72)a *John is gone, but Mary isn't gone*
 b *John is [gone]_i, but Mary isn't [∅]_i*
 (John est parti, mais Mary ne l'est pas) ¹¹

- (73)a *John has gone, but Mary isn't gone*
 b *?John has [gone]_i, but Mary isn't [∅]_i*

- (74)a *John [kissed Mary]_i, but he shouldn't have [done so]_i*
 b *John [kissed Mary]_i, but he shouldn't have [∅]_i*
 (John a embrassé Mary, mais il n'aurait pas dû /le faire/)

- (75)a *John almost [kissed Mary]_i, but he should have [done so]_i*
 b *?John almost [kissed Mary]_i, but he should have [∅]_i*
 (John a presque embrassé Mary, mais il aurait dû /le faire/)

A ces exemples peut s'ajouter le suivant, construit par Zagana (1982):

11. Le verbe *go* ("(s'en) aller", "partir") se conjugue normalement avec l'Auxiliaire *have*. Mais il se combine aussi avec l'Auxiliaire *be*, qui lui confère une valeur accomplie: *to be gone* = "être parti", "avoir quitté les lieux". La faible acceptabilité de (73b), en regard de (71b) et (72b), suggère que le verbe *go* est partiellement identifié par son Auxiliaire: l'ellipse n'est pas récupérable en (73b), parce que le *go* de *be gone* n'est pas redondant dans son contexte.

- (76)a *The meeting tonight will mainly be to [discuss strategy]_i,
but I am not going to [do so]_i*
- b *?The meeting tonight will mainly be to [discuss strategy]_i,
but I am not going to [∅]_i.*
- (La réunion de ce soir sera surtout consacré à discuter stratégie,
mais je ne vais pas /le faire/)

Je remplace ici par un point d'interrogation, l'astérisque affectée par Zagona à ce dernier exemple: c'est que la contrainte à l'oeuvre dans cet ensemble de cas est selon moi non pas structurale, mais fonctionnelle - le SV anaphorique n'est pas ellipsable, car il n'est pas contextuellement redondant. Les "bons" contextes pour l'ellipse du SV, sont ceux qui font apparaître une symétrie sémantique¹² (parallélisme, ou contraste) entre deux Auxiliaires; ainsi:

- (77)a *...should SV_i..., but.....shouldn't ∅_i*
- b *...will SV_i ..., and.....will ∅_i too*

Tous les exemples litigieux du corpus qui précède, cassent cette symétrie d'une façon ou d'une autre.

Les variations d'acceptabilité observées ci-dessus, confirment l'hypothèse que les SV nuls anglais et français intéressent, en dépit des différences séparant les Auxiliaires qui les introduisent, la même rubrique de la théorie grammaticale: l'ellipse structurale.

12. La symétrie dont il est question ici est purement sémantique, et non pas structurale, comme celle qui préside à l'acceptabilité des structures coordonnées, ou des structures à Gapping. Bien entendu, les SV nuls tombent dans la catégorie des ellipses localement c-commandées, selon (XI,61).

ANNEXE AU CHAPITRE XIII
("Annexe XIII")
Semi-auxiliaires français et SV nuls

(1) V + V-inf X

aimer bien ¹ +conditionnel	Pierre n'accorde pas lui-même son piano, mais il aimerait bien Accorder lui-même son piano, alors là, il aimerait bien
devoir	Pierre n'a pas accordé son piano, pourtant il aurait dû Accorder le piano, quand même, il aurait dû
faillir	Pierre n'a pas acheté un hélicoptère, mais il a (bien) failli failli Acheter un hélicoptère, c'est vrai, j'ai (bien) failli
falloir	Pierre ne veut pas accorder le piano, mais il pense qu'il faudrait Accorder le piano, quand même, il faudrait
oser	Je ne pensais pas que Pierre achèterait un hélicoptère, mais en fin de compte, il a osé Acheter un hélicoptère, je ne pense pas qu'il oserait
pouvoir	Pierre n'a pas accordé le piano, mais il aurait pu Accorder le piano, quand même, il aurait pu
savoir	Pierre n'a pas accordé le piano, car il ne sait pas Accorder les pianos, alors là, il ne sait pas

1. S'il n'est pas combiné avec le conditionnel, *aimer* régit un complément phrastique (factif) ou nominal (générique), anaphorisable par ça. V. ci-dessus ch. XII.

vouloir Pierre n'a pas accordé le piano, pourtant, il aurait bien voulu
 Accorder le piano, vraiment, il aurait bien voulu

(2) V + de V-inf X

avoir envie Marie voudrait que Pierre accorde le piano, mais il n'a pas envie
 Accorder le piano, vraiment, il n'a pas envie

avoir l'habitude Pierre ne veut pas taper ses manuscrits, sous prétexte qu'il n'a pas l'habitude
 Taper à la machine, vraiment, il n'a pas l'habitude

avoir la possibilité Pierre voulait acheter un hélicoptère, mais il n'a pas eu la possibilité
 Acheter un hélicoptère, malheureusement, il n'a pas eu la possibilité

avoir le courage Pierre voulait écrire à Chomsky, mais il n'a pas eu le courage
 Ecrire à Chomsky, vraiment, il n'a pas eu le courage

avoir le droit Pierre voudrait sortir, mais il n'a pas le droit
 Ecrire à Chomsky, vraiment, il n'a pas le droit

essayer Pierre n'a jamais piloté un hélicoptère, mais Marie a déjà essayé
 Piloter un hélicoptère, alors là, il voudrait bien essayer

être en train Pierre n'a pas fini de taper sa thèse, mais il est en train
 Rédiger sa thèse, justement, il est en train

éviter Pierre ne fume pas, il préfère éviter
 Fumer, je préfère éviter

CHAPITRE XIV :

Prépositions orphelines en français

1. Introduction

J'examinerai, dans ce dernier chapitre, une classe de constructions françaises¹ qui comportent ce que j'appellerai désormais une *préposition orpheline*; ainsi (2):

(1) Je voyage toujours avec cette valise

(2)a Cette valise, je voyage toujours avec

b Je connais bien cette valise, car je voyage toujours avec

Le terme *préposition orpheline*² exprime métaphoriquement l'idée que l'élément souligné (avec), qui apparaît en (1) comme une préposition,

1. Les constructions à *R_oorpheline* sont signalées brièvement par Kayne (1980a) et Kayne (1983a) articles traitant notamment des prépositions de l'anglais et du français.

2. Le terme *préposition orpheline*, que j'ai choisi d'adopter ici, est une traduction libre de l'expression anglaise *preposition orphan* (*orphan preposition*), utilisée par Postal (1970b) pour désigner les prépositions-épaves de l'anglais, aujourd'hui nommées *stranded prepositions* dans la littérature générative. La métaphore de l'"orpheline", suggère moins que l'expression *stranded preposition* (littéralement: "préposition échouée"), que le phénomène ainsi désigné soit le résultat d'un déplacement. Un enjeu crucial des remarques qui vont suivre, est en effet que les *R_oorphelines* du français ne sont pas suivies d'une trace, mais d'une pro-forme nulle basique, ce qui les distingue radicalement des prépositions-épaves de l'anglais.

a "perdu" en (2) son régime lexical. L'acceptabilité des structures topicalisées, comme (2a), indique qu'une préposition orpheline régit un trou structural: on verra toutefois que ce trou exhibe les propriétés d'une pro-forme -anaphorique, ce qui le distingue de la place vide régie, en anglais, par une "préposition-épave" (*stranded preposition*).

Après une description détaillée, j'avancerai l'hypothèse que la pro-forme nulle régie par une *Rp* orpheline, doit être analysée comme une ellipse structurale, en dépit du fait qu'il n'alterne pas tout à fait librement avec une pro-forme pleine. Cette restriction particulière, qui semble en contradiction avec la définition générale de l'ellipse structurale proposée au chapitre VIII, vaut au présent chapitre d'être placée en fin de volume, invitant à poursuivre la réflexion sur les phénomènes d'ellipse.

2. Prépositions-épaves

Le phénomène syntaxique couramment nommé *Preposition Stranding* dans la littérature générative anglo-saxonne est illustré ci-dessous par les exemples anglais (3) et (4):

- (3)a *Who did you take pictures of?*
(qui as-tu pris des photos de) = "de qui as-tu pris des photos?"
- b *Who did you take advantage of?*
(qui as-tu tiré profit de) = "de qui as-tu tiré profit?"
- c *What (bed) did you sleep in?*
(que(l lit) as-tu dormi dans) "dans quoi/quel lit as-tu dormi?"
- d *What (chair) did you climb on?*
(que(lle chaise) es-tu monté sur) = "sur quoi/quelle chaise es-tu monté?"

- (4)a *John was taken pictures of*
(John a été pris des photos de) = "Il a été pris des photos de John"
- b *John was taken advantage of*
(John a été tiré profit de) = "Il a été tiré profit de John"
- c *This bed was slept in*
(ce lit a été dormi dans) = "Il a été dormi dans ce lit"
- d *This (chair) was climbed on*
(cette chaise a été monté sur) = "Il a été monté sur cette chaise"

Les analogues français de (3) et (4) sont nettement inacceptables, comme l'attestent (5) et (6). Les contrastes (3)/(5), (4)/(6) comptent sans doute parmi les différences les plus citées en grammaire générative, comme opposant le français et l'anglais:

- (5)a **Qui as-tu pris des photos de?*
- b **Qui as-tu tiré profit de?*
- c **Quel lit as-tu dormi (de)dans?*
- d **Quelle chaise es-tu monté sur/dessus?*
- (6)a **Pierre a été pris des photos de*
- b **Pierre a été tiré profit de*
- c **Ce lit a été dormi (de)dans*
- d **Cette chaise a été monté(e) dessus*

Suivant l'analyse généralement admise en grammaire générative, chacune des phrases anglaises de (3) et (4) est, dans sa forme phonétique, terminée par une préposition dont le régime a été déplacé vers la gauche, respectivement, par la règle *Mouvement-*qu** (exemples 3), et par la règle *Déplacer-SN* (exemples 4). Dans le cadre de la théorie des traces des

règles de mouvement, la préposition des exemples (3) et (4), "laissée en rade" (*stranded*) à l'issue du processus de mouvement, est suivie d'une catégorie nominale vide correspondant à la trace de son régime antéposé; cette hypothèse est formalisée par les représentations syntaxiques (7) et (8):

- (7)(=3)a *who_i did you take pictures of e_i*
- b *who_i did you take advantage of e_i*
- c *what (bed)_i did you sleep in e_i*
- d *what chair_i did you climb on e_i*

- (8)(=4)a *John_i was taken pictures of e_i*
- b *John_i was taken advantage of e_i*
- c *This bed_i was slept in e_i*
- d *This chair_i was climbed on e_i*

Le phénomène des prépositions-épaves est généralement tenu pour typiquement non roman, restriction dont témoigne notamment l'inacceptabilité incontestable des formes (5) et (6) - à ma connaissance, dans tous les dialectes du français.

H. van Riemsdijk, qui a consacré sa thèse aux prépositions-épaves (van Riemsdijk, 1978) attribue l'acceptabilité des exemples anglais comme (3) et (4) à l'existence, dans la grammaire de cette langue, de deux règles marquées (c'est-à-dire rares, d'un point de vue translinguistique), à savoir respectivement: (9) et (10):

(9) Prép" → COMP Prép'

(10) Réanalyse:

$$\left[\begin{array}{c} [V] \\ SV \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{Prép SN} \\ S.\text{Prép} \end{array} \right] \rightarrow \left[\begin{array}{c} [V+\text{Prép}] [SN] \\ SV \quad V \end{array} \right]$$

exemple:

$$\left[\begin{array}{c} [slept] \\ SV \quad V \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} [in] [this bed] \\ S.\text{Prép} \quad \text{Prép} \quad SN \end{array} \right] \rightarrow \left[\begin{array}{c} [slept in] [this bed] \\ SV \quad V \quad SN \end{array} \right]$$

La règle (9)³, qui engendre un noeud COMP à l'initiale des groupes prépositionnels de l'anglais, permettra l'extraction d'un élément hors d'un S.Prép, par la règle Mouvement-*qu*, mécanisme à l'oeuvre, par hypothèse, dans la dérivation des formes (3). La règle de Réanalyse (10), convertit une suite *V + S.Prép* en un SV transitif, formé d'un verbe complexe $\left[\begin{array}{c} V \\ V \end{array} + \text{Prép} \right]$ régissant un complément nominal; une fois appliquée la règle (10), le SN postverbal, devenu objet direct, peut être déplacé vers la gauche dans une structure passive, alors que son extraction aurait été prohibée hors d'un syntagme prépositionnel⁴. L'applicabilité de Réanalyse est, par ailleurs, soumise à certaines contraintes lexico-syntaxiques: en particulier, les éléments V et Prép réunis par la règle (10), ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre par un argument du verbe, tel qu'un objet direct; on comparera (11) à (12):

(11)a *Someone ate on this table*

(quelqu'un a mangé sur cette table)

b *This table was eaten on*

3. La principale justification empirique apportée par van Riemsdijk à l'appui de la règle (9), est l'acceptabilité des formes anglaises telles que (1b), en regard de (1a):

- (1a) *I bought a book, but I don't know for who(m)*
(j'ai acheté un livre, mais je ne sais pas pour qui)
- b *I bought a book, but I don't know who_i for e_i*
(j'ai acheté un livre, mais je ne sais pas qui pour)

(1b) montre qu'un mot-*qu* peut, en anglais, être déplacé en tête du syntagme prépositionnel qui l'inclut, comme il peut l'être en tête d'une proposition. Si l'on admet les grandes lignes de l'analyse proposée par Chomsky (1977 et *passim*) pour la règle Mouvement-*qu*, il suit de l'acceptabilité de (1b), que les syntagmes prépositionnels de l'anglais sont, à l'instar des phrases, introduits par un noeud COMP.

4. La thèse générale de van Riemsdijk est en effet que les S.Prép. forment normalement (c-à-d. dans la situation la plus fréquemment attestée, dite "non marquée") des flots, dont rien ne peut être extrait.

(12)a *Someone ate peanuts on this table*

(quelqu'un a mangé des cacahuètes sur cette table)

b **This table was eaten peanuts on*

Les apparentes exceptions à cette contrainte de contiguïté, mettent en jeu non pas un objet direct thématiquement autonome, mais un SN postverbal inclus dans le V, comme c'est le cas dans les exemples (4a,b):

[*take advantage*], [*take pictures*].

La grammaire de l'anglais permet également d'engendrer des formes topicalisées comme (13):

(13)a *This sort of thing, I would usually step on*

(ce genre de chose, je marcherais d'ordinaire dessus)⁵

b *This sort of book, I seldom look at*

(ce genre de livre, je regarde rarement)

L'hypothèse d'un SN vide à droite de la préposition, suit ici du principe général (XII,14) réglant la bonne formation des phrases topicalisées. Chomsky (1977) a par ailleurs montré que le SN vide des exemples anglais du type (13), exhibe les propriétés caractéristiques d'une trace-qu :

(14)a *This book_i, I asked Bill to get his students to look at e_i*

(ce livre, j'ai demandé à Bill de faire regarder e à ses étudiants)

b *This book_i, I asked Bill to tell his students not to step on e_i*

(ce livre, j'ai demandé à Bill de dire à ses étudiants de ne pas marcher sur e)

5. La traduction proposée ici pour (13a) est inadéquate, puisqu'elle rend une structure anglaise à trace-qu, par une forme française à pronom résomptif nul (voir ci-dessous). Autrement dit, la phrase anglaise (13a) tend à susciter une interprétation contrastive (comme le fait 13b), et non une interprétation de type "dislocation gauche".

(15)a **This book_i, I accept the argument that John should look at e_i*

(ce livre, j'accepte la thèse que John devrait regarder e)

b **This book_i, I hate the thought that everyone steps on e_i*

(ce livre, je déteste l'idée que tout le monde marche sur e)

(16)a **This book_i, I wonder who looked at e_i*

(ce livre, je me demande qui a regardé e)

b **This book_i, I know who stepped on e_i*

(ce livre, je sais qui a marché sur e)

Autrement dit, la relation trou-antécédent est ici non bornée (cf. 14); elle est assujettie à la CSNC (cf. 15), et à la contrainte des flots-qu (cf. 16).

Les formes (3), (4) et (13) comportent donc les unes comme les autres une préposition-épave, à savoir, une préposition régissant une catégorie nominale vide, identifiable comme une trace-qu⁶.

3. Prépositions orphelines: identification du régime nul

Si la grammaire du français exclut les formes (5) et (6), elle engendre toutefois en regard des phrases (17), des exemples comme (18) ou (19):

(17)=(1)a *Je voyage toujours avec cette valise*

b *Vous n'avez qu'à sauter par-dessus ce banc*

c *Pierre s'est caché derrière un arbre*

d *Pierre vient de passer devant Notre-Dame*

6. Rappelons que la relation d'une trace-qu à son antécédent, qui est définie par la théorie chomskyenne du liage comme -anaphorique (puisque liée à l'extérieur de la phrase, par-delà le SUJET minimal), est identifiée par la théorie simplifiée du liage (II,57) comme +anaphorique (puisque obligatoirement liée). Cette analyse est conforme à l'idée que les propriétés des traces (traces qu, et les autres) ressortissent à la grammaire de la phrase.

- (18)a Cette valise, je voyage toujours avec
- b Ce banc, vous n'avez qu'à sauter par-dessus
- c Les arbres, Pierre se cache toujours derrière
- d Notre-Dame, vous venez de passer devant

- (19)a Je connais bien cette valise, car je voyage toujours avec
- b Lorsque je vois un banc, je saute par-dessus
- c Chaque fois qu'il trouve un arbre, Pierre se cache derrière
- d Pendant que Marie visitait Notre-Dame, Pierre passait devant
en autocar

Conformément au principe (XII,14) sur la structure des phrases topicalisées, la composante P des exemples (18) doit contenir une position ouverte (anaphorique), coïncidée avec le SN topique. Il semble par ailleurs peu plausible de supposer que cet élément interne à P se confond avec l'item souligné - qui s'identifierait dans cette hypothèse comme un adverbial dépendant, comparable au *d'abord* de l'exemple (XII,7). En effet, l'élément souligné de (18) et (19), se manifeste par ailleurs comme une préposition, dans les phrases du type (17): l'analyser aussi comme une préposition en (18) et (19), permet d'en proposer une définition constante et générale.

Je supposerai donc que les phrases (18) et (19) contiennent une préposition régissant un SN nul. On constate toutefois qu'il ne s'agit pas d'une préposition-épave, comme celle des exemples anglais examinés au §2. Les tests-*qu* indiquent en effet que la relation trou-antécédent est bien ici non bornée (cf. 20) ,

mais qu'elle n'est en revanche assujettie ni à la CNSC (cf. 21), ni à la contrainte des flots-*qu* (cf. 22):

- (20)a Cette valise_i, j'ai demandé à Jean de dire à Marie que je voyage toujours avec _____i⁷
- b Ce banc_i, vous n'avez qu'à prévenir Marie qu'elle doit sauter par-dessus _____i
- c Les arbres_i, Marie croit toujours que je conseille à Pierre de se cacher derrière _____i
- d Notre-Dame_i, j'ai dit au conducteur de vous expliquer que vous ne passerez plus devant _____i

- (21)a Cette valise_i, j'ai conçu l'hypothèse que Marie pourrait voyager avec _____i
- b Ce banc_i, je déplore le fait que Marie refuse de sauter par-dessus _____i
- c Les arbres_i, je conteste violemment l'idée qu'il puisse être plaisant de se cacher derrière _____i
- d Notre-Dame_i, je regrette vivement le fait que vous n'ayez pu passer devant _____i

- (22)a Cette valise_i, j'aimerais bien savoir qui pourrait voyager avec _____i
- b Ce banc_i, dites-moi qui doit sauter par-dessus _____i
- c Les arbres_i, je me demande qui peut bien vouloir se cacher derrière _____i
- d Notre-Dame_i, dites-moi je vous prie qui vient de passer devant _____i

7. Ce trou n'ayant pas encore été identifié, je le transcris provisoirement par un tiret horizontal.

Ces propriétés des exemples français à préposition orpheline, montrent que le trou (SN nul) n'y a pas le même statut que celui des constructions anglaises à préposition-épave. Plus précisément, le régime nul d'une préposition orpheline exhibe non pas les propriétés d'une trace, mais celles d'un pronom résomptif -anaphorique.

Des remarques qui précèdent, se dégage donc un contraste entre deux types de constructions dans lesquelles une préposition régit un SN nul: dans les structures à préposition-épave, engendrées par la grammaire de l'anglais, mais non par celle du français, le régime nul de la préposition est identifié comme une catégorie vide, et plus précisément, comme une trace. De même que la grammaire du français n'engendre pas de prépositions-épaves, celle de l'anglais n'engendre pas les analogues des exemples français (19), avec préposition orpheline:

- (23)a *I know this suitcase_i well, for I always travel with ____i
- b *Whenever I see a bench_i, I jump over ____i
- c *Every time he finds a tree_i, John hides behind ____i
- d *While Mary was visiting Notre-Dame_i, John was driving past ____i in a bus

OK (Kaye)

Dans les structures à préposition orpheline, le régime nul de la préposition s'identifie comme un pronominal -anaphorique, dont il convient maintenant de se demander s'il s'agit d'une catégorie vide, ou d'une ellipse structurale. Avant d'examiner cette question, je présenterai ci-dessous quelques compléments de données.

4. Prépositions orphelines: suite de la description

4.1. Inventaire des orphelines

Si l'on convient de ranger dans la classe Prép. (Prépositions), en français, les éléments non fléchis susceptibles de régir un groupe nominal, il semble que la majeure partie des membres de cette classe soient acceptables comme orphelines⁸. Les exceptions se réduisent, à ma connaissance, aux six éléments énumérés sous (24):

- (24) à (jusqu'à); chez; de; en; par; vers

éléments dont l'inacceptabilité comme orphelines, est attestée ci-dessous:

- (25)a *Paris, j'adore aller à
- b *Pierre, je viens d'aller chez
- c *Paris, je rêve souvent de
- d *Paris, je reviens de
- e *Mon pouvoir, Pierre est en
- f *Paris, je suis passé par
- g *Ce film, j'ai été bouleversé par
- h *L'Amérique, je me dirigeais vers quand l'avion a explosé

Ici comme pour d'autres énigmes linguistiques du même genre, il est bien évident que l'élaboration d'un système formel engendrant toutes et seulement les suites acceptables (grâce à un réseau de traits syntaxiques, par exemple) ne suffit pas à expliquer les restrictions observées. Je me bornerai à esquisser ci-dessous deux hypothèses de travail.

Premièrement, il n'est pas certain que tous les exemples rassemblés

8. Pour une liste des prépositions orphelines, illustrée par des exemples, voir l'Annexe au présent chapitre ("Annexe XIV").

sous (25), soient bloqués par une seule et même contrainte. En particulier, l'exclusion de *chez* de la liste des orphelines, se trouve corrélée, d'une part, au fait que cet élément se comporte à plusieurs égards de façon marginale au sein de la classe Prép⁹, et d'autre part, au fait que *chez* sélectionne un régime +humain, ce qui semble en contradiction avec les propriétés sémantiques des structures à préposition orpheline, comme nous le verrons au §4.5.

L'exclusion de *à, de, en, par, vers*, de la liste des orphelines, suggère par ailleurs qu'une différence cruciale sépare ces éléments de *avec, contre, par-dessus, derrière, etc.*, rangés pourtant d'ordinaire dans la même classe syntaxique (Prép). Une façon d'exprimer formellement cette différence, consisterait à analyser les prépositions du type *avec* (passibles d'"orphelinat" et, notons-le, sémantiquement pleines) comme de "vraies" prépositions, insérées basiquement dans les configurations syntaxiques, et les éléments du type *à* (non passibles d'"orphelinat", et sémantiquement plus vides), comme des marqueurs casuels, insérés assez superficiellement à gauche d'un complément nominal autre qu'Accusatif. Cette hypothèse aurait certaines conséquences pour la théorie du Cas syntaxique: à supposer que les prépositions basiques assignent à leur régime nominal un Cas structural (appelons-le: *Oblique*), les prépositions de surface seraient non pas assignatrices de Cas, mais indicatrices de divers Cas, distincts du précédent (Datif, Génitif, ?Ablatif, ?Locatif, ...). Par le biais des prépositions de surface, le français renouerait, en somme, avec le Cas morphologique. Il serait enfin plausible de supposer que les marqueurs de Cas morphologiques - ou prépositions de surface - sont toujours (par

9. A propos de *chez*, v. ci-dessus Ière Partie ch.III note 9

définition) attachés à un SN lexical: ceci rendrait compte de l'inacceptabilité des formes (25) (25b excepté, peut-être - v. ci-dessus).

4.2. Morphologie

Dans une majorité de cas (32 des 50 éléments recensés dans l'Annexe XIV), le caractère plein ou nul du régime, détermine une variation morphologique de la préposition:

- Les trois éléments *dans, sous, sur*, sont réalisés *dedans, dessous, dessus*, quand ils régissent un SN nul. Cette variation ne suffit pas cependant à identifier comme des "adverbes" les formes en *de-*, dont l'emploi comme prépositions est attesté dans certains dialectes du français, ainsi qu'en français classique, comme le rappellent les exemples (26), tirés de chansons populaires:

- (26)a *Mon père a tant souffert, il est dedans sa tombe*
- b *Mais il ne faut pas rouler dessous la table*
- c *L'enfant couché dessus la paille*

- Toutes les prépositions complexes de la forme X + de, perdent leur *de* final lorsqu'elles sont orphelines:

- (27)a *Des enfants couraient autour de la pelouse*
- b **La pelouse, des enfants couraient autour de*
- c *La pelouse, des enfants couraient autour*

Cette variation formelle pourrait suivre de l'hypothèse émise plus haut, rangeant *de* parmi les indicateurs casuels.

4.3. Pas de réanalyse V+Prép

Si la plupart des phrases à préposition orpheline citées dans ce chapitre comportent un SV intransitif, il n'existe pas de contrainte générale s'opposant à l'insertion d'un objet direct entre le V et la préposition orpheline:

- (28)a *Ton cahier, Pierre a renversé du lait dessus*
- b *La boîte métallique, Pierre range ses chaussures dedans*
- c *Le champ de blé, on a mis du grillage autour*
- d *Les vacances de Noël, Pierre a trouvé un travail depuis*
- e *Cette machine, j'ai tapé plusieurs articles avec*

Ceci suggère qu'il n'intervient pas, dans la dérivation des phrases à préposition orpheline, de processus de Réanalyse semblable à (10) ci-dessus. On peut noter cependant que les prépositions *pour* et *contre* (non locatif) tendent, lorsqu'elles sont orphelines, à exclure l'interférence d'un complément:

- (29)a *Le projet de loi, j'ai travaillé pour*
- b *?*Le projet de loi, j'ai donné beaucoup de mon temps pour*
- c **Le projet de loi, j'ai donné beaucoup de temps au Parti pour*
- d **Le projet de loi, j'ai donné pour — beaucoup de mon temps*

4.4. Registre

Les grammaires normatives du français consacrent généralement peu d'espace aux "prépositions employées adverbiallement", présentées comme des tours familiers. Cette observation me paraît hâtive: des

prépositions appartenant à la langue soutenue, comme *au-delà de*, *en deçà de*, peuvent s'employer comme orphelines:

- (30)a *Cette frontière, Pierre n'est jamais allé au-delà*
- b *La vérité, nous restons malheureusement en-deçà*

D'autre part, et surtout, l'appréciation du registre doit - j'y reviendrai plus loin - être modulée selon le caractère +humain ou -humain du régime nul de la préposition: s'il est vrai, comme cela sera suggéré, que le régime nul d'une préposition orpheline est normalement porteur du trait -humain, les exemples du type (31) tendront à être perçus comme "familiers", en regard de (32):

- (31) *Marie, je voyage toujours avec*
- (32)a *Marie, je voyage toujours avec elle*
- b *Cette valise, je voyage toujours avec*

4.5. Régime nul = -humain

Je montrerai maintenant que le régime nul d'une préposition orpheline, reçoit, en français standard, une interprétation -humaine, et contraste sur ce point avec les pronoms pleins susceptibles d'occuper la même position structurale, auxquels est au contraire attachée une interprétation +humaine.

De prime abord, deux cas sont à distinguer:

- (1°) Le régime nul de la préposition, est associé à un antécédent -humain:

- (33)a *Ce puits_i, Pierre est déjà descendu jusqu'au fond* $\left. \begin{array}{l} \text{*de lui}_i \\ \text{—}_i \end{array} \right\}$

b Marie a acheté ce hangar_i, sachant que Christine habite à proximité { *de lui_i / -i }

c La bouteille_i, le liquide doit rester au-dedans { *d'elle_i / -i }

d Ce mur_i, le fantôme passe facilement à travers { *lui_i / -i }

(34)a J'étais devant la maison_i, et Pierre était derrière { ?elle_i / -i }

b Je suis étonné de ne pas retrouver mon chapeau_i, car j'étais sûr d'être venu avec { ?lui_i / -i }

c Quand ce chien voit une pelouse_i, il court tout autour { ?d'elle_i / -i }

(2°) Le régime nul de la préposition, est associé à un antécédent +humain:

(35)a Un homme_i était debout au milieu de la pelouse, et des enfants couraient derrière { lui_i / ?-i }

b Marie_i? Je croyais que tu étais venu avec { elle_i / ?-i }

c Pierre_i était installé sur l'herbe, et des enfants jouaient autour { de lui_i / ?-i }

d Marie_i, Pierre était assis en face { d'elle_i / ?-i }

Dans les exemples (33) et (34), où l'anaphore nulle a un antécédent +humain, le trou ne semble pas pouvoir être rempli par un pronom lexical; mais l'insertion du pronom plein donne un résultat encore plus inacceptable dans les cas (33), que dans les cas (34). Il faut souligner par ailleurs que toutes les prépositions de (33) et (34), sont capables de régir un pronom lexical, à condition toutefois que celui-ci reçoive une interprétation +humaine. Ceci est démontré, en ce qui concerne les prépositions de (34), par l'acceptabilité des formes (35); et en ce qui concerne les prépositions de (33), par celle des formes (36):

(36) (jusqu)au fond de

Pierre cherche jusqu'au fond de lui les racines de son insatisfaction

à proximité de

Pierre aime savoir ses enfants à proximité de lui

au-dedans de

les sentiments gardés trop longtemps au-dedans de nous...

à travers

Ce mage hindou a un regard qui vous transperce, il semble capable de voir à travers vous

Ce qui paraît distinguer les prépositions de (33)/(36) de celles de (34)/(35), c'est la probabilité d'occurrence, sur leur droite, d'un SN +humain - probabilité proche de zéro pour la première série, et avoisinant 1/2 pour la seconde. Le pronom plein des exemples (34), la préposition orpheline des exemples (35), ne sont pas agrammaticaux, mais sémantiquement déviants, en ce sens qu'ils ont pour effet d'induire une interprétation respectivement +humaine, et -humaine, pour un substantif habituellement

porteur du trait opposé. Il est des francophones pour qui les exemples (34) avec pronom plein, apparaissent plus déviants que les exemples (35) avec préposition orpheline. Cette dissymétrie pourrait être imputable au fait que la "déshumanisation" grammaticale est, dans l'ensemble, plus banale que l'"humanisation". Ainsi l'exemple (37), dans lequel un SN habituellement +humain a été inséré à gauche d'un verbe à sujet -humain, reçoit une lecture métonymique, mais, somme toute, banale; en revanche, la phrase (38), dans laquelle un SN normalement -humain a été inséré à gauche d'un verbe à sujet +humain, recevra une interprétation de type allégorique:

(37) *Les femmes concernent Pierre*

(= "la condition/la question/...des femmes...")

(38) *?La table m'a raconté des blagues*

On observe une dissymétrie analogue entre les exemples (34) et (35); les premiers, avec pronom plein -humain, semblent sémantiquement déviants et penchent vers l'inacceptabilité; les seconds, avec pronom nul +humain, tendent à être perçus comme acceptables quoique familiers, ou non standard.

Pour récapituler, j'avancerai l'hypothèse, descriptive, que les traits +humain et -humain sont distribués de façon complémentaire sur les structures Prép + pronom plein et Prép + pronom nul; ce résultat est synthétisé par le paradigme (39)-(40):

(39)a *Marie, j'étais venu avec elle*

b *?Marie, j'étais venu avec*

(40)a *?Cette valise, j'étais venu avec elle*

b *Cette valise, j'étais venu avec*

D'autres données signalées dans la littérature linguistique et grammaticale¹⁰ suggèrent que les pronoms forts du français tendent à se voir assigner une interprétation +humaine. Les exemples qui suivent sont repris de Ruwet (1969):

(41)a *J'aime Justine_i et je n'aimerai jamais qu'elle_i*

b *?J'ai acheté le Petit Livre_i Rouge et je ne lis plus que lui_i*¹¹

c *?Ernestine a acheté une minijupe_i, et elle ne porte plus qu'elle_i*

Les exemples (42), également repris de Ruwet (1969), indiquent que la restriction imposant l'interprétation +humaine, s'étend aux déterminants possessifs (ou à certains d'entre eux):

(42)a *Comme la porte de Marie_i était fermée, je suis entré par sa_i fenêtre*

b *?Comme la porte de la maison_i était fermée, je suis entré par sa_i fenêtre*

c *Comme la porte de la maison était fermée, je suis entré par la fenêtre*

La nature exacte du (ou des) principe(s) à l'oeuvre dans ce type d'exemples, demeure à déterminer. Je me bornerai ici à enregistrer le phénomène.

4.6. Régime nul = pronom défini

Dans toutes les phrases à préposition orpheline citées jusqu'ici,

10. Cf. par exemple Sandfeld (1928), Ruwet (1969), Kayne (1977: 91)

11. Tenant l'infraction des restrictions sélectionnelles, comme ne produisant pas de séquences agrammaticales, mais tout au plus des phrases déviantes ou non banales (métonymiques, métaphoriques, humoristiques), j'ai remplacé ici les astérisques de Ruwet (1969) par des points d'interrogation.

ainsi que dans l'Annexe XIV, le régime nul de la préposition est coïncidé avec un SN +défini; corrélativement, le trou ne peut être rempli par l'anaphorique ça, qui pourtant est -humain, comme requis:

(43)a Cette valise_i, je voyage toujours avec $\left. \begin{array}{l} *ça_i \\ -i \end{array} \right\}$

De façon générale en effet¹², ça semble incapable d'anaphoriser un SN défini:

(44)a ?*Ce roman, je lis ça le soir
b Les romans, je lis ça le soir

(45)a ?*Cette minijupe, Ernestine ne porte que ça
b Des minijupes, Ernestine ne porte que ça

Notons toutefois, en regard de (41b,c), l'acceptabilité des formes (46):

(46)a J'ai acheté le Petit Livre Rouge, et je ne lis plus que ça
b Ernestine a acheté $\left\{ \begin{array}{l} \text{une minijupe} \\ \text{cette minijupe} \end{array} \right\}$, et elle ne porte plus que ça

Ces exemples semblent infirmer l'idée que ça ne peut anaphoriser qu'un SN -défini. En y regardant de plus près, on constate cependant que les titres d'ouvrages (ex: Le petit livre rouge) se comportent non pas comme des SN définis, mais comme des SN génériques; comparer (47) à (44a):

(47)a Le Petit Livre Rouge, je lis ça le soir
b A la recherche du temps perdu, personne ne connaissait ça

12. Voir aussi ci-dessus ch.XII §§3 et 4

Je supposerai donc que dans l'exemple (46a), ça anaphorise, normalement, un SN -défini. En ce qui concerne (46b) (contrastant avec 45a), j'avancerai l'hypothèse que ça n'est pas employé ici anaphoriquement, mais déictiquement, comme le sont les "pronoms de type E" analysés par Evans (1980)¹³. Si cette analyse des exemples (46) est correcte, ces données sont compatibles avec la généralisation suivante:

(48) Hypothèse:
Employé anaphoriquement, le pronom ça (cela) est porteur du trait -défini, et ne peut avoir qu'un antécédent -défini.

Revenons aux structures à préposition orpheline, pour constater que le pronom nul n'y alterne pas avec le pronom -humain ça, même lorsqu'il a pour antécédent un SN générique:

(49)a Le hasard_i, il faut savoir aller au devant $\left\{ \begin{array}{l} ?*de ça_i \\ -i \end{array} \right\}$
b Ce genre de mur_i, les fantômes passent à travers $\left\{ \begin{array}{l} ?*ça_i \\ -i \end{array} \right\}$
sans broncher
c La confiture_i, il ne faut pas s'asseoir $\left\{ \begin{array}{l} ?*sur ça_i \\ dessus -i \end{array} \right\}$
d $\left\{ \begin{array}{l} \text{Les minijupes}_i \\ \text{Une minijupe}_i \\ \text{Le Petit Livre}_i \text{ Rouge} \end{array} \right\}$, on voyage beaucoup avec $\left\{ \begin{array}{l} ?*ça_i \\ -i \end{array} \right\}$ *actuellement*

Notons que les prépositions des exemples (49), sont parfaitement capables de régir le pronom ça, à condition qu'il ne soit pas anaphorique (mais déictique), comme en (50):

(50)a Tu ne vas quand même pas aller au-devant de ça!
b Si tu passes à travers ça, tu vas te blesser
c Dire que j'étais assis sur ça!
d Tu peux voyager avec ça

13. Voir ici même, ch.XI §4.4.2

Les données présentées sous (49) apparentent l'anaphore nulle régie par une préposition orpheline à un pronom défini de la série *il/le/lui*. Contrairement, en effet, au pronom *ça*, dont nous avons vu (cf. 48) qu'il ne peut anaphoriser qu'un syntagme porteur, comme *lui*, du trait +générique, les pronoms de la série *il/le/lui*... peuvent être coïncidés avec une expression définie ou générique:

- (51)a *La confiture_i, Pierre la_i range dans le placard du haut*
- b *Les monstres_i, il vaut mieux les_i intimider*
- c *Les monstres_i, il ne faut pas avoir peur d'eux_i*
- d *Un monstre_i pareil, il vaut mieux l'_iintimider*

Je conclurai donc que le régime nul d'une préposition orpheline exhibe les propriétés distributionnelles d'un pronom défini, non clitique, -humain.

4.7. Le pronom nul et la théorie du liage

Je montrerai maintenant que l'anaphore nulle des structures françaises à préposition orpheline, vérifie bien les propriétés d'un pronom défini, -anaphorique, au regard des principes de liage.

L'hypothèse centrale proposée par Chomsky à propos du liage des pronoms -anaphoriques, est, rappelons-le, la suivante:

- (52) Principe B¹⁴
Un pronom -anaphorique est libre dans son domaine de liage

Autrement dit, un pronom -anaphorique ne peut avoir d'antécédent qu'à l'extérieur de son domaine (P, ou SN, si SN comporte un SUJET).

14. V. à ce propos Ière Partie, ch.II

J'ai montré toutefois au chapitre III que le principe (52) compte certains contre-exemples majeurs, parmi lesquels les phrases françaises comme (53):

- (53)a *Pierre_i est content de lui_i*
- b *Pierre_i doute de lui_i*
- c *Pierre_i a mis le livre devant lui_i*

qui contiennent un pronom -anaphorique, lié dans le domaine structural du SUJET minimal. J'ai soutenu que ces données sont en revanche prédites par la théorie simplifiée du liage, proposée au chapitre II, qui élimine le principe (52), et n'oppose plus que deux classes d'expressions: les expressions +anaphoriques, dont le liage - obligatoire - ressortit à la grammaire de la phrase; et les expressions -anaphoriques, dont le liage - facultatif - ressortit, au moins partiellement, à la grammaire du discours.

Je tenterai ci-dessous de montrer que le régime nul d'une préposition orpheline se comporte, au regard des principes de liage, comme un pronom -anaphorique.

Les séries d'exemples (54) à (62) illustrent chacune des principales situations de liage qui sont attestées pour les formes fortes des pronoms pleins; le comportement de ces derniers est confronté dans chaque cas à celui de l'anaphore nulle:

- (54)a *Pierre_i a mis la serviette devant/derrière/sur lui_i*
- b **Pierre_i a mis la serviette devant/derrière/dessus --_i*
- (55)a *La table_i avait des tabourets tout autour --_i*
- b *La maison_i avait un potager derrière --_i et une cour devant --_i*

- (56)a Pierre_i a ordonné à Marie de $\left\{ \begin{array}{l} \text{tirer sur lui}_i \\ \text{partir avec lui}_i \end{array} \right\}$
 b *Pierre_i a ordonné à Marie de $\left\{ \begin{array}{l} \text{tirer dessus } -_i \\ \text{partir avec } -_i \end{array} \right\}$
- (57)a Telle qu'elle est placée, la cible_i permet à Marie de tirer dessus -_i
 b Ce curieux télescope_i incite les passants à regarder dedans -_i
 c Ce monstre_i mécanique ne vous donne vraiment pas envie de vous bagarrer avec -_i
- (58)a La soeur de Pierre_i $\left\{ \begin{array}{l} \text{est partie avec lui}_i \\ \text{compte beaucoup sur lui}_i \end{array} \right\}$
 b ?La soeur de Pierre_i $\left\{ \begin{array}{l} \text{est partie avec } -_i \\ \text{compte beaucoup dessus } -_i \end{array} \right\}$
- (59)a ?Les boutons de l'anorak_i $\left\{ \begin{array}{l} \text{vont bien avec lui}_i \\ \text{sont posés sur lui}_i \end{array} \right\}$
 b Les boutons de l'anorak_i $\left\{ \begin{array}{l} \text{sont posés dessus } -_i \\ \text{vont bien avec } -_i \end{array} \right\}$
- (60)a Pierre_i a bavé sur lui_i
 b *Pierre_i a bavé dessus -_i
- (61)a Pierre_i ne compte que sur lui_i
 b *Pierre_i ne compte que dessus -_i
 c *Ton départ_i, Pierre ne compte que dessus -_i
- (62)a Pierre_i n'a tiré qu'à côté de lui_i
 b *Pierre_i n'a tiré qu'à côté -_i
 c Cette forme_i noire, Pierre n'a tiré qu'à côté -_i

Un survol rapide de cet ensemble de données, pourrait donner à penser que pronom nul et pronoms pleins se comportent assez différemment. On verra cependant que tous les contrastes observés, s'avèrent dérivables

non pas de la théorie du liage, mais de la complémentarité sémantique signalée au §4.5, entre pronoms forts +humains, et pronom nul -humain.

Si le contraste (54a/b) est très net, les exemples (55), qui sont structurellement comparables, suggèrent que l'inacceptabilité de l'anaphore nulle, en (54b), provient de ce que le SN antécédent y est porteur du trait +humain. Des remarques analogues peuvent être faites à propos des exemples (56)-(58): si (56b) apparaît inacceptable, ce n'est pas, comme le montrent les formes (57), parce que l'anaphore nulle n'y peut être liée par un antécédent placé dans la phrase matrice, mais parce que le pronom nul exige un antécédent -humain. Les exemples (60) illustrent une situation déjà mentionnée (cf. 53), qui paraît échapper au principe (52). Il est cependant plausible que l'inacceptabilité de (60b), ait essentiellement la même origine que celle de (54b) et (56b); au demeurant, cette hypothèse est difficile à vérifier: je ne suis parvenue à construire aucun exemple de la forme (60) (opérateur à complément prépositionnel) mettant en jeu simultanément un sujet -humain, une préposition basique, et la coïncidence du sujet et du SN régime de la préposition¹⁵.

15. Parmi les opérateurs admettant un sujet -humain, nous avons par exemple les verbes du type *dégoûter* :

(II)a Pierre_i a dégoûté Marie_j $\left\{ \begin{array}{l} \text{de lui}_i \\ \text{d'elle}_j \end{array} \right\}$

b La guerre a dégoûté Pierre_j de lui_j

Nous avons toutefois:

(III) ?La guerre_i a dégoûté Pierre d'elle_i

forme déviante car contenant un pronom fort -humain, et:

(IV) *La guerre_i a dégoûté Pierre de -_i

forme agrammaticale, de étant une préposition de surface, exclue comme orpheline.

Un exemple avec Prép = *dans* (préposition basique) serait le suivant:

(V)a La guerre a lancé Pierre dans les affaires

b La guerre a lancé Pierre dedans -

mais la coréférence des SN sujet, et complément prépositionnel, paraît ici impossible, pour des raisons pragmatico-sémantiques indépendantes de la théorie du liage:

Les exemples (61)-(62) sont comparables aux précédents, puisque le restrictif *ne...que* permet régulièrement le liage d'un pronom fort dans les limites de P. L'inacceptabilité de (61b) et (62b) a sans doute la même origine que celle de (60b), et des autres formes du même genre déjà examinées. L'inacceptabilité de (61c) n'a, par contre, pas la même source, puisque l'antécédent de l'anaphore nulle est ici -humain: le contraste (61c)/(62c) est imputable au fait que la préposition des exemples (61) est sélectionnée par le verbe, ce qui la rend inapte à contraster avec une autre préposition, comme le voudrait le contexte restrictif. Dans l'exemple (61c), où la préposition régit un pronom nul, le foyer du contraste pourrait *a priori* être la préposition elle-même, mais non le régime de cette préposition. Dans la phrase (61a) en revanche, le foyer du contraste peut se déplacer sur le régime (non nul) de la préposition. Dans les exemples (62), la préposition n'est pas sélectionnée par le verbe, mais introduit un complément de type adverbial, au sein duquel elle contraste potentiellement avec toutes les autres prépositions locatives; cette situation s'ajuste sans conflit au contexte restrictif:

- (63)a *Il n'a tiré qu'à côté (et non pas devant/derrière/...)*
 b **Il ne compte que dessus (et non pas???)*

Si cette description est correcte, rien dans les données (54) et suivantes, ne permet de conclure que le régime nul d'une préposition orpheline, diffère d'un pronom plein au regard des principes de liage.

Note 15 (suite):

- (VI)a *?*Les affaires_i ont lancé Pierre dedans --_i*
 b *?*La guerre_i a lancé Pierre dedans --_i*

L'exemple suivant, enfin, met en jeu obligatoirement le réfléchi *elle-même*, à l'exclusion du pronom *elle*:

- (VII)a *La pâte_i feuilletée est repliée sur elle-même_i /*elle_i plusieurs fois avant d'être mise au four*

si bien que l'inacceptabilité de (VIII) vient simplement souligner le caractère -anaphorique du régime nul des prépositions orphelines:

- (VIII) **La pâte_i feuilletée est repliée dessus --_i plusieurs fois...*

Tous les écarts distributionnels observés dans ces exemples entre l'anaphore nulle et les pronoms pleins, dérivent de ce que la première est -humaine, et les seconds, +humains. Le seul élément nouveau par rapport aux résultats du §4.5, est le fait que la restriction sémantique imposant à l'anaphore nulle une interprétation -humaine, semble agir plus fortement lorsque l'antécédent occupe dans la même phrase une position sujet (comme en 54b, 56b, 60b, 62b), que lorsque l'antécédent appartient à la même phrase mais n'y est pas sujet (comme en 39b, 58b, ou plus loin 81b) ou que l'antécédent appartient à une phrase distincte (comme en 35a,b,c).¹⁶

4.8. Pronoms nuls résomptifs

Dans le prolongement de ce qui précède, je montrerai que le régime nul des prépositions orphelines intervient comme une pro-forme -anaphorique définie, dans les relatives à structure résomptive qui sont attestées dans certains dialectes du français.

Comme l'a souligné Deulofeu (1981), trois stratégies de formation des relatives existent concurremment en français - tous dialectes confondus. La stratégie n°1, tenue pour standard, est illustrée plus bas par (64a), et met par hypothèse en jeu la règle *Mouvement-qu*, qui laisse au sein de la relative la trace *e* de l'élément-*qu* déplacé à l'initiale de l'enchâssée. La stratégie n°2, tenue pour "substandard", mais attestée

16. Cette disparité pourrait prendre sa source dans le fait que le trait sémantique +humain se superpose en position sujet au rôle thématique AGENT. Ce point mériterait peut-être d'être approfondi.

en français depuis le moyen âge¹⁷, est illustrée par (64b), et met en jeu le marqueur de subordination invariant *que*, associé dans l'enchaînement à une pro-forme -anaphorique, dite *pronom résomptif* ou *pronom de rappel*. La stratégie n°3, également "substandard", et illustrée par (64c), est semblable à la précédente, mais élimine le pronom résomptif:

- (64)a Il y a beaucoup d'appareils_i dont_i on se sert e_i
tous les jours (relative-qu)
- b Il y a beaucoup d'appareils_i qu'on s'en_i sert tous les jours
(relative résomptive)
- c La serviette que je me suis essuyé
Les feux qu'il faut appeler les pompiers (relatives sauvages)¹⁸

Il a déjà été noté par Chomsky¹⁹ que ces trois modèles de formation des relatives sont symétriques des trois modèles de formation des phrases topicalisées, distingués au chapitre XII §2.1.

Pour mon présent propos, je m'en tiendrai aux modèles 1 (*qu*) et 2 (résomptif), confrontés ci-dessous en (65)-(66):

relatives-qu	relatives résomptives
(65)a Voici le courrier _i qui _i e _i est arrivé ce matin	(66)a Voici le courrier _i qu'il _i est arrivé ce matin 20
b Voici le courrier _i que _i Marie a apporté e _i	b Voici le courrier _i que Marie l _i 'a apporté ²¹
c Voici l'homme _i à qui Marie a parlé e _i	c Voici l'homme _i que Marie lui _i a parlé
d Voici la maison _i à laquelle _i Marie pense encore e _i	d Voici la maison _i que Marie y _i pense encore
e Voici une maison _i dont _i Marie se souvient encore e _i	e Voici une maison _i que Marie s'en _i souvient encore
f Voici un homme _i devant qui _i / lequel _i Marie a envie de rigoler	f Voici un homme _i que Marie a envie de rigoler devant lui _i

L'élément anaphorique des relatives résomptives peut être identifié, d'une part, comme une pro-forme -anaphorique; et d'autre part, comme une pro-forme définie. Comme les pro-formes -anaphoriques en effet - et contrairement aux expressions +anaphoriques - il entretient avec son antécédent une relation non bornée, et échappe aux contraintes typiquement attachées aux traces-qu :

17. V. à ce sujet Guiraud (1966)

18. Les exemples (64) sont repris à Deulofeu (1981). Pour la clarté de l'exposé, j'ai volontairement ignoré, en (64b), la trace du clitique *en*.

19. V. Chomsky (*passim*, et notamment 1977); Deulofeu (1981); et ici même ch.XII.

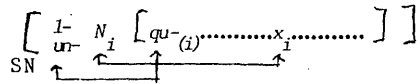
20. Comme le souligne Deulofeu (1981), toutes les relatives résomptives données sous (66) ne sont pas attestées avec la même fréquence: les cas (a) (pronom résomptif sujet) et (b) (pronom résomptif objet direct) sont beaucoup plus rares que les cas (c), (d), (e), (f). Il s'agit seulement ici de confronter deux modèles de formation des relatives, indépendamment de leur emploi.

21. Dans les exemples de ce type, j'ignore encore une fois la catégorie vide (trace) liée par le pronom clitique.

- (67) *Voici l'homme_i que j'ai dit à Marie de ne pas rigoler devant lui_i*
- (68)a **Celui qu'il était plus grand que* (relative-qu /Subjance)
- b *Celui qu'il était plus grand que lui* (relative résomptive)
- (69)a **L'homme que tu vas épouser celle qui a abandonné e* (relative-qu/CSNC)
- b *L'homme que tu vas épouser celle qui l'a abandonné* (relative résomptive)
- (70)a **Voici l'homme dont tu admet le fait que je connais la soeur* (rel-qu/CSNC)
- b *Voici l'homme que tu admet le fait que je connais sa soeur* (rel. résomptive)
- (71)a **Voici l'homme que je me demande qui peut bien aimer e* (relative-qu/Ilots-qu)
- b *Voici l'homme que je me demande qui peut bien l'aimer* (relative résomptive)²²

J'avancerai par ailleurs l'hypothèse que le pronom de rappel d'une relative résomptive, doit être de la série *le, la, les, en, y...*, éléments que j'appellerai *pronoms définis* par opposition à l'anaphorique générique *ça*. Le N-tête qui sert de support à une relative restrictive est, en effet, par définition, précédé d'un déterminant cataphorique, qui lui confère un caractère "déterminé": il n'est pas référentiellement autonome²³. La relation cataphorique spécifieur-relative, a pour corrélat la relation anaphorique entre le N relativisé, et la position ouverte interne à la relative:

(72) relative restrictive



22. Les exemples (68) à (71) sont repris de Cannings (1978)

23. V. à ce sujet le beau chapitre X de la *Grammaire générale et raisonnée*

Il suit de ce schéma général que l'antécédent d'une relative restrictive - *qu* ou résomptive²⁴ - ne peut pas avoir un déterminant référentiellement autonome; tel serait le cas en (73):

- (73)a *?*mon article que Pierre a tapé*
- b *?*mon article que Pierre l'a tapé*²⁵

La même restriction est illustrée par (74), où *la confiture* ne peut avoir qu'une interprétation définie, et non pas générique:

(74) *la confiture que je mange avec plaisir*

(74) contraste ainsi avec (75), où le SN *la confiture* est ouvert aux deux interprétations - générique, ou définie:

(75) *La confiture, je la mange avec plaisir*

Cette restriction générale, jointe au principe (48) réglant la distribution de l'anaphorique *ça*, prédit l'impossibilité pour *ça* de tenir lieu de pronom de rappel au sein d'une relative restrictive de type résomptif. Autrement dit, on aurait le contraste suivant:

- (76)a *La confiture, je mange ça avec plaisir*
- b *La confiture, je la mange avec plaisir*
- (77)a *?*la confiture que je mange ça avec plaisir*
- b *la confiture que je la mange avec plaisir*

24. Evidemment, la restriction (72) sur la relation antécédent-relative, ne vaut pas (par définition) dans le cas des relatives "sauvages" (ex. 64c).

25. Bien entendu, la restriction (72) ne concerne que les relatives restrictives, à l'exclusion des appositives.

Il me faut convenir cependant que la vérification expérimentale du contraste (77a/b), issu ici d'un raisonnement déductif, soulève certaines difficultés, dans la mesure où les relatives résomptives sont globalement extérieures à ma propre compétence du français. C'est donc une double question, théorique et méthodologique, que je laisserai ici en suspens: (a) quelle est le degré de validité des données du type (77)? (b) comment de tels faits peuvent-ils être empiriquement vérifiés? Notons incidemment que si (77a) se trouvait attesté dans un quelconque corpus de français, les hypothèses qui précèdent n'en seraient pas automatiquement invalidées: (77a) pourrait en effet contenir une relative sauvage, formée suivant le schéma (64c), et incluant un *ça* déictique.

Je maintiendrai malgré tout l'hypothèse que la structure générale des SN à relative restrictive (schéma 72), impose que le pronom de rappel des relatives du type résomptif, soit une anaphore définie.

Considérons à présent la relativisation d'un SN prépositionnel, dans les systèmes *qu* et résomptif distingués plus haut:

Relatives-*qu* :

- (78)a *Voici l'homme_i devant qui_i Marie est passée e_i*
- b *Voici l'homme_i devant lequel_i Marie est passée e_i*
- (79)a *?Voici la maison_i devant qui_i Marie est passée e_i*
- b **Voici la maison_i devant quoi_i Marie est passée e_i*
- c *Voici la maison_i devant laquelle_i Marie est passée e_i*
- (80)a *Voici ce_i devant quoi_i Marie est passée e_i*
- b **Voici ce_i devant lequel_i Marie est passée e_i*

Relatives résomptives:

- (81)a *Voici l'homme_i que Marie est passée devant lui_i*
- b *?Voici l'homme_i que Marie est passée devant -_i*
- (82)a *?Voici la maison_i que Marie est passée devant elle_i*
- b *Voici la maison_i que Marie est passée devant -_i*
- (83)a **Voici ce_i que Marie est passée devant lui_i/ça_i*
- b *Voici ce_i que Marie est passée devant -_i*

Pour la position régime d'une préposition, le système *qu* dispose de deux séries de pronoms relatifs: (1°) *qui*, *quoi*; (2°) *lequel*, *laquelle*, *lesquel(le)s*. Les éléments de la première série sont respectivement +humain (*qui*) et -genre, ou "neutres" (*quoi*), d'où les jugements associés à (78a), (79a,b), (80a). Les éléments de la série *lequel* sont toujours +genre (d'où l'agrammaticalité de 80b), mais ne sont pas spécifiés pour le trait +humain (d'où l'acceptabilité concomitante de 78b et 79c).

Dans le système résomptif, le pronom plein de (81a), qui se révèle porteur du trait +humain (comme ses homologues du §4.5), a pour contrepartie -humaine l'anaphore nulle de (82b), (83b). Autrement dit, le pronom résomptif nul exhibe en (81)-(83) les propriétés habituelles de l'anaphore nulle régie par une préposition orpheline. Inversement, si les hypothèses émises plus haut sont correctes, l'occurrence des prépositions orphelines dans les relatives résomptives, étaye l'idée que l'anaphore nulle doit être identifiée dans toutes ces constructions comme une pro-forme -anaphorique, +définie.

Je terminerai ce paragraphe par les exemples (84) et (85), qui

rappellent le contraste général opposant l'anglais, et ses prépositions-épaves, au français, langue à prépositions orphelines:

anglais:

- (84)a *This is the bed_i that_i Mary slept on e_i* (standard)
- b *This is the bed_i on which_i Mary slept e_i* (standard)
- c *This is the man_i that Mary slept on him_i* (substandard)

français:

- (85)a *Voici le lit_i que Marie a dormi dessus --_i* (substandard)
- b *Voici le lit_i sur lequel_i Marie a dormi e_i* (standard)
- c *Voici l'homme_i que Marie a dormi sur lui_i* (substandard)

Si les formes (b) (stratégie *qu*) et (c) (pronom résomptif plein) peuvent être tenues pour symétriques dans les deux langues, tel n'est pas le cas des formes (a), comme le suggère d'ailleurs le fait que celles-ci soient assignées dans chaque langue à un registre différent: (84a), qui contient une préposition-épave incluse dans une relative-*wh*, relève de l'anglais standard; mais (85a), qui contient une préposition orpheline incluse dans une relative résomptive, relève du français substandard.

5. Ellipse, ou catégorie vide?

Les prépositions orphelines du français se sont révélées ci-dessus régir une anaphore nulle, porteuse des traits -anaphorique, +défini, -humain.

Si cette analyse est correcte, il convient de se demander si cette anaphore nulle doit être identifiée comme une catégorie vide, ou comme une ellipse structurale.

J'ai envisagé la première hypothèse dans une version antérieure du présent chapitre²⁶, en tenant le raisonnement suivant: dans la mesure où il n'alterne pas librement avec un pronom plein (voir ci-dessus ex. 39, 40), le régime nul d'une préposition orpheline ne satisfait pas la définition générale de l'ellipse structurale qui a été envisagée au chapitre VIII: il ne peut donc s'agir que d'une catégorie vide, à savoir (suivant la typologie de Chomsky, 1982a-b) l'élément -anaphorique couramment nommé *pro*, et qui fut initialement postulé dans la position sujet des phrases "à sujet nul" des langues dites (à) *pro-drop*²⁷.

J'envisagerai ici la seconde hypothèse, faisant du régime d'une préposition orpheline une ellipse structurale, en dépit du fait que cette anaphore nulle n'alterne pas librement avec un pronom lexical. Cette restriction particulière prend en effet sa source dans une propriété non pas structurale, mais sémantique, attachant aux pronoms forts du français une lecture +humaine, et créant de ce fait un paradigme lacunaire pour les pronoms définis. Comme toutes les restrictions sélectionnelles, celle qui associe à l'anaphore nulle le trait -humain peut être enfreinte, et l'est d'ailleurs assez couramment, dans la langue familière; autrement dit, sa violation produit une suite sémantiquement non standard, mais grammaticale, comme (39b), (40a), ou encore les formes (86), qui sont des énoncés communs:

- (86)a *Marie, il ne sort plus avec --*
- b *Marie, il ne faut pas compter dessus --*
- c *Marie, son père est toujours derrière --*
- d *Marie, tout le bahut court après --*

26. Zribi-Hertz (1984b)

27. L'espagnol, par exemple: v. ci-dessus ch.VIII.

Dans les (rares) cas où une catégorie vide semble alterner avec une anaphore lexicale (v. ch.VIII §5), la catégorie vide incarne l'option non marquée, et l'anaphore pleine, l'option marquée, induisant une lecture contrastive. Les catégories vides - *pro*, *PRO* et trace - apparaissent en revanche généralement dépourvues de traits sémantiques inhérents, tels que α humain, ou β défini : tout au plus peuvent-elles avoir des traits morphosyntaxiques comme γ Personne, δ Nombre, ε Genre, ζ Cas. Il en va différemment des ellipses structurales, dont certaines se sont révélées sémantiquement caractérisables: ainsi l'ellipse de l'objet générique ou factif, étudiée au ch.XII. Le régime nul d'une préposition orpheline semble donc se ranger, de ce point de vue, plutôt du côté des ellipses, que de celui des catégories vides. J'avancerai donc l'hypothèse que la corrélation, établie au ch.VIII, entre ellipse et variation libre, est essentiellement correcte, et que le comportement particulier du régime elliptique d'une préposition orpheline, suit d'une propriété périphérique du français: la spécialisation sémantique des pronoms définis non clitiques.

6. Prolongements et questions

Il mérite peut-être d'être noté que l'ellipse d'un pronom régi par une préposition semble également attestée en espagnol (castillan) et en portugais (brésilien). Ainsi les formes (87) à (94), jugées acceptables par mes informateurs, sont les exactes transpositions de certains des exemples français de l'Annexe XIV:

castillan

- (87)a *El puente, hay que pasar por en cima de él*
 b *El puente, hay que pasar por en cima Ø*
 (le pont, il faut passer par-dessus /de lui/)

- (88)a *La facultad, el metro esta cerca de ella*
 b *La facultad, el metro esta cerca Ø*
 (la faculté, le métro est près /d'elle/)

- (89)a *El césped, los niños corrian al rededor de él*
 b *El césped, los niños corrian al rededor Ø*
 (la pelouse, les enfants couraient autour /de lui/
 /masc/)

- (90)a *La casa, Pedro estaba delante de ella*
 b *La casa, Pedro estaba delante Ø*
 (la maison, Pedro était devant /d'elle/)

brésilien

- (91)a *A ponte, è preciso passar por cima dela*
 b *A ponte, è preciso passar por cima Ø*
 (le pont, il faut passer par-dessus /d'elle/
 /fém./)

- (92)a *A prefeitura, eu moro (bem) perto dela*
 b *A prefeitura, eu moro (bem) perto Ø*
 (la mairie, j'habite (tout) près /d'elle/)

- (93)a *A grama, os meninos rodavam em volta dela*
- b *A grama, os meninos rodavam em volta Ø*
- (la pelouse, les enfants tournaient autour /d'elle/)

- (94)a *A casa, o cachorro deve ficar fora dela*
- b *A casa, o cachorro deve ficar fora Ø*
- (la maison, le chien doit rester dehors /d'elle/)

S'il s'avérait que la grammaire des langues considérées incluait, comme celle du français, le principe (XII,14) de bonne formation des phrases topicalisées, il s'ensuivrait, pour le membre (b) de chacune de ces paires d'exemples, une représentation syntaxique elliptique, comportant une pro-forme -anaphorique nulle, régie par une préposition. A la différence de ceux du français, toutefois, les pronoms forts du castillan et du brésilien sont ouverts à une interprétation non restreinte, i.e. tant -humaine (v. tous les exemples cités ci-dessus), que +humaine. Les quatre formes brésiliennes (95) apparaissent ainsi également acceptables, contrastant avec le français (39)-(40):

- (95)a *A grama, os meninos rodavam em volta dela*
- b *A grama, os meninos rodavam em volta Ø*
- (la pelouse, les enfants tournaient autour /d'elle/)

- (96)a *Pedro, os meninos rodavam em volta dele*
- b *Pedro, os meninos rodavam em volta Ø*
- (Pedro, les enfants tournaient autour /de lui/)

Ces données indiquent - sous réserve de la validité du principe (XII,14) en castillan et brésilien - que ces deux langues permettent l'ellipse d'un pronom fort, lorsqu'il est régi par certaines prépositions. Le pronom ne semble cependant pas ellipsable sous tous les éléments traduisant une préposition basique du français; j'ai pu notamment relever les faits suivants:

castillan

- (97)a *El muro, el fantasma pasó a través de él*
- b *?*El muro, el fantasma pasó a través*
- (le mur, le fantôme est passé à travers /de lui/)

- (98)a *Mi sombrero, vine con/sin él*
- b *?*Mi sombrero, vine con/sin*
- (mon chapeau, je suis venu avec/sans [lui])

- (99)a *El muro, Pedro estaba apoyado contra él*
- b *?*El muro, Pedro estaba apoyado contra*
- (le mur, Pedro était appuyé contre /lui/)

- (100)a *Estas dos planchas, una pieza se cedo entre ellas*
- b *?*Estas dos planchas, una pieza se cedo entre*
- (ces deux planches, une pièce s'est coincée entre /elles/)

- (101)a *La temperatura, uno se viste segun ella*
- b *?*La temperatura, uno se viste segun*
- (la température, on s'habille selon /elle/)

brésilien

(102)a *O muro, o fantasma passou através dele*

b *?*O muro, o fantasma passou através*

(le mur, le fantôme est passé à travers /de lui/)

(103)a *Meu chapéu, eu vim com/sem ele*

b *?*Meu chapéu, eu vim com/sem²⁸*

(mon chapeau, je suis venu avec/sans /lui/)

(104)a *O muro, Pedro estava apoiado contra ele*

b *?*O muro, Pedro estava apoiado contra*

(le mur, Pedro était appuyé contre /lui/)

(105)a *Estas duas pranchas, uma peça ficou impressada entre*

elas

b *?*Estas duas pranchas, uma peça ficou impressada entre*

(ces deux planches, une pièce est restée coincée entre /elles/)

(106)a *A temperatura, a gente se veste segundo ela*

b *?*A temperatura, a gente se veste segundo*

(la température, on s'habille selon /elle/)

28. (103b) semble marginalement toléré en brésilien familier.

Les réactions symétriques des informateurs castillan et brésilien (qui ne se sont pas concertés), suggèrent qu'il y a ici matière à investigation. Dans l'optique qui anime le présent travail, les contrastes (87)-(94)/(97)-(106), intéressent la théorie de l'ellipse structurale: une question ouverte pour les hispano/luso-phones.

ANNEXE AU CHAPITRE XIV

("Annexe XIV")

Prépositions orphelines en français

<i>à côté de</i>	<i>La fac, le métro est (juste) à côté</i>
<i>à la fin de</i>	<i>Le colloque, Marie n'arrivera qu'à la fin</i>
<i>à l'extérieur de</i>	<i>Les magasins d'alimentation, les chiens doivent rester à l'extérieur</i>
<i>à l'intérieur de</i>	<i>Le placard, les balais sont à l'intérieur</i>
<i>après 1</i>	<i>La célébrité, Pierre court après</i>
<i>après 2</i>	<i>La réunion, Pierre est arrivé après</i>
<i>à travers</i>	<i>Le mur, le fantôme est passé à travers</i>
<i>au bout de</i>	<i>Ta canne à pêche, il n'y a rien au bout</i>
<i>au commencement de</i>	<i>Le colloque, Marie est arrivée au commencement</i>
<i>au dedans de</i>	<i>La bouteille, le liquide doit rester au dedans</i>
<i>au dehors de</i>	<i>La maison, le chien doit rester au dehors</i>
<i>au-delà de</i>	<i>Cette frontière, Pierre n'est jamais allé au-delà</i>
<i>au devant de</i>	<i>Le hasard, il faut savoir aller au devant</i>
<i>au milieu de</i>	<i>La cour, Pierre était (juste) au milieu</i>
<i>autour de</i>	<i>La pelouse, des enfants couraient autour</i>
<i>au travers de</i>	<i>Le mur, le fantôme est passé au travers</i>
<i>aux environs de</i>	<i>Limoges, il habite aux environs</i>
<i>avant</i>	<i>La réunion, Pierre est parti avant</i>
<i>avec</i>	<i>Mon chapeau, j'étais venu avec</i>
<i>contre 1</i>	<i>Le mur, Pierre est appuyé contre</i>

contre 2	Ce projet de loi, tout le monde était contre ¹
dans (→ dedans)	La valise, tout est dedans
depuis	Les vacances, il s'en est passé des choses depuis!
derrière	Leur maison, il y a un jardin derrière
dès le commencement de	Le colloque, Pierre arrivera dès le commencement
dès le début de	Le colloque, il faut arriver dès le début
devant	Leur maison, il y a un cerisier devant
en-deçà de	La vérité, nous restons malheureusement en-deçà
en dedans de	Cette bouteille, le bouchon est resté coincé en dedans
en dehors de	Son travail, il ne fait rien en dehors
en échange de	Ton livre, Marie m'a donné un disque en échange
en face de	La mairie, j'habite en face
en faveur de	Ta proposition, nous sommes tout à fait en faveur
en marge de	La société, Marie se place toujours en marge
en plus de	Ses cours, il ne fait rien en plus
en travers	Les rails, il s'était couché en travers
entre	Ces deux planches, une pièce est restée coincée entre
(jusqu)au fond de	Cet affreux puits, Pierre était descendu jusqu'au fond

1. Les expressions *voter pour*, *voter contre*, parfois citées comme des échantillons-types de prépositions orphelines, ont une valeur délocutive qui les range, en fait, en marge du corpus: *voter pour* = *voter "pour"* (ou: *voter "oui"*)

la veille de	Le colloque, nous n'étions que la veille
le (sur)lendemain de	Le colloque, Pierre est arrivé le (sur)lendemain
le long de	Ce petit mur, Pierre aime courir (tout) le long
par derrière	La fac, je préfère passer par derrière
par dessous	Le pont, il vaut mieux passer par dessous
par dessus	La barrière, il faut passer par-dessus
par devant	La maison, il faut passer par devant
pendant	Les vacances, elle est morte pendant
pour	La loi Veil, toutes les femmes étaient pour
près de	La mairie, j'habite (tout) près ²
sans	Son chien, il était venu sans
selon	La température, on s'habille selon
sous (→ dessous)	La table, le tabouret est dessous
sur (→ dessus) 1	La table, le tabouret est dessus
sur (→ dessus) 2	La cible, il fallait tirer dessus

2. La présence de l'adverbe *tout* semble presque indispensable à l'acceptabilité de *près*, employé comme orpheline. Apparemment, les structures à préposition orpheline s'accrochent mal d'une préposition à sens "imprécis".

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES



- AKMAJIAN, A. (1968) "An Interpretive Principle for Certain Anaphoric Expressions", inédit, M.L.T.
- AKMAJIAN, A. et R. JACKENDOFF (1970) "Coreferentiality and Stress", *Linguistic Inquiry* 1-1
- AKMAJIAN, A.; S. STEELE; T. WASOW (1979) "The Category AUX in Universal Grammar", *Linguistic Inquiry* 10, 1-54
- AKMAJIAN, A.; T. WASOW (1975) "The Constituant Structure of VP and AUX and the position of the verb BE", *Linguistic Analysis* 1-3
- ANDERSON, J. (1979) *On Being Without a Subject*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- ANDERSON, S. (1977) "Comments on Wasow's 'Transformations and the Lexicon'", in Culicover, Wasow et Akmajian (eds), 1977
- ANDERSON, S. et P. KIPARSKY (eds) (1973) *A Festschrift for Morris Halle*, New-York: Holt, Rinehart and Winston
- ANTOINE, G. (1959-1962) *La coordination en français*, tomes 1 et 2, Paris: d'Artrey
- AOUN, J. et D. LIGHTFOOT (1984) "Government and Contraction", *Linguistic Inquiry* 15-3
- ARNAULD et LANCELOT (1660) *Grammaire générale et raisonnée*, Paris: Replications Paulet 1969
- BABBY, L. (1975) "A Transformational Analysis of Transitive -sja Verbs in Russian", *Lingua* 35
- BABCOCK, S. (1970) *The Syntax of Spanish Reflexive Verbs*, La Haye: Mouton
- BACH, E. (1970) "Problominalization", *Linguistic Inquiry* 1-1
- BACH, E.; J. BRESNAN; T. WASOW (1974) "Sloppy Identity: an Unnecessary and Insufficient Criterion for Deletion Rules", *Linguistic Inquiry* 5, 609-614
- BACH, E. et R. HARMS (1968) *Universals in Linguistic Theory*, New-York: Holt, Rinehart and Winston
- BAKER, C.L. (1971) "Stress Level and Auxiliary Reduction in English", *Linguistic Inquiry* 2-2
- BANFIELD, A. (1979) "Où l'épistémologie, le style et la grammaire rencontrent l'histoire littéraire: le développement de la parole et de la pensée représentées", *Langue française* 44
- BEGUE, D. (1979) *Quelques aspects de la coordination en français*, thèse de 3ème cyle, Université Paris-VII

- BELLETTI, A. (1981) "'Morphological' Passive and Pro-Drop: the Impersonal Construction in Italian", ms., Pise: Scuola Normale Superiore
- BESCHERELLE (1966) *L'art de conjuguer*, Paris: Hatier
- BEVER, T. (1970) "The Cognitive Basis for Linguistic Structure", in J.R. Hayes (ed) (1970)
- BICKERTON, D. (1975) "Some Assertions about Presuppositions about Pronominalization", in Grosman, San et Vance eds., *Papers from the Parasession on Functionalism*, Chicago University: Chicago Linguistic Society
- BIERWISCH, M. et K.E. HEIDOLPH (eds) (1970) *Progress in Linguistics*, La Haye: Mouton
- BLINKENBERG, A. (1960) *Le problème de la transitivité en français moderne*, Copenhague: Munksgaard
- BOLINGER, D. (1977) *Pronouns and Repeated Nouns*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- BOLINGER, D. (1981) "Consonance, Dissonance, and Grammaticality: the Case of Wanna", *Language and Communication* 1-2/3
- BOONS, J.-P. (1974) *Constructions transitives à compléments locatifs, datifs ou instrumentaux*, thèse de 3ème cycle, Université Paris-VIII
- BOONS, J.-P. (1975) "Cuire, faire cuire, être cuit", article inédit
- BOONS, J.-P.; A. GUILLET; C. LECLERE (1976a) *La structure des phrases simples en français: I. constructions intransitives*, Genève: Droz
- BOONS, J.-P.; A. GUILLET; C. LECLERE (1976b) *Classes de constructions transitives. Rapport de recherche n°7 du L.A.D.L.*, Université Paris-VII
- BORILLO, A. (1971) "Remarques sur les verbes symétriques du français", *Langue française* 11
- BORILLO, A. (1979) "La négation et l'orientation de la demande de confirmation", *Langue française* 44
- BORKIN, A. (1971) "Coreference and Beheaded NP's", texte présenté au 47ème congrès annuel de la Linguistic Society of America, Saint-Louis, Missouri.

- BOUCHARD, D. (1982) "Les constructions relatives en français vernaculaire et en français standard, étude d'un paramètre", *La syntaxe comparée du français standard et populaire: approches formelle et fonctionnelle*, Montréal: Office de la Langue Française
- BOWERS, J. (1973) *Grammatical Relations*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- BRAME, M. (1977) "Alternatives to the Tensed-S and Specified Subject Conditions", *Linguistic and Philosophy 1*
- BRESNAN, J. (1971) *Contraction and the Transformational Cycle in English*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- BRESNAN, J. (1972) "A Note on the Notion: Identity-of-Sense Anaphora", *Linguistic Inquiry 2-4*
- BRESNAN, J. (1973) "Syntax of the Comparative Clause Construction in English", *Linguistic Inquiry 4: 275-343*
- BRESNAN, J. (1975) "Comparative Deletion and Constraints on Transformations", *Linguistic Analysis 1-1*
- BRESNAN, J. (1978) "A Realistic Transformational Grammar", in Halle, Bresnan et Miller (eds) (1978)
- BRESNAN, J. (1982) *The Mental Representations of Grammatical Relations*, Cambridge, Mass: The MIT Press
- BRUNOT, F. (1936) *La pensée et la langue*, 3ème édition, Paris: Masson
- BURZIO, L. (1981) *The Syntax of Italian Auxiliaries*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- CANNINGS, P. (1978) "Interlocking Binding and Relativization Strategies", *Studies in French Linguistics 1-1*
- CANTRALL, W. (1974) *Viewpoint, Reflexives and the Nature of Noun Phrases*, La Haye: Mouton
- CARTER, R. (1980) "La notion d'explication en sémantique", *Langue française 46*
- CARTER, R. (1984) "Sous-catégorisation et régularités sélectionnelles", *Communication 40*
- CHERCHI, L. (1978) "L'ellipse comme facteur de cohérence", *Langue française 38*

- CHEVALIER, J.-C.; C. BLANCHE-BENVENISTE; M. ARRIVE; J. PEYARD (1964) *Grammaire du français contemporain*, Paris: Larousse
- CHOMSKY, N. (1957) *Syntactic Structures*, La Haye: Mouton. Trad. frçse *Structures syntaxiques*, Paris: Le Seuil, 1969
- CHOMSKY, N. (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass.: The MIT Press. Trad. frçse *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris: Le Seuil, 1971
- CHOMSKY, N. (1970) "Remarks on Nominalizations", in Jacobs et Rosenbaum (eds) (1970). Trad. frçse dans Chomsky: *Questions de sémantique*, Paris: Le Seuil, 1975
- CHOMSKY, N. (1971) "Deep Structure, Surface Structure, and Semantic Interpretation", in Jakobovits et Steinberg (eds) (1971). Trad. frçse dans Chomsky, *Questions de sémantique*, Paris: Le Seuil, 1975
- CHOMSKY, N. (1972) "La forme et le sens dans les langues naturelles", *Hypothèses*, Paris: Laffont-Seghers
- CHOMSKY, N. (1973) "Conditions on Transformations", in Anderson et Kiparsky (eds) (1973). Trad. frçse dans Chomsky (1980c)
- CHOMSKY, N. (1974) *The Amherst Lectures*, conférences données en juin 1974 à l'université d'Amherst (Massachusetts); texte reproduit par le D.R.L. (Université Paris-VII)
- CHOMSKY, N. (1976) "Conditions on Rules of Grammar", *Linguistic Analysis 2*. Trad. frçse dans Chomsky (1980c)
- CHOMSKY, N. (1977) "On Wh-Movement", in Culicover, Akmajian et Wasow (eds) (1977)
- CHOMSKY, N. (1979a) *The Pisa Lectures*, inédit
- CHOMSKY, N. (1979b) "Principles and Parameters in Syntactic Theory", article inédit. Trad. frçse dans Guéron et Sowley (eds) (1982)
- CHOMSKY, N. (1980a) "A Rationalist Approach to Language and Cognition", article inédit
- CHOMSKY, N. (1980b) "On Binding", *Linguistic Inquiry 11-1*. Trad. frçse dans Chomsky (1980c)

- CHOMSKY, N. (1980c) *Essais sur la forme et le sens*, Paris: Le Seuil
- CHOMSKY, N. (1982a) *Lectures on Government and Binding: the Pisa Lectures*, Dordrecht: Foris (2ème édition)
- CHOMSKY, N. (1982b) *Some Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding*, Cambridge, Mass.: The MIT Press. Trad. fr. à paraître aux éditions du Seuil
- CHOMSKY, N. et H. LASNIK (1977) "Filters and Control", *Linguistic Inquiry* 8: 425-504
- CHOMSKY, N. et H. LASNIK (1978) "A Remark on Contraction", *Linguistic Inquiry* 9-2
- CONTRERAS, H. (1974) *Indeterminate-Subject Sentences in Spanish*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- CORNULIER, B. de (1973) *Les incises en français contemporain*, Faculté des Sciences de Luminy: Editions Tesseire
- COUQUAUX, D. (1980) "Place de la transformation MONTEE dans la syntaxe du français moderne", *Le français moderne* 48-3
- CULICOVER, P.; T. WASOW; A. AKMAJIAN (eds) (1977) *Formal Syntax*, New-York: Academic Press
- DANGEAU, abbé de (1927) *Opuscules sur la grammaire...*, réédités par Manne Ekman, Upsal: Almqvist et Wiksell (1ère édition 1714-1717)
- DELESALLE, S. (1980) "L'analogie: d'un arbitraire à l'autre", *Langue française* 46
- DEULOFEU, J. (1981) "Perspective linguistique et sociolinguistique dans l'étude des relatives en français", Université de Provence: *Recherches sur le français parlé* n°3
- DONNELLAN, K. (1966) "Reference and Definite Description", *Philosophical Review* 75
- DOUGHERTY, R. (1969) "An Interpretive Theory of Pronominal Reference", *Foundations of Language* 5
- DOUGHERTY, R. (1970) "A Grammar of Coordinate Conjoined Structures" 1ère partie: *Language* 46
- DOUGHERTY, R. (1971) "A Grammar of Coordinate Conjoined Structures" 2ème partie: *Language* 47
- DRESHER, B.E. et N. HORNSTEIN (1979) "Trace Theory and NP Movement Rules", *Linguistic Inquiry* 10-1
- DUBOIS, J. (1965) *Grammaire structurale du français: nom et pronom*, Paris: Larousse
- DUBOIS, J. (1967) *Grammaire structurale du français: le verbe*, Paris: Larousse
- DUCROT, O. (1972) *Dire et ne pas dire*, Paris: Hermann
- ECKMAN, F.R. (1970) "Gapping, Deletion, and Derived Constituent Structure", *Papers from the 6th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*
- EMONDS, J. (1970) *Root and Structure Preserving Transformations*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- EMONDS, J. (1976) *A Transformational Approach to English Syntax*, New-York: Academic Press
- ERTESCHIK, N. (1973) *On the Nature of Island Constraints*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- EVANS, G. (1980) "Pronouns", *Linguistic Inquiry* 11-2
- FAUCONNIER, G. (1974) *La coréférence: syntaxe, ou sémantique?* Paris: Le Seuil
- FAUCONNIER, G. (1984) *Espaces mentaux*, Paris: Minuit
- FEYERABEND, P. (1975) *Against Method*, Londres: Verso
- FIENGO, R. (1974) *Semantic Conditions on Surface Structure*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- FIENGO, R. (1977) "On Trace Theory", *Linguistic Inquiry* 8-1
- FIENGO, R. et J. HIGGINBOTHAM (1979) "Opacity in NP", article inédit
- FILLMORE, C. (1968) "The Case for Case", in Bach et Harms (eds) (1968)
- FODOR, J.D. (1978) "Parsing Strategies and Constraints on Transformations", *Linguistic Inquiry* 9-3

- FREGE G. (1892) "On Sense and Reference", republié dans Zabeeh, Klemke, Jakobson (eds) (1974), *Readings in Semantics*, University of Illinois Press
- FREI, H. (1929) *La grammaire des fautes*, Paris: Geuthner
- FREIDIN, R. (1975) "The Analysis of Passives", *Language* 51-2
- FUCHS, C. (1983) "Une version transformationnelle de l'ellipse: l'effacement chez Harris", *Histoire Epistémologie Langage* 5-1
- GAATONE, D. (1970) "La construction impersonnelle en français", *Le français moderne* 38-4
- GAATONE, D. (1975) "A propos de la 'montée du sujet' ", *Revue romane* XI-2
- GAZDAR, G. (1981) "Unbounded Dependencies and Coordinate Structure", *Linguistic Inquiry* 12-2
- GAZDAR, G. (1982) "Phrase Structure Grammar", in Jacobson et Pullum (eds) (1982)
- GAZDAR, G.; G. PULLUM; I. SAG (1982) "Auxiliaries and Related Phenomena in a Restrictive Theory of Grammar", *Language* 58-3
- GLEITMAN, L. (1965) "Pronouns and Stress in English Conjunctions", *Language Learning* XI: 157-170
- GOLDIN, M. (1968) *Spanish Case and Function*, Washington: Georgetown University Press
- GOLDSMITH, J. et E. WOISETSCHLAEGER (1982) "The Logic of the English Progressive", *Linguistic Inquiry* 13-1
- GOODALL, G. (1984) *Parallel Structures in Syntax*, thèse de Ph.D., University of California at San Diego
- GOUGENHEIM, G. (1938) *Système grammatical de la langue française*, Paris: d'Artrey
- GREVISSE, M. (1969) *Le bon usage*, 9ème édition, Gembloux: Duculot
- GRICE, P. (1975) "Logic and Conversation", in P. Cole et J. Morgan (eds), *Syntax and Semantics* vol.3, New-York: Academic Press
- GRINDER, J. et P. POSTAL (1971) "Missing Antecedents", *Linguistic Inquiry* 2-3
- GROSS, M. (1968) *Grammaire transformationnelle du français: syntaxe du verbe*, Paris: Larousse
- GROSS, M. (1969) "Remarques sur la notion d'objet direct en français", *Langue française* 1
- GROSS, M. (1973) "On Grammatical Reference", in M. Bierwisch, F. Kiefer, N. Ruwet (eds) (1973), *Generative Grammar in Europe*, Dordrecht: D. Reidel
- GROSS, M. (1975) *Méthodes en syntaxe*, Paris: Hermann
- GRUBER, J. (1965) *Studies in Lexical Relations*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- GRUNIG, B.-N. (1981) "La clôture chomskyenne", *DRLAV* 24
- GUERON, J. (1977) *Rôle de l'accent dans une grammaire transformationnelle de l'anglais*, thèse de doctorat d'Etat, Université Paris-VII
- GUERON, J. (1979) "Relations de coréférence dans la phrase et dans le discours", *Langue française* 44
- GUERON, J. (1980) "On the Syntax and Semantics of PP Extraposition", *Linguistic Inquiry* 11-4
- GUERON, J. et T. SOWLEY (eds) (1982) *Grammaire transformationnelle: théorie et méthodologies*, Centre de recherche de l'Université Paris-VIII
- GUIRAUD, P. (1966) "Le système du relatif en français populaire", *Langages* 3
- HAIK, I. (1984) "Les VP nuls", exposé au colloque: *Phonologie, Syntaxe, Sémantique*, organisé par l'Université Paris-VIII en juin 1984
- HALL, B. (1972) "Opacity, Coreference and Pronouns", in Harman et Davidson (eds) (1972)
- HALLE, M.; J. BRESNAN; G. MILLER (eds) (1978) *Linguistic Theory and Psychological Reality*, Cambridge, Mass.: The MIT Press
- HANKAMER, J. (1973) "Unacceptable Ambiguity", *Linguistic Inquiry* 4-1
- HANKAMER, J. et I. SAG (1976) "Deep and Surface Anaphora", *Linguistic Inquiry* 7-3
- HARMAN, J. et P. DAVIDSON (eds) (1972) *Semantics of Natural Language*, Dordrecht: Reidel

HARRIS, Z. (1957) "Co-occurrence and Transformation in Linguistic Structure", *Language* 33-3 ; repris dans Harris (1970)

HARRIS, Z. (1964) "Elementary Transformations"; repris dans Harris (1970)

HARRIS, Z. (1965) "Transformational Theory", *Language* 41-3; repris dans Harris (1970)

HARRIS, Z. (1970) *Papers in Structural and Transformational Linguistics*, Dordrecht: Reidel

HARRIS, Z. (1976) *Notes du cours de syntaxe*, Paris: Le Seuil

HASEGAWA, K. (1968) "The Passive Construction in English", *Language* 44-2

HASEGAWA, K. (1972) "Transformations and Semantic Interpretation", *Linguistic Inquiry* 3: 141-159

HAYES, R. (ed) (1970) *Cognition and Language Learning*, New-York: Wiley

HELKE, M. (1970) *Reflexives in English*, thèse de Ph.D., M.I.T.

HELKE, M. (1973) "On Reflexives in English", *Linguistics* 106

HERIAU, M. (1976) *Le verbe impersonnel en français moderne*, thèse de doctorat d'Etat, Université de Haute-Bretagne

HERSCHENSOHN, J. (1979) "The French Presentative as a Base-Generated Structure", exposé au colloque d'hiver de la Linguistic Society of America

HIGGINBOTHAM, J. (1978) "Pronouns and Bound Variables", article inédit, Université Paris-VIII

HIGGINS, F. (1973) *The Pseudo-Cleft Construction in English*, thèse de Ph.D., M.I.T.

HIRSCHBUHLER, P. (1974) "La dislocation gauche comme construction basique en français", in Rohrer et Ruwet (eds) (1974)

HIRSCHBUHLER, P. (1982) "VP Deletion and Across-the-Board Quantifier Scope", in J. Pustejovsky et P. Sells (eds), *Proceedings of the 12th Annual Meeting of the North Eastern Linguistic Society*, University of Massachusetts at Amherst

HUANG, C.-T. (1984) "On the Distribution and Reference of Empty Pronouns", *Linguistic Inquiry* 15: 531-574

HUDSON, R. (1976a) "Incomplete Conjuncts", *Linguistic Inquiry* 13-3

HUDSON, R. (1976b) "Conjunction Reduction, Gapping and Right-Node Raising", *Language* 52-3

HUST, J. et M. BRAME (1976) "Jackendoff on Interpretive Semantics: a Review of *Semantic Interpretation in Generative Grammar* by R. Jackendoff", *Linguistic Inquiry* 2-3

JACKENDOFF, R. (1969) *Some Rules of Semantic Interpretation for English*, thèse de Ph.D., M.I.T.

JACKENDOFF, R. (1971) "Gapping and Related Rules", *Linguistic Inquiry* 2-1

JACKENDOFF, R. (1972) *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, Cambridge, Mass.: The MIT Press

JACOBS, R. et P. ROSENBAUM (eds) (1970) *Readings in English Transformational Grammar*, Waltham, Mass.: Ginn-Blaisdell

JACOB, P. et J.-Y. POLLOCK (1979) "Parlons-nous grâce à un organe mental?", *Critique*, numéro d'août-septembre

JACOBSON, P. (1982) "Evidence for Gaps", in Jacobson et Pullum (eds) (1982)

JACOBSON, P. et G.K. PULLUM (1982) *The Nature of Syntactic Representation*, Dordrecht: Reidel

JAEGGLI, O. (1980) *On Some Phonologically Null Elements in Syntax*, thèse de Ph.D., M.I.T.

JAKOBOVITS, L. et D. STEINBERG (eds) (1971) *Semantics: an Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology*, Cambridge, Mass.: Cambridge University Press

JAKOBSON, R. (1963) *Essais de linguistique générale*, Paris: Minuit

JESPERSEN, O. (1948) *The Philosophy of Grammar*, Londres: George Allen and Unwin

KARTTUNEN, L. (1971) "Definite Descriptions With Crossing Coreference", *Foundations of Language* 7-2

KATZ, J. et P. POSTAL (1964) *An Integrated Theory of Linguistic Descriptions*, Cambridge, Mass.: The MIT Press

- KAYNE, R. (1969) *The Transformational Cycle in French Syntax*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- KAYNE, R. (1972) "Subject Inversion in French Interrogatives", in J. Casagrande et B. Saciuk (eds) (1972), *Generative Studies in Romance Languages*, Rowley, Mass.: Rowley House
- KAYNE, R. (1975) *French Syntax. The Transformational Cycle*. Cambridge, Mass.: The MIT Press. Trad. frçse Kayne (1977)
- KAYNE, R. (1977) *Syntaxe du français: le cycle transformationnel*, Paris: Le Seuil
- KAYNE, R. (1979a) "Extensions du liage et du marquage du Cas", *Lingvisticae Investigationes* 3
- KAYNE, R. (1979b) "Catégories vides en français", communication au colloque de Rennes. Parution annoncée dans P. Attal et C. Muller (eds) (1984), *De la syntaxe à la pragmatique*, Amsterdam: J. Benjamins
- KAYNE, R. (1980a) "De certaines différences entre le français et l'anglais", *Langages* 60
- KAYNE, R. (1980b) "Vers une solution d'un problème grammatical: Je l'ai voulu lire, J'ai tout voulu lire", *Langue française* 46
- KAYNE, R. (1982a) "Les chemins non ambigus", in Guéron et Sowley (eds) (1982)
- KAYNE, R. (1982b) "Complex Inversion Chains in French", *Wiener Linguistische Gazette* 27-28
- KAYNE, R. (1983a) "Chains, Categories External to S, and French Complex Inversion", *Natural Language and Linguistic Theory* 1-1. Repris dans Kayne (1984a)
- KAYNE, R. (1983b) "Le datif en français et en anglais", *Revue romane* numéro spécial 24
- KAYNE, R. (1984a) *Connectedness and Binary Branching*, Dordrecht: Foris
- KAYNE, R. (1984b) "Principles of Particle Constructions", ms.
- KEENAN, E. (1976) "Towards a Universal Definition of 'Subject'", in Li (ed) (1976)
- KEYSER, S.J. et T. ROEPER (1984) "On the Middle and Ergative Constructions in English", *Linguistic Inquiry* 15-3

- KING, H.V. (1970) "On Blocking the Rules for Contraction in English", *Linguistic Inquiry* 1-1
- KIPARSKY, J. et C. (1970) "Fact", in Bierwisch et Heidolph (eds) (1970)
- KOSTER, J. (1978) *Locality Principles in Syntax*, Dordrecht: Foris
- KRIPKE, S. (1972) *Naming and Necessity*, in Davidson et Harman (eds) (1972) *Semantics of Natural Language*. Trad. frçse *La logique des noms propres*, Paris: Minuit (1982)
- KUNO, S. (1972a) "Pronominalization, Reflexivization, and Direct Discourse", *Linguistic Inquiry* 3-2
- KUNO, S. (1972b) "Functional Sentence Perspective", *Linguistic Inquiry* 3-3
- KUNO, S. (1975a) "Three Perspectives in the Functional Approach to Syntax", in Grossman, San et Vance (eds), *Papers from the Parasession on Functionalism*, Chicago University: Chicago Linguistic Society
- KUNO, S. (1975b) "Conditions for VP Deletion", *Foundations of Language* 13: 161-175
- KUNO, S. (1976) "Gapping: a Functional Analysis", *Linguistic Inquiry* 7
- KUNO, S. (1983) "Reflexivization in English", *Communication and Cognition* vol.16 n°1/2
- KUNO, S. et E. KABURAKI (1977) "Empathy and Syntax", *Linguistic Inquiry* 8-4
- KURODA, S.-Y. (1971) "Two Remarks on Pronominalization", *Foundations of Language* 7-2
- KURODA, S.-Y. (1973) "Where Epistemology, Grammar and Style Meet - a Case Study from Japanese", in Anderson et Kiparsky (eds) (1973). Trad. frçse dans Kuroda (1979)
- KURODA, S.-Y. (1979) *Aux quatre coins de la linguistique*, Paris: Le Seuil
- LAGANE, R. (1969) "Problèmes de définition: le sujet", *Langue française* 1
- LAKOFF, G. (1966) *Deep and Surface Grammar*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- LAKOFF, G. (1968a) *Counterparts, or the Problem of Reference in Transformational Grammar*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club

- LAKOFF, G. (1968b) *Pronouns and Reference*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- LAKOFF, G. (1970a) "A Note on Vagueness and Ambiguity", *Linguistic Inquiry* 1-3
- LAKOFF, G. (1970b) *Irregularity in Syntax*, New-York: Holt, Rinehart and Winston
- LAKOFF, G. (1970c) "Global Rules", *Language* 46
- LANGACKER, R. (1969) "On Pronominalization and the Chain of Command", in Reibel et Schane (eds) (1969)
- LANGACKER, R. et P. MUNRO (1975) "Passives and their Meaning", *Language* 51-4
- LANGENDOEN, T. (1974) "Acceptable Conclusions from Unacceptable Ambiguity", exposé au colloque: *Testing Linguistic Hypotheses*, Milwaukee: University of Wisconsin
- LASNIK, H. (1976) "Remarks on Coreference", *Linguistic Analysis* 2-1
- LE BIDOIS, G. et R. (1967) *Syntaxe du français moderne, vol.2*, Paris: Picard
- LEES, R. (1960) *The Grammar of English Nominalizations*, La Haye: Mouton
- LEES, R. et E. KLIMA (1963) "Rules for English Pronominalization", *Language* 39-1
- LEFEBVRE, C. et FOURNIER (1978) "Les relatives en français de Montréal", *Syntaxe et sémantique du français, Cahier de linguistique n°8*, Montréal: Presses de l'Université du Québec
- LE GUERN, M. (1983) "L'ellipse dans la tradition rhétorique française de 1675 à 1765", *Histoire Epistémologie Langage* 5-1
- LENNEBERG, E. (1967) *Biological Foundations of Language*, New-York: Wiley
- LEVIN, N. (1978) "Some Identity-of-Sense Deletions Puzzle Me. Do They You?", in D. Farkas, W. Jacobson, K. Todrys (eds), *Papers from the 14th Regional Meeting*, Chicago University: Chicago Linguistic Society
- LI, C. N. (ed) (1976) *Subject and Topic*, New-York: Academic Press
- LIGHTFOOT, D. (1976) "Trace Theory and Twice-Moved NP's", *Linguistic Inquiry* 7

- LIGHTFOOT, D. (1981) "Explaining Syntactic Change", in D. Lightfoot (ed), *Explanation in Linguistics*, Londres: Longman
- MARANTZ, A.P. (1981) *On the Nature of Grammatical Relations*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- MARTINET, A. (1955) *Economie des changements phonétiques*, Berne: A. Francke
- MARTINET, A. (1970) *Eléments de linguistique générale*, Paris: A. Colin
- MARTINET, A. (1973) "Conventions pour une visualisation des rapports syntaxiques", *La linguistique* 9-1
- MARTINON, P. (1927) *Comment on parle en français*, Paris: Larousse
- MCCAWLEY, J. (1970) "Where Do Noun Phrases Come From?", in Jacobs et Rosenbaum (eds) (1970)
- MELEUC, S. (1977) *Le passif en grammaire générative*, thèse de 3ème cycle, Université Paris-X (Nanterre)
- MILNER, J.-C. (1976) "Réflexions sur la référence", *Langue française* 30
- MILNER, J.-C. (1978) *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris: Le Seuil
- MILNER, J.-C. (1979) "Le système de la négation en français et l'opacité du sujet", *Langue française* 44
- MILNER, J.-C. (1980) "Pour un usage du concept de marque en syntaxe comparative", *Langages* 60
- MILNER, J.-C. (1982) *Ordres et raisons de langue*, Paris: Le Seuil
- MILNER, J.-C. et AL. (1984) *Recherches sur l'anaphore*, collection ERA 642, D.R.L., Paris-VII
- MOHANAN, P. (1983) "Functional and Anaphoric Control", *Linguistic Inquiry* 14-4
- MORGAN, J. (1975) "Some Interactions of Syntax and Pragmatics" in P. Cole et J.L. Morgan (eds), *Syntax and Semantics vol.3*, New-York: Academic Press
- MORIN, Y.-C. (1978) "Interprétation des pronoms et des réfléchis en français", *Syntaxe et sémantique du français, Cahier de linguistique n°8*, Montréal: Presses de l'Université du Québec

MULLER, C. (198) "Les comparatives du français et la négation", *Linguisticae Investigationes* 7-2

MULLER, C. (1984) "L'association négative", *Langue française* 62

NAPOLI, D.J. (1973) *The two si's of Italian*, thèse de Ph.D., M.I.T.

NAPOLI, D.J. (1983) "Comparative Ellipsis: a Phrase Structure Analysis", *Linguistic Inquiry* 14-4

NARO, A. (1976) "The Genesis of the Reflexive Impersonal in Portuguese: a Study in Syntactic Change as a Surface Phenomenon", *Language* 52-4

NASCIMENTO (do), M. (1984) *Sur la postposition du sujet dans le portugais du Brésil*, thèse de 3ème cycle, Université Paris-VIII

NEJT, A. (1979) *Gapping*, Dordrecht: Foris

NEWMAYER, F. (1970) "On the Alleged Boundary Between Syntax and Semantics", *Foundations of Language* 6-2

OBENAUER, H. (1970) *La construction pronominale passive en français moderne*, mémoire de maîtrise, Université Paris-VIII

OLIE, A. (1980) "The Unaccusative Hypothesis: Evidence from French", article inédit, University of California at San Diego

PERLMUTTER, D. et P. POSTAL (1978) "The 1-Advancement Exclusiveness Law", article mimeographié, publié ultérieurement dans Perlmutter et Rosen (eds) (1984)

PERLMUTTER, D. et C. ROSEN (eds) (1984) *Studies in Relational Grammar, vol.2*, Chicago: University of Chicago Press

PESETSKY, D. (1982) *Paths and Categories*, thèse de Ph.D., M.I.T.

PETERSON, P.L. (1976) "On Specific Reference", *Sémantikos* 1-3

PIATTELLI-PALMARINI, M. (ed) (1979) *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*. Paris: Le Seuil

PICA, P. (1980) "Some Theoretical Implications of the Study of NP-Movement in Some Scandinavian Languages, *Proceedings of the 4th International Conference of Nordic and General Linguistics*, Oslo: Universitet Forlag

PICABIA, L. (1978) *Les constructions adjectivales en français*, Genève: Droz

PIOT, M. (1978) *De quelques conjonctions de subordination en français*, thèse de 3ème cycle, Université Paris-VII

POLLOCK, J.-Y. (1979) "Réanalyse et constructions impersonnelles", *Recherches linguistiques* 8

POLLOCK, J.-Y. (1980) "Case and Impersonal Constructions", ms.

POSTAL, P. (1966) "A Note on 'Understood Transitively' ", *International Journal of American Linguistics* 32-1

POSTAL, P. (1969) "Review of: A. McIntosh and M.A.K. Halliday, *Patterns of Language*", *Foundations of Language* 5

POSTAL, P. (1970a) "On So-Called Pronouns in English", in Jacobs and Rosenbaum (eds) (1970)

POSTAL, P. (1970b) "On Coreferential Complement Subject Deletion", *Linguistic Inquiry* 1-4

POSTAL, P. (1972 a) "Some Further Limitations of Interpretive Theories of Anaphora", *Linguistic Inquiry* 3

POSTAL, P. (1972b) "On Some Rules that Are Not Successive Cyclic", *Linguistic Inquiry* 3-2

POSTAL, P. (1974a) "On Certain Ambiguities", *Linguistic Inquiry* 5-3

POSTAL, P. (1974b) *On Raising*, Cambridge, Mass.: the M.I.T. Press

POSTAL, P. et G. PULLUM (1977) "Traces and the Description of English Complementizer Contraction", *Linguistic Inquiry* 9, 1-29

PULLUM, G. et P. POSTAL (1978) "On an Inadequate Defense of 'Trace Theory' ", *Linguistic Inquiry* 10: 689-706

PULLUM, G. et D. WILSON (1977) "Autonomous Syntax and the Analysis of Auxiliaries", *Language* 53-4

PUTNAM, H. (1975) "The Meaning of Meaning", in *Mind, Language and Reality (Philosophical Papers, vol.2)*, Cambridge, Mass.: Cambridge University Press

QUINE, W. van O. (1960) *Word and Object*, Cambridge, Mass.: The MIT Press

REIBEL, D. and S. SCHANE (eds) (1969) *Modern Studies in English*, New-York: Prentice Hall

REINHART, T. (1976) *The Syntactic Domain of Anaphora*, thèse de Ph.D., M.I.T.

RIVIERE, N. (1977) "Problèmes de l'intégration de l'impersonnel dans une théorie", ms.

- RIZZI, L. (1976a) "Ristrutturazione", *Rivista di grammatica generativa* 1
- RIZZI, L. (1976b) "La MONTEE DU SUJET, le *si*-impersonnel, et une règle de restructuration dans la syntaxe italienne", *Recherches linguistiques* 4
- RIZZI, L. (1978) "A Restructuring Rule in Italian Syntax", S. Keyser (ed), *Recent Transformational Studies in European Languages*, Cambridge, Mass.: The MIT Press, Linguistic Inquiry Monograph 3
- ROBERT, P. (1968) *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1ère édition, Paris: Société du Nouveau Littré
- ROHRER, C. et N. RUWET (eds) (1974) *Actes du colloque franco-allemand de grammaire générative*, Tubingen: Niemeyer Verlag
- RONAT, M. (1979) "Pronoms topiques et pronoms distinctifs", *Langue française* 44
- RONAT, M. (1982) "Une solution pour un apparent contre-exemple à la théorie du liage", *Linguisticae Investigationes* 6-1
- RONAT, M. (1983) "Ellipses grammaticales et anaphores", *Histoire Epistémologie Langage* 5-1
- RONAT, M. (1984) "Le liage prosodique: l'intonation comme anaphore", in Milner et Al.
- ROSENBAUM, P. (1967) *A Grammar of English Predicate Complement Constructions*, Cambridge, Mass.: The MIT Press
- ROSS, J.R. (1967a) *Constraints on Variables in Syntax*, thèse de Ph.D., M.I.T. (distribuée par Indiana University Linguistics Club)
- ROSS, J.R. (1967b) "Auxiliaries as Main Verbs", ms.
- ROSS, J.R. (1969a) "On the Cyclic Nature of English Pronominalization", in Reibel et Schane (eds) (1969)
- ROSS, J.R. (1969b) "Guess Who?", in Binnick et Al. (eds), *Papers from the 5th Regional Meeting*, University of Chicago: Chicago Linguistic Society
- ROSS, J.R. (1970a) "Gapping and the Order of Constituents", Bierwisch et Heidolph (eds) (1970)
- ROSS, J.R. (1970b) "On Declarative Sentences", in Jacobs et Rosenbaum (eds) (1970)
- ROSS, J.R. (1973) "Nouniness", in O. Fujimura (ed), *Three Dimensions of Linguistic Theory*, Tokyo: TEC Company
- ROUVERET, A. (1980) "Sur la notion de proposition finie. Gouvernement et inversion", *Langages* 60
- ROUVERET, A. et J.-R. VERGNAUD (1980) "Specifying Reference to the Subject: French Causatives and Conditions on Representations", *Linguistic Inquiry* 11-1
- RUWET, N. (1967) *Introduction à la grammaire générative*, Paris: Plon
- RUWET, N. (1969) "A propos des prépositions de lieu", in c. Hyart (ed), *Mélanges Fohalle*, Gembloux: Duculot
- RUWET, N. (1972) *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris: Le Seuil
- RUWET, N. (1975a) "Synecdoques et métonymies", *Poétique* 23
- RUWET, N. (1975b) "Montée du sujet et extraposition", *Le français moderne* 43-2
- RUWET, N. (1979) "On a Verbless Predicate Construction in French", in M. Shibatani (ed), *Papers in Japanese Linguistics*, University of South California
- RUWET, N. (1982) *Grammaire des insultes et autres études*, Paris: Le Seuil
- RUWET, N. (1983) "Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative", *Recherches linguistiques* 11: 5-84; aussi dans *Revue québécoise de linguistique* 13.1, 9-145
- RUWET, N. (1984) "Je veux partir/Je veux que je parte", *Cahier de grammaire n°7*, Université de Toulouse-le-Mirail
- SAG, I. (1976) "A Logical Theory of Verb Phrase Deletion", *Papers from the 12th Regional Meeting*, University of Chicago: Chicago Linguistics Society
- SAG, I. (1978) "Floated Quantifiers, Adverbs and Extraction Sites", *Linguistic Inquiry* 9-1
- SAG, I. (1980) "A Further Note on Floated Quantifiers, Adverbs and Extraction Sites", *Linguistic Inquiry* 11-1
- SANDBELD, K. (1928) *Syntaxe du français contemporain: I. Les pronoms*, Paris: Champion
- SCHMERLING, S. (1974) "Contrastive Stress and Semantic Relations", *Papers from the 10th Regional Meeting*, University of Chicago: Chicago Linguistic Society

- SHOPEN, T. (1972) *A Generative Theory of Ellipsis*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- SPANG-HANSEN, E. (1963) *Les prépositions incolores du français moderne*, Copenhagen: GEC Gads
- STEFANINI, J. (1962) *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix-en-Provence: Ophrys
- STILLINGS, J. (1975) "The Formulation of Gapping in English as Evidence for Variable Types in Syntactic Transformations", *Linguistic Analysis* 1-3
- STOWELL, T. (1980) "Subjects Across Categories", ms.
- STRAWSON, P.F. (1968) "On Referring", in Parkinson (ed), *The Theory of Meaning*, Oxford: Oxford University Press
- TAMBA-MECZ, L. (1983) "L'ellipse, phénomène discursif et métalinguistique", *Histoire Epistémologie Langage* 5-1
- TARALDSEN, K.T. (1980) *On the Nominative Island Condition, Vacuous Application, and the that-t Filter*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- VAN RIEMSDIJK, H. (1978) *A Case Study in Syntactic Markedness*, Dordrecht: Foris
- VERGNAUD, J.-R. (1975) "La réduction du noeud S dans les relatives et les comparatives", *Rapport de recherche n°5 du L.A.D.L.*, Université Paris-VII
- WAGNER, R.-L. et J. PINCHON (1962) *Grammaire du français classique et moderne*, Paris: Hachette
- WARSHAWSKY, F. (1965) *Reflexivization I, Reflexivization II*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- WASOW, T. (1972) *Anaphoric Relations in English*, thèse de Ph.D., M.I.T.
- WASOW, T. (1977) "Transformations and the Lexicon", in Culicover, Wasow et Akmajian (eds) (1977)
- WASOW, T. (1979) *Anaphora in Generative Grammar*, Gent: Story-Scientia
- WEINBERG, A. et N. HORNSTEIN (1981) "Case Theory and Preposition Stranding", *Linguistic Inquiry* 12-1
- WILLIAMS, E.S. (1977) "Discourse and Logical Form", *Linguistic Inquiry* 8-1

- WILLIAMS, E.S. (1978) "Across-the-Board Rule Application", *Linguistic Inquiry* 9-1
- WILLIAMS, E.S. (1979) "Passive", article inédit, University of Massachusetts at Amherst
- WILLIAMS, E.S. (1980) "Predication", *Linguistic Inquiry* 11-1
- WILLIAMS, E.S. (1981a) "Argument Structure and Morphology", *The Linguistic Review* 1
- WILLIAMS, E.S. (1981b) "Transformationless Grammar", *Linguistic Inquiry* 12-4
- WILLIAMS, E.S. (1982) "The NP Cycle", *Linguistic Inquiry* 13: 277-295
- WILLIAMS, E.S. (1983) "Against Small Clauses", *Linguistic Inquiry* 14-2
- WILLIAMS, E.S. (1984) "There - Insertion", *Linguistic Inquiry* 15-1
- ZAGONA, K. (1982) *Government and Proper Government of Verbal Projections*, thèse de Ph.D., University of Washington
- ZRIBI-HERTZ, A. (1973) *Recherches sur la préfixation productive en français moderne*, thèse de 3ème cycle, Université Paris-VIII
- ZRIBI-HERTZ, A. (1984) *Orphan Prepositions in French*, Bloomington, Indiana: Indiana University Linguistics Club
- ZWICKY, A. (1970) "Auxiliary Reduction in English", *Linguistic Inquiry* 1: 323-336

TABLE DES MATIERES



Ière Partie: ANAPHORES PLEINES

	page
AVANT-PROPOS	1
ABBREVIATIONS ET CONVENTIONS TYPOGRAPHIQUES	4
INTRODUCTION	
<u>CHAPITRE I : Grammaire générative et grammaire raisonnée</u>	7
1. La grammaire générative comme grammaire raisonnée	7
1.1. Chomsky et Port-Royal	7
1.2. Déontologie de la grammaire raisonnée	9
1.3. Chomsky trahi par lui-même	11
2. La démarche explicative en syntaxe générative: autour du concept de transformation (1957-1976)	16
2.1. Introduction	16
2.2. Quelques rappels, ou préliminaires, théoriques	16
2.3. Décrire et expliquer	21
2.4. L'hypothèse lexicaliste et ses implications en syntaxe générative	25
2.4.1. La notion de règle lexicale de redondance	26
2.4.2. La distinction RT/RL: critères définitoires et intérêt explicatif	30
2.4.3. Synthèse de la position lexicaliste radicale	49
2.5. Conclusions	49
3. Présupposés conceptuels et terminologiques	52

<u>CHAPITRE II: Anaphore et intersection référentielle</u>	56
1. Préliminaires terminologiques	56
2. La théorie chomskyenne du liage	58
3. Le principe de disjonction référentielle	61
4. Coréférence et anaphore	70
5. Intersections référentielles	74
5.1. Infractions à DR	74
5.2. Restrictions sur l'inclusion référentielle	78
5.2.1. Autonomie référentielle du sujet thématique	78
5.2.2. Nature de l'opérateur	80
6. Vers une théorie simplifiée du liage	83
<u>CHAPITRE III: Pronoms -anaphoriques et +anaphoriques:</u>	
<u>lui et lui-même</u>	91
1. La théorie chomskyenne du liage: problèmes non résolus	91
2. Les données du français	98
2.1. Pronoms clitiques et pronoms forts	98
2.2. <i>lui-même</i>	100
2.2.1. <i>lui-même</i> n'est pas une variante de <i>lui</i>	100
2.2.2. <i>lui-même</i> est obligatoirement lié	103
<i>lui-même</i> est lié dans son <u>dl</u>	105
2.3. <i>lui</i>	110
3. Anaphore, grammaire, point de vue	114
3.1. La définition chomskyenne du domaine de liage: problèmes théoriques	114

3.2. Liage et "SUJET accessible": problèmes empiriques	116	2.3. L'analyse générative "standard"	193
3.3. Domaine de liage, domaine de conscience	120	2.4. L'analyse "standard-étendue"	194
3.4. Anaphore et énonciation	128	2.5. L'agent vide	195
3.5. Liage et vraisemblance	130	2.6. Statut de la MVP: questions ouvertes	196
3.6. Problèmes résiduels, questions en suspens	132	2.7. Le Passif et la théorie du "gouvernement-et-liage"	198
4. Conclusion		3. Le Passif en français: étude descriptive	202
ANNEXE AU CHAPITRE III: distribution de		3.1. Premier survol	202
<i>lui, lui-même, LUI-MEME</i>	134	3.2. Constructions impersonnelles	202
		3.3. Le Passif impersonnel	206
<u>CHAPITRE IV: Anaphore réfléchie et possession inaliénable</u>	139	4. Vers une analyse transformationnelle	
1. Préliminaires terminologiques		fonctionnaliste du Passif	214
2. Constructions réfléchies en anglais: l'analyse		4.1. Passif et sujet thématique	214
de Helke (1970)	147	4.2. Vsp et Vsv	216
3. Réfléchis "possessifs" en français	157	4.3. La règle: Insertion-MVP	220
3.1. La relation "se = Possessif"	157	5. Prolongements	224
3.2. Réfléchis "possessifs" et métonymie	161	5.1. Vers une révision du concept de "Passif"	224
3.3. Métonymie, et possession inaliénable	167	5.2. Passif et grammaire-noyau	228
4. Réfléchis français, réfléchis anglais	173		
ANNEXE AU CHAPITRE IV: échantillon de formes		<u>CHAPITRE VI: La construction réflexive "de sens moyen"</u>	
réfléchies métonymiques en français	179	<u>en français moderne</u>	230
<u>CHAPITRE V: La morphologie verbale passive en français</u>	190	1. Introduction	230
1. Introduction	190	1.1. La construction réflexive "moyenne"	230
2. Le Passif en grammaire générative	191	1.2. Un doublet réflexif du Passif	232
2.1. La notion de "voix passive"	191	2. Etude descriptive	233
2.2. L'analyse générative "pré-standard"	192	2.1. Premier survol	233
		2.2. Propriétés de SM	238

2.2.1. Moyen et Passif: propriétés convergentes	238
2.2.1. Moyen et Passif: propriétés divergentes - examen critique	241
2.2.2.1. P4	242
2.2.2.2. P5	243
2.2.2.3. P6	247
2.2.2.4. P7	256
2.2.2.5. P8	258
2.2.2.6. P9	262
2.2.2.7. P10	265
2.2.2.8. Récapitulatif	268
3. Essai d'analyse	269
3.1. Effacement de <i>on</i>	269
3.2. Sujet thématique vide	272
3.3. " <i>se</i> -Passif" et " <i>se</i> -Indéfini"	274
3.4. Analyses génératives de SP et SI: examen critique	279
3.4.1. L'analyse "standard"	279
3.4.2. L'analyse de Rizzi	281
3.4.3. L'analyse de Belletti et Chomsky	284
3.4.4. L'analyse de Cinque	289
3.5. Vers une analyse transformationnelle fonctionnaliste de SM	291
4. Le français et les autres langues romanes	301

<u>CHAPITRE VII: La réflexivité ergative en français</u>	307
1. Préliminaires terminologiques	307
1.1. Verbes neutres	307
1.2. Verbes ergatifs	308
1.3. Verbes neutres et verbes ergatifs	312
2. Le clitique réflexif comme marqueur lexical d'ergativité	314
2.1. <i>se</i> -ergatif et <i>se</i> -moyen	314
2.2. Lexique et régularité	320
3. Vers une analyse générative lexicale de la construction <i>se</i> -ergatif	323
3.1. <i>se</i> -ergatif: un phénomène régulier et productif	323
3.2. <i>se</i> -ergatif: un marqueur de perfectivité	333
3.2.1. Préliminaires, et hypothèse	333
3.2.2. Arguments empiriques	337
4. Conclusions; questions en suspens	350
ANNEXE AU CHAPITRE VII: liste indicative de verbes français entrant dans la CRE	353

* * *

IIème Partie: L'ELLIPSE STRUCTURALE
COMME ANAPHORE NULLE

<u>CHAPITRE VIII: Trou structural, catégorie vide, ellipse structurale, pronom nul: quatre concepts à préciser</u>	365
1. Introduction	365
2. La notion d'ellipse selon T. Shopen	366

3. La notion de trou structural	371
4. La conception rhétorique de l'ellipse	372
5. Le concept de catégorie vide	378
6. Ellipse structurale ≠ catégorie vide: une distinction nécessaire	388
7. Conclusion	391

CHAPITRE IX: L'ellipse de V* dans la construction à

<u>Gapping</u>	395
1. Introduction	395
2. Gapping: transformation d'effacement, ou règle interprétative?	397
3. Restrictions sur X et Y	398
4. Restrictions sur le connecteur: récupérabilité et redondance	400
5. Place du trou dans P ₂ : Gapping et "Réduction-de-structure-conjointe"	409
6. Nature du matériel ellipsé dans une phrase à Gapping	417
6.1. L'antécédent du trou de Gapping a pour tête un V	417
6.2. V* peut inclure ou régir un complément nominal	421
6.3. V* est un constituant en forme logique	423
6.4. Pourquoi une négation n'est pas "gappable"	438
6.5. Gapping et la "Contrainte de non-ambiguïté"	439
7. Conclusion	443

CHAPITRE X: L'ellipse structurale dans les phrases

<u>comparatives</u>	444
1. Introduction	444
2. Ellipses et catégories vides dans les structures comparatives	445
3. L'ellipse de V* et le P.R.E.	448
4. Compléments comparatifs non phrastiques	449
5. L'ellipse du pro-phrase <i>le</i> en phrase comparative	451
6. Conclusion	463

CHAPITRE XI: SV elliptiques en anglais

1. Introduction	465
2. Les données: aperçu d'ensemble	465
3. Catégorie vide, ou ellipse structurale?	472
4. "Non-expansion", ou "structure nulle"?	474
4.1. Wasow et la notion d'anaphore nulle	474
4.2. L'ellipse structurale et la contrainte de l'antécédent-constituant	475
4.3. SV nuls compacts	478
4.4. Wasow et l'hypothèse de la structure nulle	478
4.4.1. L'argument des constructions interrogatives "nettoyées"	479
4.4.2. L'argument des "antécédents manquants"	481
4.5. L'alternance $SV [do\ sd] / SV [\emptyset]$	485
4.6. "Anaphore de surface", ou "anaphore profonde"?	490
4.7. Modes de récupérabilité des ellipses structurales	493
4.8. Grammaire de la phrase, grammaire du discours	499
4.9. Williams et l'hypothèse de la structure nulle	504

4.9.1. Représentation des SV nuls selon Williams	504	4.2. "Auxiliarité" et "verbalité"	573
4.9.2. Phénomènes d'"identité molle"	505	4.3. L'ellipse de SV, Gapping, et la notion de "verbalité"	579
4.9.3. Autres phénomènes d'"identité molle"	507	5. L'ellipse du SV et le P.R.E.	581
4.9.4. Interprétation des comparatives	513	ANNEXE AU CHAPITRE XIII: semi-auxiliaires français et SV nuls	586
4.9.5. SV nuls en construction adjectivale	515	<u>CHAPITRE XIV: Prépositions orphelines en français</u>	589
5. SV nuls, V* nuls, et gouvernement	521	1. Introduction	589
6. Récapitulation	526	2. Prépositions-épaves	590
<u>CHAPITRE XII: L'ellipse d'un objet nominal générique ou factif en français</u>	528	3. Prépositions orphelines: identification du régime nul	595
1. Introduction	528	4. Prépositions orphelines: suite de la description	599
2. Anaphore et topicalisation	529	4.1. Inventaire des orphelines	599
2.1. Typologie des structures topicalisées	529	4.2. Morphologie	601
2.2. Structures topicalisées à pro-forme nulle	536	4.3. Pas de réanalyse V+Prép	602
3. Restrictions sur l'ellipse de l'objet générique	539	4.5. Régime nul = -humain	603
4. L'ellipse d'un pro-phrase objet	542	4.6. Régime nul = pronom défini	607
5. Ellipse définie et ellipse structurale	550	4.7. Le pronom nul et la théorie du liage	610
6. Conclusion	553	4.8. Pronoms nuls résomptifs	615
<u>CHAPITRE XIII: SV elliptiques en français</u>	554	5. Ellipse, ou catégorie vide?	622
1. Introduction	554	6. Prolongements et questions	624
2. Les données: premier survol	555	ANNEXE AU CHAPITRE XIV: prépositions orphelines en français	630
3. Position structurale du SV elliptique	560	REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	633
3.1. Aspectuels et modalisateurs	560	TABLE DES MATIERES	654
3.2. Semi-auxiliaires	566		
4. Auxiliaires et semi-auxiliaires: problèmes d'identification	571		
4.1. Semi-auxiliaires et récupérabilité du SV elliptique	571		